
OMNIA VANITAS ET AFFLICTIO SPIRITVS
EX LIBRIS CYRI de SORTIS

LA PAYSANNE PERVERTIE, OU LES MŒURS DES GRANDES VILLES.

TROISIÈME PARTIE.

LA PAYSANNE PERVERTIE, OU LES MŒURS DES GRANDES VILLES:

*MÉMOIRES DE JEANNETTE R***; recueillis de ses Lettres & de celles des personnes qui ont eu part aux principaux évènemens de sa vie;*

Mis au jour par M. NOUGARET.

TROISIÈME PARTIE.

A LONDRES;
Et se trouve à PARIS.
Chez J. F. BASTIEN, Libraire, rue du Petit-Lyon, F. S. G.

M. DCC. LXXVII.

LA PAYSANNE PERVERTIE, *OU* LES MŒURS DES GRANDES VILLES.

TROISIEME PARTIE.

LETTRE CX.

*Le Marquis de F * * *, au Comte de C***.*

EN vérité, mon cher Comte, vous êtes un charmant Précepteur ; il est

impossible de ne point profiter de vos leçons. Pour moi, je me ferai toujours gloire d'y être bien docile, afin de mériter l'honneur d'être un de vos élèves. D'ailleurs, vous possédez le précieux talent de convaincre; la persuasion coule de vos lèvres aussi douce que le miel, & elle se trouve encore au bout de votre plume. Vous m'avez décidé; je balançais à lier connaissance avec la petite Julie, qui m'a fait une si vive impression au souper que vous nous avez donné; mais la lecture de votre Lettre m'a comme rempli d'une enthousiasme amoureuse. Le même jour que je l'ai reçue, j'ai vôlé à l'Opéra, me flattant d'y rencontrer cette belle enfant. Je ne me suis point trompé dans mon attente; elle dansait ce soir-là, & s'est montrée toute habillée sur le Théâtre, avant que le Spectacle commençât. Je l'ai abordée en rougissant; elle s'est apperçue de

mon embarras, & a daigné diſſiper ma timidité par un tendre ſourire ; un peu enhardi ; je lui ai peint de mon mieux les ſentimens qu'elle m'avait inſpiré dès le premier inſtant que j'avais eu le bonheur de la voir. Elle paraiſſait m'écouter avec plaiſir ; j'en concevais de douces eſpérances ; mais à peine finiſſais-je mon galant diſcours, qu'elle s'eſt miſe à éclater de rire & s'eſt éloignée en repaſſant quelques pas de ſon entrée. Cette manière de me répondre m'a tout-à-fait déconcerté, & me ſemblait non-ſeulement impolie, mais annoncer encore une extrême indifférence pour ma perſonne. Cependant je n'ai point tardé à m'appercevoir qu'elle était l'indice de diſpoſitions très-favorables, & que c'eſt ordinaîrement de la ſorte qu'une danſeuſe, jeune & folâtre, fait entendre qu'elle eſt ſenſible à l'amour qu'on lui découvre. Comme j'étais reſté à la

même place, piqué de sa façon d'agir; la petite Julie est revenue auprès de moi, toujours en sautant, & m'a dit, d'une voix basse : — » Je n'ose, Mar-» quis, vous croire bien sincère, peut-» être ne cherchez-vous qu'à vous » jouer de ma crédulité : si je me » trompe, venez me voir chez moi; » nous pourrons nous expliquer plus » commodément qu'ici. Ma demeure » est indiquée dans l'*Almanach des* » *Théâtres;* le Rédacteur de ce petit » ouvrage s'intéressant beaucoup, sans » doute, aux plaisirs du Public «. — Elle m'a quitté à ces mots, en riant, comme une folle; & j'ai connu avec joie, combien j'avais été dans l'erreur. Enchanté d'un bonheur auquel je ne m'attendais point, & répétant sans cesse en moi-même les gracieuses paroles qui venaient de m'être adressées, je me suis placé dans l'un des balcons. L'Opéra, quoiqu'assez intéressant, con-

tre l'usage, m'a fort ennuié, jusqu'à ce que la divinité de mon cœur ait paru. Elle a dansé son pas avec une précision & une grâce charmantes : qu'elle était belle ! que son port était noble ! quelle jambe fine & quel pied mignon ! comme j'admirais le développement de ses bras, ses attitudes variées & voluptueuses ! Tandis qu'elle charmait tous les Spectateurs, mon âme nageait dans des délices inexprimables ; & les applaudissemens redoublés qu'on lui prodigua, me ravirent autant, que si on les eût adressés à moi-même. Je me disais : un jour peut-être je presserai de mes lèvres brûlantes cette bouche mutine, & je serrerai dans mes bras cette taille mignonne. Le Spectacle a fini, que j'étais encore plongé dans une sorte d'extase : je suis sorti beaucoup plus amoureux de la jolie Nimphe, que je ne l'étais en me rendant à l'Opéra.

Je n'ai pas manqué, dès le lende-
main, d'aller chez elle ; & c'eſt ce
matin que j'ai fait cette intéreſſante
viſite. Je l'ai trouvée en peignoir, les
cheveux flottans, & prête à ſe mettre
à ſa toilette. Elle m'a raillé ſur l'heure
à laquelle je venais la voir, & m'a dit
malignement, qu'on s'appercevait bien
que j'étais nouvellement débarqué de
ma Province, puiſque j'ignorais qu'à
Paris les Dames ne ſont viſibles qu'à
midi, au plutôt. Je lui ai répondu
qu'elle devait attribuer mon empreſſe-
ment à la vive impatience que j'avais
de lui jurer que je l'aimerais toute
ma vie. La converſation s'eſt animée,
ſans que la préſence d'une eſpèce de
Femme-de-chambre nous ait aucune-
ment gênés ; l'aimable créature m'a
dit que je ne lui étais point indiffé-
rent, & m'a permis de venir très-ſou-
vent lui faire la cour. Tout en me
parlant, elle riait, chantait, s'occupait

de sa coëffure, & jouait avec deux petits chiens qui se mordillaient sur ses genoux. Elle est d'une humeur vive, pétulante, elle change vingt fois de propos, ne rit point du bout des lèvres, mais se livre à la joie avec un transport qu'on ne peut se dispenser de partager; en un mot, vous savez, cher Comte, combien sa gaîté la rend aimable. Je suis résolu de m'attacher la petite folle, si la chose est possible; mais avant de me lier plus particuliérement, je vous prie de me dire avec sincérité, si par hasard vous ne seriez pas mon rival; parlez, & je renonce aux plaisirs que je me promets: je sais qu'il est peu délicat & très-mal-honnête de vouloir supplanter son ami; j'espère qu'on ne me reprochera jamais ce mauvais procédé.

Je suis encore le maître de triompher de ma passion, qui, je l'avoue,

eſt aſſez ridicule ; je ne peux m'empêcher de ſonger quelquefois à Jeannette , & de ſentir combien l'innocence & la pudeur , ajoutent à la Beauté.

Que n'êtes-vous auprès de moi, mon cher Mentor ! j'ai tant beſoin d'être éclairé par vos judicieux conſeils ! Vous faites depuis quelque tems de ſi fréquens voyages à Verſailles, qu'on ne vous rencontre preſque plus à Paris : eſt-ce que vous ne renoncerez pas bien tôt à cette vie errante ?

Le Marquis de F * * *.

De Paris, ce 30 Novembre, 17. . .

LETTRE CXI.

*Jeannette R***, à sa Sœur Louise.*

Ce 7 Décembre, à dix heures du matin.

AH, ma Sœur! où cacherai-je ma confusion & mon désespoir? Je suis la plus malheureuse de toutes les créatures..... & je ne peux me dissimuler que c'est par ma faute. Une fatale crédulité m'a conduit dans le piege, & le trouble de mes sens acheva de causer ma perte. Hélas! le voile est déchiré, l'illusion est dissipée; je connais toute la profondeur de l'abîme où je suis..... lumière tardive & funeste!... l'aurais-tu pensé, ma Sœur? L'indigne Abbé T*** n'est qu'un

fourbe, un fcélérat.... Eh! qui aurait ofé foupçonner la droiture de fes intentions? Il avait l'air fi naturel, fi tendre, fi paffionné! A peine puis-je croire..... Mais le monftre vient de me découvrir toute la noirceur de fon projet; il a eu le front de m'apprendre qu'il s'eft toujours propofé de me féduire, & qu'afin de m'enlever au Marquis & au Comte, qui avaient formé le même deffein, il a fu m'attirer dans la maifon où je fuis actuellement, qui n'eft autre chofe qu'un afyle confacré à la débauche; la prétendue Tante en eft la directrice, & les trois jeunes perfonnes qu'il appellait fes coufines, en font les prêtreffes. Comme il n'eft point en état de m'entretenir plus long-tems, fa fortune étant trop médiocre, m'a-t-il dit, pour me faire jouir de l'opulence que je mérite, il veut me procurer un riche libertin, qui, fi je fuis docile, va me loger tout de fuite dans

un Hôtel magnifique, & me donner un superbe carrosse... Je ne sais si le barbare a long-tems poursuivi son discours; mes sens se sont comme glacés dès les premiers mots qu'il a prononcés; saisie d'effroi & de douleur, plongée dans une tristesse muette, je l'écoutais sans avoir la force de l'interrompre, je n'avais que la faculté de répandre un torrent de larmes, que je sentais couler le long de mes joues; enfin, je suis tombée tout-à-coup sans connaissance aux pieds de l'infâme suborneur. Mon état l'a, sans doute, effrayé; je pense qu'il a pris la fuite; car quand je suis revenue à moi-même, je me suis vue seule; j'en ai rendu grace au ciel; que j'ai prié avec ferveur de me pardonner mes premières faiblesses, & de ne point souffrir que je devinsse plus coupable. Cet acte de religion.... le seul que j'aie fait depuis long-tems! a porté le courage & la consolation dans mon

âme, je me suis sentie assez de force pour t'écrire l'état affreux où je me trouve actuellement. Que mon sort est différent de ce qu'il était il y a quelques jours ! j'éprouvais les plaisirs passagers & trompeurs du vice ; maintenant j'en éprouve les peines & les remords. Voilà donc.... Mais j'entends plusieurs personnes monter précipitamment dans ma chambre...... Je t'achèverai le récit de mes infortunes, si le ciel conserve mes jours, & me rend à la vertu.

A onze heures.

J'en suis délivrée pour quelques instans, elles sortent de ma chambre; elles me laissent seule, en proie aux réflexions les plus déchirantes. Les femmes qui habitent cette affreuse maison, se sont rassemblées autour de moi pour achever de me pervertir;

une conversation qu'elles avaient cru nécessaire d'avoir avec ce malheureux Abbé T * * *, les a empêché de monter plutôt. J'ai entendu, malgré moi, toutes les fausses raisons qui engagent certains cœurs vicieux à regarder le libertinage comme une chose permise. Quand on s'est rendu coupable d'une faiblesse, m'ont-elles dit, il faut continuer à vivre dans le désordre, attendu que le repentir d'une seule faute, avérée & publique, ne fait point éviter le mépris général; & que pensera-t-on de moi dans le monde, lorsqu'on saura que pendant plusieurs mois j'ai été renfermée dans un asyle consacré aux plaisirs? D'ailleurs, tout n'est que préjugé; il n'y a pas plus de mal de faire le bonheur d'un amant, que celui de tous les hommes qui veulent rendre hommage à nos charmes; & les fautes commises en secret, sont-elles moins blâmables que celles qu'on

ne songe aucunement à cacher ? Il est naturel de chercher son bien-être ; une fille, née sans fortune, peut se procurer un sort heureux par un moyen fort agréable..... Elles m'ont débité beaucoup d'autres sophismes pareils ou raisonnemens absurdes, que je ne te rapporterai point & que tu ne pourrais lire sans rougir : chacune d'elles disait son mot, ajoutait sa réflexion, & se flattait de me convaincre. Je les écoutais avec un mépris & une indignation qui ne pouvaient leur en imposer, parce qu'elles me regardent comme leur égale dans le vice : en vain je les ai priées de me faire grace de leurs odieux conseils; elles avaient trop de plaisir à excuser leur vie licentieuse, en cherchant à m'entraîner dans le desordre, pour ne point donner une libre carrière à leur ridicule éloquence. Voyant qu'elles continuaient à louer le dernier excès du vice, j'ai pris le

parti de garder un ſilence obſtiné. La vieille, me croyant à demi décidée, m'a détaillé le genre de vie qu'on menait dans ſa maiſon..... O Dieu! que ce tableau m'a pénétrée d'horreur! Croirais-tu, ma Sœur que l'une des trois jeunes perſonnes eſt ſa propre fille?.... J'ai perſiſté à ne rien répondre, on m'a menacée des plus cruels traitemens, ſi je ne me décide pas dès aujourd'hui à ſuivre l'exemple de mes compagnes, & l'on m'a rappellé que je ne pouvais ſortir, & que je n'avais aucun ſecours à eſpérer de perſonne. Après avoir épuiſé les prières & les menaces, toutes ces créatures perverſes, la honte de mon ſexe, ſe ſont enfin retirées, & j'ai entendu qu'on fermait la porte de ma chambre à double tours...... Que vais-je devenir?..... pourrai-je me réſoudre.... je préférerais plutôt la mort.... Comment te faire ſavoir l'horrible tyran-

nie que j'éprouve & dont je ne serai point tout-à-fait la victime, puisqu'il est un moyen de m'en délivrer.... Je t'écris en tremblant & dans la crainte d'être surprise ; on m'ôterait alors mon encre & mon papier, seule consolation qui me reste, quoique j'ignore si cette Lettre te parviendra : l'Abbé T*** a lu toutes celles que tu as reçues ; jamais il ne souffrira que je te découvre ses indignes procédés & l'asyle où il me tient captive.... J'entends parler bas contre ma porte, on se dispose à l'ouvrir.... je n'ai que le tems de cacher ma Lettre.......

A deux heures, après midi.

O ciel, daigne toujours seconder mon courage, & puissai-je expier mes fautes par les indignités qu'on me fait souffrir ! A peine avais-je glissé, dans un tiroir, le papier sur lequel je t'ex-

prime mes douleurs, que j'ai vu entrer dans ma chambre la prétendue Tante de l'Abbé T * * *; son air était riant & satisfait, & elle était suivie d'un homme sec & maigre, vêtu magnifiquement, décoré de plusieurs ordres, qui paraîssait fort âgé, & s'appuiait, avec peine, sur une grosse canne à pomme d'or. — » Soyez bien docile » aux volontés de Monsieur le Duc, » m'a-t-elle dit, en me montrant le » squelette, & votre sort sera digne » d'envie «. — Saisie de crainte, je n'ai fait que balbutier des mots sans suite; mais j'ai repris toutes mes forces, en m'appercevant qu'elle s'apprêtait à me laisser seule avec le vieillard; j'ai poussé des cris douloureux, j'ai tâché de la retenir, ou du moins de sortir avec elle; je n'ai fait que d'inutiles efforts, elle m'a repoussée dans la chambre, dont elle a promptement fermé la porte. — » Ne craignez

» rien, Mademoiselle, m'a dit, en
» s'approchant de moi, le spectre
» qu'elle avait amené; je me propose
» de passer avec vous une demi-heu-
» re, pour laquelle j'ai payé là bas,
» dix louis d'or; en voilà deux pour
» vous; si vous êtes aimable, je re-
» viendrai quelquefois vous voir: vous
» savez quelle est la complaisance que
» j'exige «. — En me parlant, cet
amoureux décrépit me souriait & cher-
chait à paraître agréable; mais il n'en
était que plus hideux. — » Ne m'ap-
» prochez pas, m'écriai-je; de mal-
» heureuses circonstances, non ma
» volonté, m'ont entraînée dans cette
» indigne maison; respectez une in-
» fortunée, ou je trouverai des gens
» qui vous feront repentir de votre
» audace & de votre insensibilité «.
— Le vieillard changea de couleur,
& je l'entendis marmoter entre ses
dents, que ma résistance n'était point

naturelle, qu'il était imprudent à lui d'être venu ſeul dans une pareille maiſon, & qu'on ſe propoſait, ſans doute, de l'aſſaſſiner. En proie à ſa frayeur, il s'eſt auſſi-tôt mis à frapper à coups redoublés, en criant qu'on lui ouvrît; la vieille eſt accourue toute étonnée, & il lui a dit, en ſe hâtant de ſortir, que *j'étais une bégueule*, qu'il fallait m'inſtruire des uſages avant de compromettre d'honnêtes gens; que cependant, comme j'étais jolie, il reviendrait ſavoir ſi j'avais profité des leçons qu'il conſeillait de me donner. L'obligeante Dame lui a fait une très-profonde révérence, & l'a conduit juſqu'au bas de l'eſcalier. A peine a-t-il été parti, qu'elle eſt rentrée dans ma chambre, tranſportée de colère: — » Voilà donc comme vous agiſſez! s'eſt» elle écriée, en roulant les yeux d'une » manière épouvantable; vous chaſſez » peut-être de chez moi ce riche Sei-

» gneur, qui est très-libéral, contre
» la coutume des Grands. Oh bien,
» puisque la douceur n'y fait rien, je
» saurai vous réduire par la force : je
» vous déclare, Mameselle la Lucrè-
» ce, que vous n'aurez que du pain
» sec & de l'eau, jusqu'à ce que vous
» soyez plus raisonnable : nous verrons
» si votre sotte vertu vous fera faire
» meilleure chère «. — Elle s'est en
allée, & un instant après on m'a ap-
porté pour mon dîner un morceau
de pain & une carafe remplie d'eau.
Mais quand j'aurais des mets excel-
lens, me serait-il possible de manger?
La nuit s'approche, & je n'ai point
encore été tentée de faire mon frugal
repas, non par dégoût, ni par excès
de délicatesse, mais parce que mon
cœur est tellement oppressé par la
douleur, que mon estomach ne sau-
rait recevoir aucune espèce de nour-
riture. Ma situation m'épouvante au-

tant qu'elle m'afflige. Dans quel lieu ſuis-je renfermée? Le vice veille autour de moi & ſe flatte de me voir bientôt au rang de ſes victimes..... Plutôt mourir....... Lorſque la nuit ſera venue, ſi j'eſſayais à deſcendre par ma fenêtre, à l'aîde de mes draps! elle eſt à la hauteur d'un ſecond étage........ Je frémis, je n'oſerai jamais....... Je devrais peut-être invoquer par mes cris le ſecours des paſſans; mais un éclat pareil achêverait de me déshonorer; tout Paris ſaurait que j'ai habité une maiſon où le libertinage triomphe...... O ciel! quelle rhumeur entends-je?..... c'eſt la voix de l'Abbé T*** & de ſa prétendue Tante; ils ſe querellent vivement. Autant que je puis comprendre, par quelques mots qui parviennent juſqu'à moi, la vieille lui demande de l'argent pour les frais de ma penſion: il répond qu'il n'en a point, qu'il a

furieusement dépensé chez elle, & que si elle agissait plus modérément, elle me trouverait plus docile à ses volontés : l'infâme vieille replique, qu'en laissant jeûner les animaux les plus féroces, on est sûr de les apprivoiser; & qu'ainsi elle se flatte de me voir bientôt lui demander pardon de mon bégueulisme..... (Je tromperai ses espérances, je te le jure, ma Sœur). l'Abbé s'emporte, elle insiste sur l'argent, ils en viennent aux injures, M. T * * *, d'un ton furieux, promet de se venger.......... Je n'entends plus rien; mon suborneur est sans doute parti : va-t-il effectuer ses menaces? Dois-je m'attendre à de nouvelles persécutions?.... Tout mon papier est rempli; il ne reste de place que pour quelques lignes...... Il me vient une idée; une pauvre femme se tient du matin au soir sous ma fenêtre, où elle demande l'aumône; je vais lui

jeter cette Lettre, avec tout l'argent que j'ai ſur moi, & lui crier de la mettre à la Poſte...... Si je ſavais le nom de la rue où je ſuis, j'aurais pu écrire, par ce moyen, à Madame la Comteſſe de C***; mais cette reſſource m'eſt ravie; il faut que je m'arme de courage, & que je n'attende que du ciel *un* ſecours qui m'eſt ſi néceſſaire.

JEANNETTE R***.

LETTRE CXII.

*Le Comte de C***, au Marquis de F***.*

NON, Marquis, je ne ſuis point votre rival; je crois même la petite Julie libre de tout engagement, & vous ferez très-bien de la prendre, ſi elle vous convient. J'admire la ſageſſe de votre choix; ſi vous n'étiez tout frais arrivé de la Province, il annoncerait un homme conſommé dans l'hiſtoire des filles entretenues, connaiſſance qu'il n'eſt pas facile d'acquérir. Le Haſard, digne frère de l'amour, puiſqu'ils ſont aveugles tous deux, vous a ſervi beaucoup mieux que le Seigneur & le Financier, qui ſe fient le plus ſouvent à ſes bons offices

offices dans leurs aventures amoureuses. *Bravo ! bravo !* mon cher Marquis, vous allez marcher dans la route agréable du bonheur ; la jeune personne qui doit vous y conduire, est tout-à-fait propre pour ce charmant voyage. Elle n'est point encore assez célèbre pour prétendre à la gloire de ruiner quelque Milord, ou du moins un Seigneur Français ; & elle n'est pas non-plus une Beauté assez obscure, pour qu'il n'y ait une sorte d'honneur à se déclarer son amant. D'ailleurs, c'est une des Nymphes de l'Opéra ; & la moins illustre de ces Demoiselles, fût elle surnuméraire, est toujours à la mode. Je ne vous cacherai pas que Julie a pendant quelque tems eu le titre de ma maîtresse ; je l'aurais peut-être encore, si je n'étais assez riche, depuis que je jouis de tout mon bien, pour prétendre aux filles qui jouent le rôle le plus

brillant dans le monde : vous ſavez que celle que j'ai honorée du mouchoir ſurpaſſe par ſon luxe & ſon faſte l'orgueilleuſe Ducheſſe & même Meſdames les Financières : elle me ruinera dans peu d'années, mais qu'importe ! J'éprouverai la ſatisfaction de faire parler de mes dépenſes & de mes folies, & j'aurai ſur-tout le plaiſir, le ſuprême plaiſir de faire enrager ma mère. Vous m'imiterez, Marquis, dès que vous ſerez majeur, ou que proviſoirement quelqu'un de votre famille aura eu la complaiſance de ſe laiſſer mourir, après vous avoir nommé ſon héritier; vous quitterez les Beautés ſubalternes, & vous vous éleverez juſqu'aux déeſſes du premier ordre, telles, par exemple, qu'une G***, ou A***, ou bien encore une du T*** : il eſt vrai qu'il vous en coûtera un peu cher; mais il vaut mieux s'occuper ſans ceſſe d'une ſuite

non interrompue de fêtes, de dépenſes, de prodigalités, que de végéter triſtement tout ſeul au ſein d'une ennuieuſe économie.

Adieu, mon cher Marquis; nous ne pourons guères nous voir à Paris qu'en paſſant & par quelque rencontre heureuſe : me voilà maintenant comme ſédentaire à Verſailles, à cauſe du devoir de ma charge. Que je vais mener une vie triſte & monotone, tandis que vous goûterez des plaiſirs de toute eſpèce! Je vous invite à reſter fidèle pendant quelques mois à cette friponne de Julie; oubliez abſolument votre Jeannette; ſon ſouvenir ne ſervirait qu'à troubler le bonheur qui vous attend.

Le Comte de C***.

De Verſailles, le 5 Décembre, 17..

LETTRE CXIII.

*L'Abbé T***, au Comte de C***.*

Vous êtes bien étonné, Monsieur le Comte, que j'aie aujourd'hui l'honneur de vous écrire ; mais modérez votre surprise ; elle sera tout-à-l'heure beaucoup plus grande. Cette Lettre est pour vous féliciter des plaisirs dont vous devez avoir joui dans les bras de Mademoiselle Jeannette. Le galant le plus initié dans les ruses de l'amour, & que des triomphes nombreux ont couvert de gloire, n'est, auprès de vous, qu'un petit écolier, si vous avez su adoucir par degrés l'humeur trop farouche de notre jolie Paysanne. Quand une jeune

personne est véritablement modeste, que la vertu fait ses uniques délices, & que sa pudeur s'allarme au moindre mot de tendresse, il n'est point facile de l'apprivoiser & de mettre l'innocence à même d'avouer que toutes les sensations agréables ne sont pas seulement le fruit de la sagesse. Voilà pourtant ce que vous faites chaque jour en vous jouant, & j'avoue que vous méritez avec la reconnaissance des Agnès dont vous avez la complaisance d'entreprendre l'éducation & d'éclairer l'esprit; j'avoue, dis-je, que vous avez droit à l'estime & au respect de tous les partisans de la volupté, puisque vous les surpassez dans la science de vous rendre heureux. Où trouverait-on un amant plus adroit que vous, Monsieur le Comte, timide afin d'être hardi à propos, & qui sache persuader en même tems que plaire? . . . . . Atten-

dez, je crois que je l'ai découvert ce fortuné mortel, &, pour ne pas vous tenir en suspens, je dirai que c'est moi, oui, moi-même. Il est juste de vous déduire les raisons qui me font penser aussi avantageusement sur mon propre compte. D'abord vous savez, Monsi ur, qu'il n'est point vrai que vous ayez triomphé de la résistance & des préjugés de Mademoiselle Jeannette; vous avez bien vu que le commencement de ma Lettre n'est qu'une plaisanterie, ou une ironie, tout comme il vous plaîra de l'appeller. Celui qui a porté le trouble dans l'âme de cette Belle, & qui est l'heureux vainqueur, n'a point eu besoin de vos conseils. Apprenez les moyens que j'ai mis en usage pour m'emparer d'un bien que vous convoitiez depuis long-tems. Informé par vous-même que vous alliez au premier jour parvenir au comble de vos

vœux, je suis promptement accouru mettre obstacle à vos plaisirs, ou les goûter moi-même. C'est dans cette double vue que j'avais instruit mon élève de toutes les perfidies dont vous cherchiez à vous rendre coupable. Le Ciel a semblé vouloir seconder ma vengeance & mes amoureux projets; la chaîse où j'étais avec le Marquis versa dans un fossé; j'en fus quitte pour la peur; mon élève eut plusieurs contusions & le bras démis; à son arrivée dans la Capitale, ne pouvant vôler auprès de Jeannette, pour l'instruire de tout ce qu'il savait, il la fit prier de venir le trouver; le Domestique chargé de cette commission m'était affidé, il me communiqua la Missive dont il était porteur, & contribua à faire tomber en mon pouvoir la Belle qu'il allait chercher pour son Maître : cet homme si obligeant vient de passer en Angleterre, ainsi

qu'il se le proposait depuis longues années, & brave de là votre vaine fureur. Je vous dirai tout de suite, au sujet de mon départ de Paris, qu'il n'était qu'une feinte : j'avais en effet payé ma place dans la diligence de Lyon, & je m'y emballai, comme vous l'avez vu; mais à quelques lieues de Paris, je prétextai d'avoir oublié un effet de conséquence, &, je retournai en poste d'où j'étais parti, & me rendis à l'endroit où j'avais déja conduit Mademoiselle Jeannette. Cette seconde partie de ma narration a besoin de quelques détails; les voici. Après avoir fait consentir, non sans quelques peines, l'objet de vos desirs & des miens à me suivre dans un asyle respectable, où je l'assurai que sa vertu serait en sûreté contre vos piéges, je la menai chez des personnes dont les services m'étaient vendus, & dont la société devait lui inspirer

l'amour du plaisir : pour vous achever ma confidence, je la conduisis dans une de ces maisons destinées aux tendres mystères ; la retraite que j'ai choisie n'est point ouverte à tout le monde, mais seulement à un petit nombre d'aimables libertins. La maîtresse du lieu est l'une de mes anciennes connaissances ; j'ai toujours entretenu avec elle un commerce épistolaire : pendant mon séjour au Château, elle me mandait les anecdotes scandaleuses de la Capitale. Vous sentez, Monsieur le Comte, que devant loger quelque part notre fière vestale, il était de ma politique de préférer la demeure de cette bonne Dame : j'étais sûr d'y pouvoir agir à ma fantaisie, & il faut être entièrement libre lorsqu'on entreprend de séduire une Beauté naïve & cruelle : c'est à quoi vous n'avez point pensé. N'étant aucunement gêné, me voyant ;

au contraire, ſecondé par toutes les perſonnes de la maiſon, je ne pouvais manquer de réuſſir; d'ailleurs j'avoûrai, (car il faut être juſte) que vous aviez diſpoſé à la tendreſſe le cœur de l'innocente créature. Quand je me ſuis apperçu que mes diſcours, & ceux des friponnes que j'avais chargées de perfectionner ſon éducation, joints à des lectures voluptueuſes, avaient porté un feu ſubit dans tous ſes ſens, j'ai mis en uſage un ſtratagême qui achève ordinairement de faire tourner la tête à toutes celles qui ſe piquent de ſageſſe: j'ai paru vouloir renoncer à mon état amphibie, à mon habit d'hypocrite, j'ai parlé de mariage. A ce mot reſpectable, la Belle s'eſt adoucie, la pudeur s'eſt envolée, & l'amour & le plaiſir ont ſonné l'heure de ma victoire.

Si je vous mets ſi franchement à même de juger combien j'excelle dans

l'art de réduire la plus fière, n'allez pas m'accuser d'un ridicule orgueil; mon but est de vous apprendre que le succès a couronné mes efforts, & que j'ai su déranger un peu vos projets, ainsi que je vous l'avais promis. Vous voyez que je tiens parole. Cette aventure vous rendra peut-être plus défiant dans vos galantes entreprises; vous ne *célébrerez* vos triomphes qu'après les avoir remportés, & vous aurez moins de mépris pour le moindre de vos rivaux. Je prétends encore l'emporter sur vous, Monsieur le Comte, par un trait frappant de générosité. Lorsque vous avez cru que la belle Jeannette allait s'attendrir en votre faveur, vous avez rompu l'accord que nous avions fait ensemble, & au milieu de vos chants anticipés d'une victoire incertaine, vous m'avez durement signifié de chercher fortune ailleurs, & que vous vouliez garder

pour vous ſeul un bien dont je devais avoir ma part. Eh bien, moi, qui ne ſuis qu'un ſimple roturier, j'aurai des ſentimens plus nobles, je daignerai partager mon bonheur avec vous; je ferai même davantage, je vous l'abandonne tout entier. Oui, Monſieur, actuellement que ma vengeance eſt ſatisfaite, & que mon amour n'a rien à deſirer, je vous cède la jolie Payſanne; je vais la renvoyer avant qu'il ſoit vingt-quatre heures. Il vous reſte encore une inſtruction très-néceſſaire à lui donner : apprenez-lui que les riches & les grands Seigneurs ſont comme les Fermiers d'une belle perſonne, pourvu qu'elle ſoit tout à la fois & tendre & intéreſſée.

Je ſais que ſans nul égard pour la reſtitution que je m'apprête à vous faire, vous direz beaucoup de mal de moi. Mais ſi l'on ſavait le motif de votre colère, on ſerait tenté d'en

rire, & l'on ajouterait peu de foi à vos discours. Pour moi qui suis maintenant de sang-froid, je vous prie de croire que rien ne m'empêche, Monsieur le Comte, d'être bien sincérement votre très-humble & très-obéissant serviteur.

****.

De Paris, ce 9 Décembre, 17..

LETTRE CXIV.

*Le même, à la Comtesse de C***.*

MADAME,

Des raisons importantes m'obligent à vous taire mon nom; mais aucune considération ne peut être assez forte pour m'empêcher de faire une

action honnête ; de même, je l'avoue à ma honte, que l'amour de la vertu ne saurait être assez puissant pour modérer en moi l'attrait impérieux qui m'entraîne vers le plaisir : il semble que deux âmes, d'une nature toute opposée, m'animent tour-à-tour ; l'une m'engage à pratiquer la sagesse, & l'autre me fait trouver mille charmes dans la volupté. Tyrannisé par les impulsions de cette dernière, j'allai chercher hier au soir à calmer le trouble de mes sens dans une de ces maisons que la pureté des mœurs devrait proscrire, mais que la crainte d'un plus grand mal oblige de tolérer. Après avoir encensé en rougissant l'idole de mes passions, je m'apprêtais à sortir, quand la maîtresse du lieu, voulant m'engager à lui rendre quelquefois visite, me dit qu'elle allait me montrer une jeune personne qu'on travaillait à guérir des

préjugés ridicules de l'enfance, & qui ne tarderait pas à devenir la compagne des Beautés complaisantes qu'elle avait rassemblées. Je la suivis par curiosité; elle me conduisit dans un endroit écarté de sa maison, ouvrit une porte fermée à double tour, & j'apperçus..... jugez de mon étonnement en reconnaissant Mademoiselle R***, que j'ai souvent vue chez vous, Madame. Ses larmes m'ont pénétré jusqu'au fond du cœur; j'ai frémi sur les dangers de sa situation, & j'ai détesté pour lors sincérement l'indigne femme qui osait employer la violence pour entraîner la vertu dans le crime. Je me suis promis de la secourir; & de faire succéder la confusion & le désespoir à la joie qu'éprouvent déja les malheureuses qui se flattent de n'avoir plus à rougir devant elle. Voilà, Madame, les motifs qui me procu-

rent aujourd'hui l'honneur de vous écrire. Arrachez une infortunée à la demeure que le vice seul doit habiter, & dans laquelle elle ne peut être retenue que par la force. Mais hâtez-vous de vôler à son secours, non dans la crainte qu'elle ne succombe aux persécutions ; mais afin de la délivrer promptement d'une situation qui doit être pour elle plus cruelle que la mort, & qui, vu la délicatesse de son tempérament, met sa vie en danger. L'infâme maison où elle est renfermée depuis trop long-tems, est située dans le Marais, près du Boulevard, rue....... & la maîtresse de ce lieu d'iniquités se nomme la Dame.........; l'une & l'autre ne sont point encore connues de la Police, parce qu'elles ont tout l'extérieur de l'honnêteté, & qu'elles ne sont consacrées qu'à un petit nombre de personnes. Mais le voile est actuel-

lement déchiré, punissez le vice enveloppé du manteau de l'hypocrisie; il eut l'audace de donner des fers à la vertu; qu'il languisse à son tour dans un honteux esclavage.

****.

Le 9 Décembre, 17..

LETTRE CXV.

*Le Marquis de F ***, au Comte de C ***.*

JE suis de plus-en-plus enchanté de la petite étourdie; elle fait des extravagances qui me divertissent singulièrement, & qui achèvent de la rendre adorable : elle ne saurait rester un quart-d'heure dans la même place, elle va, elle vient, sans savoir pour-

quoi, renverse les chaîses, brise tout ce qu'elle touche, éclate de rire, comme si elle venait de faire la meilleure action du monde. Qu'on éprouve un plaisir délicieux en aimant de pareilles folles ! leur pétulence les embellit & leur donne quelque chose de vif & de piquant, qui nous enflamme davantage qu'un air tendre & langoureux : d'ailleurs, changeant plusieurs fois par jour de caractère, elles cessent, pour ainsi dire, d'être à chaque instant la même personne ; & cette agréable variété fait trouver dans un seul objet les grâces qu'un inconstant serait tenté d'aimer ailleurs. Cette étourderie & cette gaîté sont quelquefois moins l'effet du caractère que du manège adroit de la coquetterie ; mais qu'importe, pourvu qu'elles nous plaîsent, en paraissant produites par la nature. Je ne crois pas que l'enjoûment & la vivacité de Julie ne

ſoient qu'une affectation ; elle s'y livre de trop bon cœur. J'ai ſaiſi un moment où ſon humeur avait quelque choſe de ſérieux, pour lui répéter combien je l'aimais, & pour la preſſer de me rendre le plus heureux des hommes. Elle m'a répondu, d'une manière aſſez poſée, que j'étais encore *trop gauche avec les femmes* ; qu'il fallait que pendant quelque tems je fiſſe auprès d'elle une eſpèce de noviciat, & qu'enſuite elle verrait à me récompenſer de ma docilité à recevoir ſes leçons. Il y a toute apparence qu'elle veut réaliſer cette plaiſanterie ; car je n'ai pu obtenir que de légères faveurs. Mais je ſuis certain que je ne lui ſuis point indifférent ; j'ai ſouvent ſurpris ſes grands yeux noirs me fixer avec une expreſſion de tendreſſe & de langueur ; elle m'aime ; que mon ſort eſt digne d'envie ! Cette charmante perſonne eſt

loin d'être aussi intéressée que la plupart de ses compagnes, dont on m'a conté les scandaleuses aventures ; ce n'est qu'avec beaucoup de peines que j'ai pu l'engager à recevoir quelques bagatelles, consistant en pompons & en bijoux : il s'en faut bien que la mère ait les sentimens estimables de la fille ; elle saisit toutes les occasions qui se présentent pour me jeter dans de nouvelles dépenses ; je crois même m'appercevoir qu'elle me regarde de travers, parce que mes visites ne portent aucun profit à la maison. Je sens qu'il est important de gagner ses bonnes grâces ; mais je ne sais où trouver l'argent qui me serait nécessaire. Ne pensez pas, mon cher Comte, que je vous prie de me le prêter ; ce serait me faire une cruelle injure ; je vous déclare même que si vous m'ouvriez votre bourse, je refuserais vos secours & ne vous parlerais plus avec

la confiance qu'exige l'amitié. Je ne vous découvre mon embarras, qu'afin que vous m'indiquiez les moyens d'en sortir : en un mot, j'ai trop de délicatesse pour demander à mon ami, autre chose que des conseils.

Le Marquis de F * * *.

De Paris, ce 8 Décembre, 17....

LETTRE CXVI.

*La Comtesse de C * * *, à la Marquise de F * * *.*

Enfin, mon amie, nous devons bannir la tristesse & nous livrer à la joie ; Jeannette est retrouvée ; oui, cette chère enfant ne vous causera plus d'inquiétudes, elle est chez moi depuis

hier au foir. Transportée du plaisir de la revoir, après tous les chagrins qu'elle m'a causé, je ne peux me lasser de la regarder & de lui faire mille caresses. Elle jouit d'une bonne santé; les roses de son teint ont seulement moins d'éclat, & tout ce qu'elle a souffert, lui a donné un air de langueur qui lui sied à merveille. Vous êtes sûrement impatiente de savoir ce qui lui est arrivé, & par quel bonheur elle est revenue auprès de moi. Je vais vous satisfaire sur ce dernier article; Jeannette, qui vous écrit au même instant, se charge de vous instruire du malheureux évènement qui nous en a privées, & de ses suites cruelles. Je n'ai point voulu sortir hier, malgré les instances qu'on m'avait faites d'aller à la première représentation d'une Pièce nouvelle; je commençais à m'ennuier du bavardage de la vieille Marquise de.....,

ce bel esprit femelle qui n'a que du jargon, & qui aurait bien moins d'admirateurs, sans ses quarante-mille livres de rente; les criailleriesdu gros Duc de...... m'excédaient aussi à tel point, que j'en avais la migraine, lorsque mon Suisse m'apporta une Lettre qui venait de lui être remise par un inconnu. Jugez, ma chère amie, des transports de ma joie, quand j'y appris l'endroit où je pourrais trouver notre aimable enfant. Je ne fis attention qu'aux lignes qui me donnaient une indication que j'avais tant desirée; je passai légèrement sur ce que sa situation avait d'affreux. Je vous l'envoie cette Lettre intéressante; il vous sera facile de vous former une idée de la vive émotion que j'ai dû ressentir, en la relisant de sang-froid. Vous vous appercevrez aussi, sans qu'il soit nécessaire de vous le faire observer, qu'elle paraît être de quelqu'un

qui a déguifé fon écriture. Je ne fais
fi je me trompe, il me femble que
ce caractère ne m'eft pas inconnu,
malgré le foin qu'on a pris de le contrefaire.
mais ce n'eft point de cela
qu'il s'agit actuellement; je vais achever
ma narration. Je n'eus pas plutôt
lu cette miffive inattendue, que je fis
mettre mes chevaux à mon carroffe, &
priant les perfonnes qui étaient chez
moi de m'excufer fi je fortais pour un
moment, j'acceptai l'offre du gros Duc
qui voulut m'accompagner, & me rendis
promptement chez le Commiffaire
de mon quartier, que je conjurai de
vôler, avec main-forte, dans la maifon
de l'infâme créature qui avait ofé
m'enlever une jeune perfonne que je
regardais comme ma fille. Cet Officier
feconda ma jufte impatience, il
envoya tout de fuite plufieurs efcouades
de Guet, avec ordre d'entourer,
fans bruit, la maifon que je défignais;
afin

afin de l'y conduire moi-même, je l'engageai à monter dans mon carrosse, & le descendis à l'entrée de la rue où devait se passer une scène dont j'étais curieuse d'être témoin. Postée de loin comme un Général d'armée, qui, d'un lieu avantageux, observe tout ce qui se passe dans la chaleur d'une action, & toujours accompagnée du gros Duc de. . . . . , que j'avais eu bien de la peine à retenir, attendu que, pour me montrer son zèle, il prétendait vôler sur le champ de bataille, je n'eus guères le tems de m'ennuier; l'honnête Commissaire parut bientôt, tenant par la main notre fille, notre chère Jeannette. La voir, me précipiter dans ses bras, & la combler des plus tendres caresses, fut l'ouvrage d'un seul instant; je confondis délicieusement mes larmes avec celles de l'aimable orpheline, qui, ne pouvant résister à l'excès de sa joie, pencha sa tête contre

mon ſein, & perdit connaiſſance. Les eaux & les ſels que je porte toujours ſur moi, la rappellèrent à la vie, & ma félicité n'en fut que plus vive, après avoir été interrompue par quelques inſtans d'inquiétudes; je voyais, je n'entendais que ma chère enfant; occupée d'elle ſeule, je ne fis nulle attention aux malheureuſes qui avaient prétendu la ſéduire, & que l'on entraîna, liées & garottées, dans la demeure du libertinage: j'aurais cependant été bien charmée de jouïr du ſpectacle de leur déſeſpoir, d'entendre leurs cris de rage & de douleur, & d'être témoin de leur ignominie.

Ainſi vos vœux & les miens ſont ſatisfaits; l'objet de notre tendreſſe nous eſt rendu; livrez-vous à toute l'alégreſſe que va vous inſpirer cet heureux évènement; & ſoyez bien ſûre qu'elle ne ſaurait ſurpaſſer la mienne. Adieu, [illegible] amie, je ceſſe de vous

écrire pour aller embrasser de nouveau cette estimable Jeannette. Comment pourrons-nous lui faire oublier les maux qu'elle a souffert ?...... Mais c'est moi seule qui en suis cause, par le de[illegible] que je formai de l'amener à Pa[illegible] trop souvent funeste à la vert[illegible]

La Comtesse de C * * *.

De Paris, ce 10 Décembre, 17..

LETTRE CXVII.

*Jeannette R***, à la Marquise de F***.*

MADAME,

ME voilà donc délivrée de la plus cruelle oppression ! quels indignes conseils j'ai reçu pendant près d'un mois,

& par quels mauvais raisonnemens a-t-on voulu me forcer à suivre les pernicieux exemples que j'avais sous les yeux! Heureusement que la constance & la vertu ne m'ont point abandonnée. Vous allez juger, Madame, s'il m'était facile d'éviter le piége que l'on m'a tendu.

M. le Marquis, dès le lendemain de son arrivée à Paris, m'ayant écrit qu'il avait à me communiquer des choses d'une extrême conséquence, qui intéressaient même mon honneur, & qu'il me priait de me rendre tout de suite dans l'appartement qu'il occupait, où plusieurs contusions le retenaient au lit, occasionnées par la maladresse d'un postillon qui avait versé sa chaise; je crus devoir à moi-même, & au fils de ma bienfaitrice, la démarche qu'il me pressait de faire. Je suivis Picard, son fidèle domestique; mais au lieu de monter dans la voi-

ture qu'il m'avait amenée, je me jetai étourdiment dans un autre carrosse; les chevaux partirent aussi-tôt avec une rapidité surprenante. Le cocher ne s'apperçut de son erreur que lorsqu'il se fut arrêté devant la maison de la personne qu'il croyait conduire. Je le priais de me remettre à l'Hôtel de Madame la Comtesse de C * * *, quand une vieille Dame, qui paraissait très-respectable, sortant de la maison devant laquelle j'étais, me conjura d'entrer me reposer un instant. Pouvais-je former aucun soupçon? sa physionomie était noble & intéressante, & ses manières achevaient de prévenir en sa faveur; d'ailleurs, pouvais-je prévoir l'abîme où cette misérable vieille cherchait à m'entraîner? Il était tout simple que je fusse duppe des apparences, & que je ne connusse de quoi le crime est capable, qu'après avoir fixé son visage hideux. Je crus

devoir répondre aux politesses, dont on me comblait; je mis le pied dans un lieu dont la vertu n'avait jamais approché, & le vice me regarda comme une victime qui lui était dévouée. Je trouvai dans une salle trois jeunes personnes qui réunissaient la modestie à un air extrêmement coquet ; elles m'embrassèrent affectueusement, & m'invitèrent à prendre du chocolat avec elles; je n'osai les refuser; ma complaisance parut les pénétrer de joie; en déjeûnant elles se récrièrent sur mes grâces, sur mon esprit. Moi, de mon côté, j'admirai leur enjoûement, l'art qui paraissait régner dans leur parure & dans le soin de relever l'éclat de leurs charmes; il me semblait n'avoir point encore rencontré des personnes aussi aimables. J'étais enchantée, ravie du hasard qui me procurait une telle connaissance; mais la scène changea tout-à-coup. Lorsque

je me diſpoſais à me retirer, la vieille prit un air ſévère; &, me ſaiſiſſant par le bras, s'écria bruſquement que je ne devais point ſonger à ſortir de chez elle, qu'il fallait que je contribuâſſe au bien-être de la maiſon, qu'elle me donnerait un amant, & que je ne m'aviſâſſe pas ſur-tout de faire la cruelle. Mes larmes, mes prières, mes menaces, rien ne fit impreſſion ſur ce monſtre, accoutumé à tout ſacrifier à l'intérêt & au libertinage. On me renferma dans une chambre écartée, où mes cris ne furent entendus de perſonne; on oſa m'expoſer aux inſultes d'hommes avilis par leurs mœurs, que ma réſiſtance couvrit de confuſion, ſans leur inſpirer l'amour de la ſageſſe..... Mais je me hâte d'effacer de ma mémoire des perſécutions dont la ſeule idée me fait encore frémir; il me ſuffira de vous dire, Madame, que les plus mauvais traitemens ſuccé-

daient aux plus tendres careſſes de la part des femmes qui s'irritaient de ma vertu ; un jour elles m'accablaient de ſoins & d'attentions, & le lendemain elles refuſaient de pourvoir à ma nourriture. Enfin, reléguée dans ma priſon, menacée des dernières violences par mes perſécutrices, je me promettais de mourir plutôt que de conſentir jamais à mon déshonneur, quand Madame la Comteſſe, ſemblable à un Ange tutélaire, eſt venue me rendre à la vie, en me rendant à la vertu.

Voilà, Madame, le récit fidèle de ma funeſte avanture. Je n'aurais jamais cru qu'il y eût dans le monde, dans le ſein d'une ville policée, des gens auſſi mépriſables, auſſi odieux ; & cependant je ne ſais quel charme me retient au milieu de la Société ; j'éprouve actuellement autant de répugnance pour le Cloître, que j'avais autrefois d'envie de m'y conſacrer. La

raiſon d'un tel changement ne proviendrait-elle pas de ce que je ſuis accoutumée à vivre dans le tourbillon du monde, & de la peine que j'aurais à me ſéparer des perſonnes qui me ſont chères, principalement de ma bienfaitrice, qui pourrait m'accuſer d'opiniâtreté & d'ingratitude? Quoiqu'il en ſoit, ce ne ſera jamais d'un Couvent que celle à qui vous avez permis de vous donner le doux nom de mère, vous aſſurera de ſon éternelle reconnaiſſance & de l'attachement ſincère & reſpectueux avec lequel elle ſera juſqu'au dernier ſoupir, &c.

JEANNETTE R***.

De Paris, *ce* 11 *Décembre*, 17...

LETTRE CXVIII.

*Le Comte de C***, au Marquis de F***.*

COMMENT donc, Marquis ! vous faites chaque jour des progrès étonnans dans la Capitale ; à vous voir agir & à vous entendre raisonner, on ne soupçonnerait jamais que vous sortez à peine du fonds de la Province. Il faut avouer que vous êtes né avec d'heureuses dispositions, & je ne doute pas que vous ne donniez bientôt dans d'agréables travers, qui vous rendront un homme charmant & tout-à-fait célèbre. Eh ! pourquoi craindriez-vous de marcher sur mes traces & sur celles de nos aimables libertins ? Le plaisir ne doit-il pas être le partage

de tout Etre doué d'organes ſenſibles & délicates ? Quel eſt le ſort de celui qui n'oſe le goûter ? Il languit, il végète, il meurt ſans avoir connu l'unique félicité qui ait été deſtinée à l'eſpèce humaine. D'ailleurs, le prodigue, celui qui ſe ruine pour une jolie femme, fait un bien meilleur uſage de ſes revenus, que s'il les accumulait dans ſon coffre-fort ; quelle quantité d'ouvriers, d'artiſans, de marchands de toute eſpèce, n'enrichit-il pas par ſes dépenſes, qui font tant crier le vulgaire ſtupide, aſſez borné pour ne pas ſentir qu'un Seigneur ou qu'un Financier économe ne ſerait d'aucune utilité ? J'en conclus, mon cher Marquis, que vous ferez très-ſagement de vous divertir & de manger tout votre bien, quand vous en ſerez le maître. Vous ne débutez pas mal avec la petite Julie ; je ſuis auſſi fort content des

procédés que vous vous proposez d'avoir avec sa mère : tout cela me prouve que vous vous instruisez à merveille des usages du monde. Il y a cependanr de certaines choses à reprendre dans votre conduite, qui nous annoncent que vous n'avez point encore jeté autour de vous un œil assez observateur. Se peut-il, mon cher Marquis, que vous n'ayez pas fait attention que les gens titrés ont le privilége de contracter des dettes à l'infini, & de n'en payer jamais aucune ? Eh quoi, vous craignez de puiser dans la bourse de vos amis, parce que vous appréhendez, sans doute, l'embarras de rendre ! Vous montrez des scrupules, de la délicatesse !.... fi donc ! on vous prendrait pour un petit Bourgeois Croyez-moi, mon cher, on emprunte de toutes mains ; on commence par ses amis intimes, on finit par les personnes

qui nous connaissent à peine, telles que les Marchands d'étoffes, les Bijoutiers, les Tailleurs, &c. &c. & c'est par de belles paroles, de magnifiques promesses, que l'on s'acquitte avec tout ce monde-là...... Il me semble m'appercevoir que vous répugnez absolument à employer de pareils moyens. Oh ! vous vous déferez de cette retenue puérile. En attendant que vous vous soyez aguerri, comme tant d'autres, je vous dirai qu'il est mille expédiens très-licites pour avoir de l'argent dans Paris : d'honnêtes usuriers ont l'humanité de prêter à des fils de famille, sur de bons gages, ou bien seulement sur leurs billets, & se contentent d'un modique intérêt de cinquante pour cent : il est d'autres Juifs, non moins honnêtes, qui ne vous donnent point d'argent, mais qui vous procurent des marchandises, soit draps, étoffes,

pièces de vin, que de zélés agioteurs s'empressent de vous vendre, & sur lesquelles vous perdez souvent plus de moitié. Je me suis maintesfois adressé à plusieurs de ces Messieurs; si vous voulez, mon ami, je vous en ferai connaître quelques-uns : ils pourront vous être utiles. Adieu, je compte aller demain à Paris : j'aurai le plaisir de vous y voir.

Le Comte de C * * *.

De Versailles, le 11 *Décembre*, 17...

LETTRE CXIX.

*Jeannette R***, à sa Sœur Louise.*

CE n'eſt plus de l'horrible demeure du vice que ta Sœur t'écrit ; elle eſt libre, elle ceſſe d'avoir à rougir & de la maiſon qu'elle habitait, & des perſonnes qui vivaient avec elle. Quelle heureuſe deſtinée ſuccède aux horreurs que je viens d'éprouver ! Je me vois tranſportée comme par miracle au milieu de cette même Société brillante & diſtinguée, dont je me croyais ſéparée pour toujours ; j'habite dans un hôtel reſpectable ; & je jouïs de l'entretien & des bontés d'une Dame auſſi illuſtre par ſes vertus que par ſon rang & ſa naiſ-

ſance : encore une fois, quel changement ſubit ſe fait conſécutivement dans ma deſtinée ! C'eſt Madame la Comteſſe qui a briſé mes fers ; un inconnu l'avait inſtruite de ma cruelle ſituation ; & cette généreuſe Dame s'efforce, par de nouvelles attentions, de me conſoler des maux que je viens de ſouffrir. Cependant, que je ſuis loin d'éprouver un bonheur parfait ! Hélas ! ma félicité n'eſt qu'apparente : le ſourire eſt ſur mes lèvres, & le trouble & le remords déchirent mon cœur........ Malheureuſe ! plus de tranquilité, plus de contentement pour moi, depuis ma coupable faibleſſe. Perfide T***, vil ſuborneur, jouïs de ton triomphe ; en ſéduiſant ma vertu, tu as détruit le repos de ma vie. Juſqu'à quel point le crime nous dégrade ! Je me ſuis vue réduite à mentir en écrivant à Madame la Marquiſe ; je lui ai fabriqué une

longue hiſtoire au ſujet de ma captivité........ Ainſi, pour prix de ſes bienfaits, des ſoins qu'elle a eu de mon enfance, je lui déguiſe la vérité, je lui parle avec diſſimulation....... Mais je n'en impoſe pas ſeulement à ma chère Protectrice; je m'efforce d'inſpirer à tout le monde la plus haute idée de ma ſageſſe; j'oſe écrire & prononcer le mot de vertu, moi qu'un infâme ſuborneur a ſéduite & déshonorée!....... Ce ne ſont pas là les ſeuls reproches que je mérite. O ma ſœur! croirais-tu que je ſoupire encore en ſongeant à Monſieur le Marquis, & que l'image du Comte de C*** s'offre quelquefois à ma penſée? Je ne ſais quand je goûterai le plaiſir de revoir l'un & l'autre; Madame la Comteſſe a banni ſon fils de ſa préſence; ce n'eſt donc qu'au hazard que je devrai la ſatisfaction de le rencontrer; il ne me reſte que

l'espérance de jouïr souvent de la compagnie du jeune Marquis ; & c'est lui que je devrais fuir avec soin, parce que je le desire le plus vivement. Mais je n'aurai jamais la force de l'éviter. Que les passions sont à craindre quand nous leur laissons prendre quelque empire sur notre cœur ! ..... Si mes faiblesses excitent ton indignation, tu cesseras de m'aimer ...... tu ne pourras au moins refuser de me plaindre.

JEANNETTE R***.

De Paris, ce 12 Décembre, 17...

LETTRE CXIX.

*Le Marquis de F***, au Comte de C***.*

JE l'ai revue cette aimable perſonne à qui mon cœur doit les premières émotions de l'amour ; je l'ai revue celle qui, me tirant du néant de l'indifférence, m'inſpira d'abord l'attachement qu'un frère reſſent pour ſa ſœur, & me fit éprouver par degrés le ſentiment le plus vif & le plus tendre : oui, mes regards enchantés viennent encore de fixer ma chère Jeannette ; & j'ai joui de ce bonheur ſuprême à l'inſtant que je m'y attendais le moins. O Dieu ! qu'elle m'a paru belle ! il ſemble que ſes charmes aient repris un nouvel éclat ; une

expreſſion de langueur répandue ſur ſa jolie phyſionomie, donne à ſes attraits des grâces infiniment touchantes. Je venais rendre viſite à Madame votre mère; jugez de ma ſurpriſe & de mon trouble, quand j'ai apperçu auprès d'elle l'objet de qui dépend toute ma félicité. Je ſuis demeuré immobile de joie & d'étonnement; peu s'en eſt fallu, qu'en reprenant mes eſprits, je ne me ſois jeté à ſes pieds, afin de lui montrer tous les tranſports d'un amant, qui voit ceſſer une abſence longue & cruelle; j'ai diſſimulé, non ſans peine, des ſentimens que la ſévère Comteſſe aurait condamnés, & j'ai affecté la froideur de l'amitié, tandis que je brûle de tous les feux de l'amour. Une choſe m'a conſolé de la contrainte où j'étais; il m'a ſemblé que Jeannette éprouvait un trouble pareil au mien, & qu'elle s'effor-

çait aussi de le cacher. Elle m'aime, je n'en saurais douter...... Ah! me restera-t-il désormais des vœux à former pour mon bonheur? S'il est si flatteur d'attendrir une belle personne qui ne reçoit de nous qu'un hommage passager, quelle est donc la félicité réservée à l'amant qui triomphe de l'objet qu'il adore!....... Mais suis-je digne de cette heureuse destinée, moi qui viens de jurer à une autre le plus tendre attachement?..... Mon cœur n'a point été parjure; ma bouche n'a fait qu'exprimer des sentimens que je ne peux avoir que pour une seule femme, & qu'il est d'usage de paraître éprouver pour toutes. Julie est nécessaire à mes plaisirs, sa compagnie ne me sera peut-être pas également toujours chère; au lieu que je voudrais consacrer à Jeannette tous les instans de ma vie; l'une flatte mes sens, l'au-

tre enchante moi-même ; & , pour achever de vous peindre la ſingulière ſituation où je me trouve, mon bonheur dépend de toutes les deux ; mais la privation de l'une me ſerait ſurtout extrêmement ſenſible : en un mot, m'oubliant quelquefois moi-même dans les bras de cette Julie, dont la mine friponne & l'œil brillant appellent les ris badins & les amours folâtres, j'encenſerai avec elle l'autel de la volupté ; rendu enſuite aux charmes d'une union auſſi pure que légitime, l'eſtimable Jeannette reprendra tous ſes droits, & tombant à ſes pieds, je rendrai le plus ſincère hommage à la vertu. Voilà le plan que je me propoſe de ſuivre ; je me flatte, mon cher Comte, qu'il obtiendra votre ſuffrage.

Je me ſuis tranſporté hier chez l'honnête Uſurier dont vous m'avez

parlé ; j'ai trouvé un gros homme comme enfoncé dans son embonpoint énorme, & plus vermeil encore que ces riches fainéans qui s'engraissent en paix dans le sein de l'oisiveté. A peine m'a-t-il apperçu, qu'il s'est mis à se lamenter sur la misère du tems, & à déplorer les pertes qu'il faisait chaque jour. Enfin, après m'avoir impatienté par ses doléances, il m'a compté les mille écus que je lui demandais, & je lui ai fait un billet de douze-mille livres ; cette opération a établi la concorde entre-nous ; il m'a comblé de politesses, auxquelles j'ai riposté par d'autres ; tout en lui rendant courbettes pour courbettes, je me suis approché de la porte, & le nouvel Harpagon m'a quitté en m'assurant qu'il m'avait pris un intérêt modique, parce qu'il me traitait en ami. Grand merci de son désintéressement ; il me paraît à moi su-

rieusement Juif & Arabe, mais peut-être que ses procédés me révolteraient moins, si j'avais fait connaissance avec tous messieurs ses confrères. J'avoue qu'il est bien commode pour les jeunes gens de famille qui veulent se ruiner, & même pour ceux que de fâcheuses circonstances forcent à trouver de l'argent, à quelque prix que ce soit; j'avoue, dis-je, qu'il est quelquefois agréable de recourir aux sang-sues qui s'engraissent du malheur d'autrui, & qui vendent si prodigieusement cher leurs services; cependant, je ne peux m'empêcher d'être surpris qu'on tolère de pareils gens dans une ville policée: que de maux n'occasionnent-ils pas! que de libertins auraient, sans leurs funestes secours, moins de désordres à se reprocher! Il me semble qu'il serait facile, par un sage établissement, de remédier aux nombreux

abus

abus qui résultent de l'insatiable avidité des prêteurs sur gages ou des agioteurs, & de procurer des ressources promptes & peu coûteuses au Citoyen qui cherche à remédier à des embarras imprévus....... Mais je crois que je moralise ! Eh ! laissons vîte ces lugubres idées pour songer à mes mille écus, & pour m'occuper du plaisir de les dépenser, au gré de la maman grondeuse & intéressée qu'il a plu au Ciel de donner à la charmante Julie.

Adieu, Monsieur le Comte : n'oubliez pas vos amis de Paris, plus affectionnés que ceux de Cour.

Le Marquis de F * * *.

De Paris, ce 12 *Décembre*, 17...

LETTRE CXXI.

*Le Comte de C***, au Marquis de F***.*

FORT-bien, Marquis; on voit que vous profitez à merveille de votre séjour dans la Capitale; non-seulement vous quittez l'air campagnard, vous polissez encore votre esprit en même-tems que vos manières. J'admire les progrès que vous avez déja fait, & je vous prédis, je crois pour a seconde fois, que vous irez loin, mais très-loin, si vous continuez à vous écarter des principes gothiques dont vous avait imbu Madame votre mère, & si vous vous montrez toujours docile à suivre mes leçons. Comment donc, deux maîtresses à la fois!

l'une pour la réalité de l'amour, & l'autre, pour se repaître auprès d'elle de ces chimères qu'on appelle sentimens Platoniques. Ainsi vous tromperez tour-à-tour les deux Belles qui se flattent, chacune séparément, de posséder votre cœur : vous mêlez les roses de la volupté avec les épines de la sagesse ; vous adoucissez ce que l'une a de trop sauvage, & vous tempérez le trop vif éclat des autres ; quand vous serez excédé de l'ennui qu'inspire la compagnie d'une froide Vestale, vous irez vous égayer avec les Jeux & les Ris, & quand votre âme ne pourra plus se prêter à leur aimable délire, vous retournerez attendre près de votre prude, l'impérieux besoin d'un doux amusement. Vous voyez que j'ai bien saisi le plan que vous me tracez ; je l'applaudis avec d'autant plus de transports, que l'examen que j'en ai fait, m'a mis

à même de ſentir combien il eſt agréable. Vous allez tromper tout à la fois deux jeunes perſonnes qui, par la manière dont elles ſe conduiſent à votre égard, croient être certaines de vous fixer pour jamais ; la folâtre Julie ſe flatte de vous enchaîner par le plaiſir, tandis que la ſévère Jeannette, conduite par d'autres principes, s'imagine que ſa réſiſtance & ſa vertu, vraie ou affectée, vous attacheront ſans ceſſe à ſon char ; & vous n'êtes fidèle ni à l'une, ni à l'autre : tant il eſt vrai que les femmes n'ont aucuns moyens de remédier à notre inconſtance ; mais qu'elles ne s'en affligent point ; elles ſont dans ce monde pour contribuer aux plaiſirs des hommes en général ; ſi un amant ſoupirait toute ſa vie pour le même objet, il fruſtrerait ſes rivaux d'un bien qui leur eſt dû, & dont chacun d'eux doit jouir à ſon tour, ſelon le vœu de la

Nature, qui a produit la Beauté afin qu'elle reçût l'hommage de tous ceux qui la verraient : de même que l'éclat & le parfum des fleurs ne ſont point ſeulement deſtinés à charmer une ſeule perſonne.

Toutes les vérités que je vous découvre, mon cher Marquis, fortement gravées dans votre mémoire, ſerviront à vous éclairer, & feront diſparaître les préjugés de l'éducation & de l'enfance, à meſure que l'occaſion s'en préſentera ; car l'homme, livré à lui-même, n'eſt qu'un enfant, depuis l'inſtant de ſa naiſſance juſqu'à celui de ſa mort. Guidé par mes judicieux avis, vous ſentirez qu'il ſerait abſurde de vouloir poſſéder excluſivement une jolie femme ; ainſi vous trouverez tout ſimple d'avoir des rivaux, & même de leur céder quelquefois la place. Je penſe que vous avez trop d'eſprit pour n'avoir

pas goûté mon syſtême, fondé ſur la Nature & ſur l'uſage. Les nouvelles lumières que vous avez acquiſes, & la pratique des mœurs de la Ville, vous diſpoſeront à recevoir ſans étonnement la confidence que je vais vous faire. Les charmes de Mademoiſelle Jeannette étant la perfection même, & nullement l'ouvrage du preſtige & de l'illuſion, il eſt tout ſimple qu'ils ſoient admirés de tous ceux qui ont le bonheur de la voir, & il eſt tout naturel que cette admiration conduiſe à l'amour. Vous m'entendez ſans que j'en diſe davantage; peu s'en faut que je ne ſois amoureux de cette charmante créature; &, comme ſa vertu ne m'a point ôté l'eſpérance de l'humaniſer quelque jour, j'ai appris avec chagrin les ſentimens qu'elle vous inſpirait. Un rival tel que vous, élevé depuis l'enfance avec l'objet de ſa tendreſſe, m'a paru très-dange-

reux ; j'ai senti que son triomphe éloignait nécessairement le mien dans un cœur qui aurait bien de la peine à se permettre une seule faiblesse. Cependant mon amitié ne s'est nullement démentie ; j'ai attendu que les circonstances me permissent de me mettre sur les rangs ; je me suis dit que le caprice ou l'inconstance pourrait vous porter vers un autre objet, & qu'alors je serais peut-être favorablement écouté de la Belle délaissée. C'est conformément à mes vues, que je vous ai procuré la connaissance de la petite Julie, dans un tems où je pensais qu'il fallait tâcher de vous faire oublier celle dont je desirais d'être aimé, & dont l'absence me semblait favorable à mes vœux secrets ; je ne doutais pas qu'on ne parvînt à la découvrir à force de recherches ; & que je me félicitais d'avoir conçu l'heureuse idée de vous

rendre infidèle ! La vive impression qu'ont fait sur vos sens la gaîté folle & l'air mutin de la séduisante Danseuse, redoublait mes espérances & ma joie ; mais l'arrangement bisarre que vous vous avisez de prendre, les détruit sans retour, & me laisse la confusion de n'avoir point réussi dans un projet aussi-bien imaginé que finement conduit. Tout en pestant contre le plan que vous vous proposez de suivre, je ne peux m'empêcher de l'approuver ; il est digne d'un jeune homme produit par moi dans le monde. Mais si vous étiez, mon cher Marquis, aussi juste que je suis sincère, vous vous feriez scrupule d'enlever tout à la fois deux jolies femmes à la société ; vous vous contenteriez d'en garder une seule, & vous me céderiez celle qui contribue le moins à vous rendre la vie agréable ; c'est-à-dire Mademoiselle Jean-

nette. Raillerie à part, quoique j'aie perdu tout espoir de lui plaire, je serais pourtant charmé de jouïr quelquefois des douceurs de son entretien. Pourquoi la sévérité mal-entendue de ma mère m'a-t-elle forcé à quitter la maison, & à me loger en mon particulier! J'avais le plaisir d'être tous les jours auprès de cette charmante personne; mes yeux lui exprimaient ce que ma bouche n'osait lui dire. Que vous êtes heureux, mon cher Marquis! vous pouvez la voir chaque jour; peut-être même le hazard vous fournit-il l'occasion de l'entretenir en particulier? Jouïssez de votre bonheur, je ne prétends point le troubler; je sacrifie à mon ami les espérances incertaines que me donnait l'Amour; je lui ferais même de plus grands sacrifices; mais il me serait impossible de ne plus revoir cette charmante créature; je vais met-

tre en œuvre un moyen que je crois infaillible pour me procurer cette faveur innocente, qui, je l'espère, ne vous causera aucun ombrage.

Le Comte de C***.

De Versailles, ce 17 Décembre, 17....

LETTRE CXXII.

Le même, à M. de Fontenor.

J'IGNORE où vous en êtes avec ma mère; que dit-elle au sujet de votre mariage? Il devrait être à la veille de se terminer, puisque tout était conclu & que vous aviez fait vos présens avant la singulière éclipse de Mademoiselle Jeannette. Actuellement qu'elle est retrouvée, rien

n'empêche qu'on ne se rende à vos vœux ; le plutôt qu'on peut terminer un mariage projetté est toujours le meilleur : il faut peu de réflexions de part & d'autre. Pressez donc la Comtesse, ne croyez pas à ses discours ; vous savez qu'elle est d'une humeur grondeuse, & qu'il est bien difficile que les choses aillent à sa fantaisie. Gardez-vous aussi d'écouter les prétendues raisons de la belle Jeannette : les jeunes personnes n'osent convenir de l'envie extrême qu'elles ont de se marier ; il faut leur faire une douce violence. Ne vous prêtez donc à aucune espèce de délais ; cela serait à ne jamais finir ; écrivez à la Marquise de F***, & priez-la de vous être favorable : cette Dame est beaucoup plus traitable que ma mère.

Quand je vous exhorte si vivement à prendre la qualité d'époux, c'est que je pense qu'on doit songer à faire

une fin, mon cher Monſieur Fontenor. Vous êtes d'un âge où l'on commence à préférer les plaiſirs tranquiles ; & vous avez eu aſſez de maîtreſſes ; il eſt bien tems que vous ayez une femme légitime. Le titre reſpéctable de mari achèvera de vous faire conſidérer dans le monde, attendu que vous n'êtes point un petit Bourgeois, & que vous vous mariez en homme de condition, c'eſt-à-dire, non-ſeulement pour vous, mais afin de contribuer aux plaiſirs de la Société. Conformément à l'uſage, vous allez augmenter la dépenſe de votre maiſon ; Madame aura ſon appartement éloigné du vôtre ; elle y recevra ſes amis, ſes connaiſſances, & vous aurez ſoin de n'y paraître que rarement, & comme à la dérobée : il n'eſt pas de la bienſéance qu'un époux ſe montre avec ſa chère moitié ; en les voyant enſemble on ſe

formerait de certaines idées ; & c'eſt ce qu'on veut éviter. Pour moi qui pourrai, ſans conſéquence, me montrer en public avec Madame, j'aurai quelquefois l'honneur de faire ſa partie, & je me dédommagerai d'avoir été privé ſi long-tems de la préſence de cette belle Orpheline. Pour parler enfin ſérieuſement, vous êtes trop amoureux pour retarder davantage l'inſtant de votre bonheur. Livrez-vous donc à votre juſte impatience ; devenez au plutôt l'heureux époux de l'adorable Jeannette.

Le Comte de C * * *.

De Verſailles, ce 18 *Décembre,* 17...

LETTRE CXXIII.

*Le Marquis de F***, au Comte de C***.*

O Dieu ! quelle confidence m'avez-vous faite ! vous aimez Mademoiselle Jeannette ; & c'est vous-même qui me l'apprenez ! Voilà donc tous mes soupçons confirmés ! Qu'il est affreux de trouver un rival dans son ami ! Mais une chose me console, vous n'êtes que faiblement amoureux ; si vous éprouviez une passion telle que la mienne, vous ne me la découvririez pas sans nécessité, & vous ne pourriez vous résoudre à céder l'objet de votre tendresse : jamais l'amitié n'a fait de tels sacrifices. Je donnerais tout mon bien, ma fortune, mon

existence ; mais consentir à perdre ma maîtresse ! on m'arracherait plutôt la vie. Tout m'assure que vous n'aimez point, & tout me prouve que mon ardeur s'accroît chaque jour. Ainsi je vous verrai sans chagrin chercher les moyens de rencontrer quelquefois dans le monde ma chère Jeannette ; je suis d'autant plus tranquille sur l'accomplissement de vos desirs modérés, qu'il est très-difficile que vous trouviez l'occasion de parler à l'estimable personne que j'adore, puisqu'elle ne sort qu'avec Madame la Comtesse, & que vous n'allez guères dans les sociétés de Madame votre mère. Moi-même je ne puis lui rappeller mon amour, que par quelques mots glissés furtivement. Que je ferais heureux, si mon cœur n'éprouvait, comme le vôtre, que de légères impressions ! .... Où m'emporte le sentiment intime de ma ten-

dreffe ! en croirez-vous mes difcours & mes fermens, quand je parais m'être rendu coupable d'une infidélité ? Cruel ami ! vous me prouvez trop bien mes torts envers une perfonne qui doit régner feule fur mon âme ; cet endroit de votre Lettre m'a fait entendre la voix du remords, & mes larmes ont coulé. Oui, l'on peut m'accufer d'inconftance........ O Dieu ! que deviendrais-je, fi Jeannette en était informée..... Cependant je ne fuis coupable qu'en apparence ; toutes mes affections font pour Jeannette, & un feul inftant de la journée eft confacré à Julie.... Ah ! l'amufement que j'ai cru pouvoir me permettre, & dont je me fuis fait une habitude, vous a fait penfer que je n'aimais qu'avec froideur ; & vous avez cru que j'accepterais fans peine l'échange que vous me propofez. Mais que vous étiez

dans l'erreur ! S'il faut opter entre Julie & ſa rivale, mon choix ſera bientôt fait ; je m'oblige à ne plus aller chez l'aimable Danſeuſe .... Il m'en coûtera peut-être .... N'importe ; vous croiriez remplacer dans mon cœur une perſonne qui me ſera toujours chère, &, me taxant d'infidélité, vous vous déclareriez mon rival, ſans craindre de manquer à l'amitié. Ces différentes conſidérations me décident ; ſi vous perſiſtez dans l'alternative que vous m'offrez, je ne balance plus.

Le Marquis de F * * *.

De Paris, le 19 *Décembre*, 17..

LETTRE CXXIV.

*M. de Fontenor, à Jeannette R***.*

JE n'ai point encore osé, Mademoiselle, vous reparler de notre mariage, qui, comme vous savez, était sur le point de se conclure, lorsqu'une fâcheuse & singulière avanture vous enleva pour quelque tems à vos amis. Je me suis contenté jusqu'à présent de partager la joie qu'inspire le bonheur de vous avoir retrouvée; comme j'étais l'un de ceux qui s'affligea le plus de votre perte, il était naturel que je partageâsse la satisfaction qu'éprouve Madame la Comtesse. Mais ce sentiment une fois satisfait, mon amour reprend toute

ſon activité...... Que dis-je mon amour ! cette expreſſion eſt trop faible pour exprimer ce qui ſe paſſe dans mon âme ! Vous avez fait naître en moi les tendres ſentimens d'un père ; ce n'eſt point un amant ordinaire qui vient vous jurer une ardeur que le tems doit éteindre, c'eſt un ami qui vous offre ſa fortune, & qui, pour ne ſe ſéparer jamais de vous, deſire qu'un lien éternel l'enchaîne pour toute la vie. Daignez donc combler mes vœux, en fixant le jour qui doit nous réunir l'un à l'autre. Surtout, Mademoiſelle, ayez quelques égards pour ma vive impatience; hâtez l'inſtant où il me ſera permis de vous appeller du doux nôm de mon épouſe, ou du moins ne vous oppoſez pas à la bonne volonté de Madame la Comteſſe. Serez-vous inſenſible à la prière de celui qui ne

cessera jamais de se dire, avec autant de vérité que d'affection,

MADEMOISELLE,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

DE FONTENOR.

Paris, ce 20 Décembre, 17...

LETTRE CXXV.

*Le Comte de C***, au Marquis de F***.*

EH ! mon pauvre Marquis, vous prenez au tragique une simple plaisanterie. Je ne vous ai point proposé sérieusement l'échange qui vous cause tant d'alarmes. J'ai vécu autrefois avec

la petite Julie, je l'ai aimée environ deux grands mois, & j'ai dépensé pour elle une douzaine de mille francs ; c'est bien assez pour une Beauté subalterne de l'Opéra ; j'ai pris d'autres arrangemens, je l'ai quittée sans retour : ainsi je vous l'abandonne, gardez-là, je l'exige. Je ne forme non-plus aucune espèce de prétention sur Mademoiselle Jeannette ; je voulais vous dire seulement qu'elle me paraît jolie, que j'aurais été charmé de lui faire ma cour, mais que puisqu'elle a un faible pour vous, & que vous êtes comme arrangés ensemble, je renonçais héroïquement à l'espoir que j'aurais pu former de lui plaîre aussi ; car les femmes sont si capricieuses, si coquettes ! Une autrefois, je vous le répète encore, ne prenez point mes expressions à la lettre. Où en serions-nous s'il fallait écrire & parler d'après ce

que l'on pense? rien ne serait si stérile que nos missives & nos discours. On exagère ce que l'on veut dire, de même qu'il est d'usage d'affecter plus de sagesse que l'on n'en a, & de se former une grande idée de son petit mérite. Combien de jeunes personnes par le monde sont regardées comme des modèles de vertu, qui ont plus d'une faiblesse à se reprocher! Il dépendrait de moi de vous démasquer une prétendue Vestale; mais la discrétion a toujours été mon fort...... D'ailleurs, je serais trop confus si je vous révélais....... Le maudit homme! me jouer un tour aussi noir, à moi qui me flattais de le surpasser en finesse. Oh! si jamais j'ai le bonheur de le rencontrer, il apprendra que la vengeance m'est aussi douce que l'infidélité en amour. L'avanture est unique, elle est même plaisante......... Adieu,

voilà tout ce que vous en ſaurez, mon cher Marquis. Comme dorénavant je ne vous parlerai que le ſimple langage de la vérité, dans la crainte que vous ne preniez encore le change, vous pourrez ajouter une foi entière à tout ce qui ſera contenu dans mes Lettres, à commencer par celle-ci.

Le Comte de C***.

De Verſailles, *ce* 21 *Décembre*, 17....

LETTRE CXXVI.

*Le Marquis de F***, au Comte de C***.*

PUISQU'ON ne peut vous voir ni à Paris, ni à Versailles, je prends le parti de vous écrire. Vous voilà, mon cher Comte, très-férieufement occupé à recevoir & à rendre des vifites. Comme la plupart des complimens de la nouvelle année, ne font qu'une fauffe démonftration d'amitié, & qu'on détefte fouvent au fond du cœur celui que l'on embraffe avec le plus de tranfport, j'imagine que ce font Meffieurs les Courtifans qui ont établi ce fingulier ufage. Vous apprenez à la Cour l'art de déguifer vos fentimens & de tromper la perfonne

fonne que vous careſſez davantage. C'eſt, ſans doute, dans cette école de la diſſimulation que vous vous êtes inſtruit à ne point écrire tout ſimplement ce que vous penſez. Je vous conjure, mon cher Comte, de renoncer quelquefois en ma faveur à cette coutume biſarre, à laquelle je ne ſaurais me faire. Pour moi, je n'exprime toujours que mes ſentimens, & je ne m'en trouve pas plus mal. J'aſſure ma chère Jeannette, quand j'en trouve l'occaſion, qu'elle eſt l'idole de mon âme; la folâtre Julie ne m'entend point lui jurer que je l'adore; elle ne voit en moi qu'un homme enchanté de ſes manières enjouées & de la vivacité de ſon caractère. Toutes deux me traitent avec beaucoup d'égards, & même, j'oſe le dire, avec la plus grande amitié : il ſemble que l'une & l'autre cherchent à me récompen-

ſer de mon humeur ſincère & franche. Je n'ai donc point à me plaindre de dédaigner l'exagération : vous qui en êtes le partiſan enthouſiaſte, ſi vous étiez à ma place, qu'auriez-vous de plus que moi ?

Vous perſiſtez donc, Monſieur le Comte, à ne vouloir point me détailler cette avanture *unique* qui vous eſt arrivée, & qui vous tient au cœur, quoique vous ne puiſſiez vous empêcher d'avouer qu'elle eſt très-plaiſante ? Eh bien, je me contente des demi-mots qui vous ſont échappés, je ne vous preſſerai plus d'achever une confidence que vous ne pourriez me faire en entier ſans mortifier votre amour-propre. Qu'ai-je beſoin, d'ailleurs, de connaître la fauſſe prude dont vous me parlez ? Je me doute que c'eſt une de vos anciennes maîtreſſes : je ne crois pas avoir jamais occaſion de me trouver avec elle,

On vous a ſupplanté, la Belle a préféré peut-être un de vos amis. Eh! mon cher Comte, rien ne doit être ſi commun que de pareilles avantures.

Le Marquis de F***.

Paris, ce 3 Janvier, 17....

LETTRE CXXVII.

*Le Comte de C***, à M. P***.*

UN projet de mariage dont je m'occupe depuis quelque tems pour un de mes amis, m'a fait naître une foule de réflexions ſingulières, que je vais vous communiquer, Monſieur, afin que vous ayez la complaiſance de m'en dire votre avis. Les Légiſlateurs n'ont-ils pas trop

préfumé des vertus humaines, lorfqu'ils ont décidé qu'un homme & une femme vivraient enfemble jufqu'à la fin de leurs jours? En portant cette loi, ils ont fans doute cru que le fentiment de l'amour ne s'éteignait jamais, ou qu'on trouvait dans le rapport des caractères, ou dans les convenances de fortune, des raifons affez fortes pour triompher du dégoût. Ils fe font furieufement trompés dans leurs fpéculations, puifqu'on peut dire avec vérité qu'il n'y a peut-être pas un feul ménage dans toute l'Europe qui ne foit en proie à une efpèce de guerre civile. La feule différence qu'il y ait entre les époux mécontens de leur fort & ceux qui paraiffent être heureux, c'eft que les uns ont la bonne foi de fe plaindre tout haut, & que les autres ont la politique d'enrager tout bas. S'il eft démontré que les principes qui ont

établi l'union conjugale, sont faux & insoutenables, il s'ensuit qu'elle est autant contre l'ordre civil que contraire à la Nature. En effet, l'habitude de se voir chaque jour, l'obligation où l'on est de ne plus se quitter, amènent bientôt le dégoût & la tristesse; on se haït, on se déteste, parce qu'on est comme forcé à se plaire, & parce que le sentiment ne se commande point. Pourquoi l'un des deux conjoints s'appliquerait-il à réformer son mauvais caractère, quand il est certain que l'autre ne peut pousser que des plaintes inutiles; quand il sait que la mort seule le séparera de l'objet qu'il tourmente? Aussi combien le mariage a-t-il fait de malheureux, qui, semblables à ces vils criminels condamnés à la chaîne, traînent, en gémissant, les fers dont ils se sont eux-mêmes chargés! C'est l'erreur d'un moment, c'est la séduction

de leurs sens qui les a plongés dans un abîme d'où ils ne peuvent plus sortir, & qui a produit le libertinage & toutes les calamités qui désolent les habitans des Villes. L'homme qui ne peut trouver la paix dans sa maison, & qui s'apperçoit trop tard que son caractère ne saurait sympathiser avec celui de sa moitié, cherche par les plaisirs à se distraire de ses chagrins, & finit par donner dans les derniers désordres. Soyons bien sûrs que les torts d'un époux ou de sa femme, viennent toujours de la faute d'un des deux conjoints, qui manque ou de douceur ou de conduite. Voyez cette jeune personne dont les traits sont altérés par la douleur, & qui s'efforce d'étouffer ses soupirs & d'arrêter ses larmes, prêtes à couler malgré elle; on ignore la cause de sa vive affliction; & de cette langueur mortelle qui détruit ses grâces & ses appas; comme un

ſoleil brûlant ſèche & flétrit la fleur qui charmait nos regards: hélas! cette jeune perſonne eſt une des infortunées victimes d'une union malheureuſe; tandis qu'elle brûle d'un feu ſecret, ſon mari l'abandonne, & porte ailleurs un hommage dont elle eſt ſi digne; ainſi cette tendre & vertueuſe épouſe qui pourrait donner des citoyens à la Patrie, conſume ſes jours dans le chagrin & dans une triſte viduité....... Mais, me direz-vous peut-être, le nœud indiſſoluble dont vous vous plaignez, a ſubſiſté dans tous les ſiècles, chez toutes les Nations; il n'en impoſe qu'aux gens du peuple; les riches & les Grands, qu'aucun frein n'arrêta jamais, en ont fait un véritable nœud-coulant, puiſqu'ils ſe ſéparent de leurs moitiés quand bon leur ſemble, & que chacun va vivre de ſon côté. Je répondrai que l'ancienneté d'un abus ne prouve

rien pour sa défense, & qu'on doit le supprimer dès qu'il est funeste à la plus nombreuse partie de la Société. Un gouvernement sage est sur-tout intéressé à réformer ce que le mariage a de nuisible & de dangereux. Dans la crainte de révolter les petits esprits je n'ose dire qu'il devrait l'abolir tout-à-fait, &, par une nouvelle institution, réparer le mal que l'ancienne a fait à la population & aux bonnes mœurs. Mais si on veut la laisser subsister, il s'offre un moyen de remédier à ce qu'elle a de défectueux ; moyen souvent proposé, adopté parmi quelques Peuples, & jusqu'à présent rejeté en France, quoiqu'il puisse opérer les plus grands avantages. Vous voyez, Monsieur, que je veux parler de la loi du divorce. Il suffirait de la mettre en vigueur pour faire règner la paix & l'union dans tous les ménages : l'époux qui saurait que sa com-

pagne a le droit de se séparer de lui ; s'il la contraint d'en venir à cette extrémité par son humeur & ses mauvais procédés s'appliquerait davantage à montrer toujours un caractère égal & la même tendresse ; la femme, de son côté, mettrait tous ses soins pour plaîre & pour être aimée : il suffit qu'un bien puisse nous être ravi, pour qu'il ait toujours des charmes à nos yeux : voilà pourquoi un amant & une maîtresse se chérissent avec la plus vive ardeur, pendant un grand nombre d'années. Si la raison ne démontrait point assez l'utilité de mon systême, je l'appuirais sur l'autorité de l'Histoire : on sait que le divorce ayant été permis à Rome, il n'y en eut qu'un seul dans l'espace de cinq-cens ans. Non-seulement nous jouïrions du même avantage, mais nous verrions moins de désordres, moins de familles ruinées, la fidélité conjugale cesse-

rait d'être une chimère, & l'exemple des époux influërait sur les jeunes gens. La population de l'Etat augmenterait en même-tems que la pratique de toutes les vertus ; n'étant plus effrayés par l'aspect d'une chaîne éternelle, les célibataires rougiraient de leur inutilité ; moi-même j'aurais honte de la mienne, & me ferais un devoir de devenir père de famille. Le divorce une fois établi, plus de ces maris infortunés, liés avec des mégères ou des femmes dégoûtantes, & qui se privent de la douceur d'avoir des enfans : plus de ces alliances malheureuses qui plongent dans les larmes & le désespoir des épouses jeunes & charmantes, & qui, privant l'Etat d'une postérité nombreuse, les condamnent aux langueurs d'un célibat forcé. Eh ! différera-t-on encore long-tems à se procurer des biens aussi réels, à faire la félicité des malheu-

reux qui gémissent dans le plus affreux esclavage, & à préserver les races à venir de cette tyrannie cruelle ? De quelle gloire se couvrirait le nouveau Législateur ! comme son nom serait à jamais béni d'âge en âge !

Tels sont, Monsieur, les réflexions & les raisonnemens que m'ont fait faire les approches du mariage d'un de mes amis, & dont vous avez sûrement entendu parler ; c'est celui de M. de Fontenor avec Mademoiselle Jeannette R***. Je vous prie de me mander ce que vous pensez de mes graves dissertations & de mes idées profondes, & d'avoir la complaisance de m'éclairer, si je suis tombé dans quelques erreurs.

Je suis avec une parfaite considération, &c.

Le Comte de C***.

De Versailles, le 26 Janvier, 17...

LETTRE CXXVIII.

*La Comteſſe de C***, à M. de Fontenor.*

JE me félicite, Monſieur, de l'agréable nouvelle que je vais vous apprendre. J'ai fait enfin cónſentir notre chère Jeannette à vous épouſer vers la fin du mois de Mars, au plus tard; encore n'a-t-elle demandé un auſſi long délai, que pour donner le tems à la Marquiſe de F***, de ſe trouver à ſon mariage. Je ſais que mon amie deſire vivement d'aſſiſter à une cérémonie qui la pénétrera de joie, & qu'elle n'attend que le retour de la belle ſaiſon, pour ſe rendre à Paris. Nous ne doutons pas, la Marquiſe & moi, que vous n'ayez réſolu de faire

le bonheur de notre chère fille, & nous sommes bien persuadées que vous ne l'épousez qu'afin de lui assurer toute sa vie une heureuse destinée, dont sa vertu & la bonté de son caractère, la rendent aussi digne que son extrême beauté. Si nous n'étions certaines de votre honnêteté & de la délicatesse de vos sentimens, vous n'auriez éprouvé qu'un refus de notre part; jamais le rang ni la fortune ne nous auraient porté à sacrifier une jeune personne que nous regardons comme notre fille. Jeannette pense avec autant de désintéressement, & mettra tous ses soins à vous récompenser, non de l'opulence dont vous la ferez jouir, mais des égards & de la tendresse que vous aurez pour elle. Le chagrin que lui a causé sa séparation forcée d'avec moi, n'est point encore dissipé; elle a perdu l'appétit, elle ne mange plus que par caprices & des

choses de fantaisie; elle tombe même quelquefois dans de profonds évanouissemens. J'espère que cette incommodité n'aura point de suites fâcheuses, & que sa félicité continuelle lui fera oublier l'affreuse situation où elle s'est trouvée.

La Comtesse de C * * *.

De Paris, ce premier Février, 17..

LETTRE CXXIX.

*M. P * * *, au Comte de C * * *.*

MONSIEUR,

Les affaires multipliées dont je suis comme accablé, m'ont empêché de m'occuper jusqu'à présent de la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de

m'écrire le 26 Janvier dernier. Je m'empresse de répondre à la confiance que vous avez en mes lumières, & je vais tâcher de détruire les raisons spécieuses que vous allégués contre une institution sacrée. A ne considérer le mariage que sous un certain point de vue, je conviendrai que son aspect est peu favorable, & qu'il paraît contraire au but qu'il se propose, qui est de faire le bonheur des hommes, & d'assurer une nombreuse population. Mais si l'on approfondit davantage le motif qui l'a fait recevoir d'une voix unanime par tous les Peuples policés, on ne pourra s'empêcher d'applaudir à la sagesse des différens Législateurs. Ce que je dis ici, montre assez que j'entends parler de cette institution divine, qui nous oblige à vivre avec une seule femme. Je l'appelle *divine*, parce-qu'elle fut d'abord l'ouvrage de Dieu même, qui ne donna qu'une

ſeule compagne au premier homme. Une telle origine & ſon admiſſion dans preſque toutes les parties de la terre habitée, devraient prouver combien elle eſt reſpectable. Mais nous ſommes dans un ſiècle où l'on ne peut convaincre que par des raiſonnemens; laiſſons donc l'évidence, & diſſertons ſur une vérité qui ſe démontre d'elle-même. L'eſpèce humaine eſt tellement inconſtante dans ſes paſſions, qu'il a fallu la fixer pour lui faire goûter le bonheur. Eh! quel moyen plus sûr & plus agréable pouvait-on imaginer, que d'établir une loi qui preſcrivît à l'homme de s'attacher à l'aimable compagne dont les grâces & les vertus, ou la douceur du caractère, lui aſſurent des jours heureux, & qui fixât, près de celle-ci, l'amant le plus à même de lui procurer une vie fortunée? Si nous n'étions retenus par ce lien indiſſoluble, nous promènerions

de tous côtés nos desirs inquiets & toujours renaissans ; la mort nous surprendrait, cherchant encore une félicité chimérique. C'est ainsi qu'il a fallu nous rendre heureux malgré nous-mêmes, en mettanr un frein à notre inconstance naturelle. Mais comme on ne saurait remédier à l'ingratitude, qui est un des vices dominans du cœur humain, au lieu d'admirer la sagesse profonde des Législateurs, nous osons nous élever contre un de leurs plus parfaits ouvrages. Eh! qu'arriverait-il si les vaines clameurs de quelques prétendus Philosophes étaient écoutées ? Rejetés au milieu des orages que suscitent les passions, nous serions en bute à toute leur impétuosité, sans pouvoir trouver un port où nous soyions à l'abri de leur violence : nous serions semblables au vaisseau qui, sans boussole & sans pilote, voguerait dans une

mer immense & orageuse. Ce n'est pas tout encore, le mariage assure le bonheur de la génération présente, & il prépare en même-tems celui de la génération future, puisqu'il fixe l'état de nos enfans, & les fait jouïr, sans procès & sans troubles, du bien des auteurs de leur naissance. Quelle serait l'incertitude de leur sort, s'il n'avait été réglé par les Lois & par la Religion ! Supposons un instant que le nœud le plus saint puisse être dissoud au gré de l'inconstance & du caprice, qu'en résulterait-il ? le désordre & la confusion règneraient dans la Société; des époux infidèles & perfides, abandonneraient à chaque instant une compagne belle & sage, qui n'aurait que ses larmes pour les rappeller : d'un autre côté, une femme volage ou méchante, quitterait un mari honnête & chargé d'une nombreuse famille. Mais voyons des suites encore plus funestes :

nos enfans feraient obligés de se détacher des objets les plus chers, & de prodiguer le nom de père & de mère, à des êtres étrangers ; le sentiment filial s'éteindrait dans leur cœur ; nous perdrions la volupté la plus douce que la Nature nous ait réservée, en cessant d'aimer les innocentes créatures qui nous doivent le jour, & en nous privant de leurs innocentes caresses. On me répondra, peut-être, qu'avant de former de nouveaux nœuds, on ferait le partage des enfans & du bien qui doit leur revenir, & qu'ainsi ils ne tomberaient point sous une dépendance étrangère. Eh! vivraient-ils moins avec des êtres auxquels ils seraient tout-à fait indifférens? Vous ne leur destinez pas seulement un beau-père, souvent injuste, ou une marâtre ordinairement cruelle, vous les condamnez à voir renouveller à l'infini

leurs affreux tyrans. Malheur au cœur systématique qui serait insensible à cette observation!... Mais on m'objecte que le mariage étant institué pour faire le bonheur du genre-humain, & manquant presque toujours son but, doit être aboli ou du moins modifié, puisqu'il est si loin de remplir les vues sages des Législateurs. Je me flatte de répliquer d'une manière aussi victorieuse que concise; car il est tems de finir. Ce n'est pas l'institution en elle-même qui est défectueuse; c'est toute l'espèce humaine, qui ne saurait profiter du bien suprême dont on voudrait la faire jouïr; & l'on peut avancer qu'il serait impossible aux meilleures lois de la rendre véritablement heureuse.

Voilà, Monsieur le Comte, ma réponse à vos singuliers raisonnemens sur le mariage, & à l'idée que vous

vous êtes formée de l'utilité dont se-
rait le divorce. Je desirerais que mes
occupations m'eussent permis de trai-
ter plus à fonds une matière aussi inté-
ressante.

Au reste, je n'aurai garde d'imi-
ter quelques-uns de nos Philosophes
& de nos Moralistes, qui ne se pi-
quent pas toujours de penser ce qu'ils
écrivent, & de pratiquer les vertus
qu'ils recommandent; je suis trop hon-
nête homme pour ne point rougir du
titre de célibataire; je vais bientôt en
porter un plus noble & plus sublime,
celui d'époux, & c'est avec l'estima-
ble & charmante sœur de Mademoi-
selle Jeannette que j'aurai le bonheur
de me marier: des arrangemens de
famille ont retardé jusqu'à présent ce
jour à jamais fortuné pour moi. Je le
vois enfin s'approcher au gré de mon
impatience, & je suis certain d'éprou-

ver tout ce qu'a de délicieux une union légitime & conſtante.

Je ſuis avec un reſpectueux attachement, &c.

P * * *.

De Paris, ce 2 Février, 17....

LETTRE CXXX.

Le Marquis de F * * *, à Jeannette R* * * *.

QUE viens-je d'apprendre ! vous allez vous marier, vous avez pu vous réſoudre à m'ôter la vie ! Eſt-ce donc là le prix du plus ſincère amour, d'un attachement auſſi pur que légitime ? N'en doutez pas, cet hymen n'aura jamais lieu, ou vous me verrez me poignarder à vos yeux, après avoir

immolé le rival qui croit toucher bien-tôt à l'instant de son bonheur. C'est de lui-même que je sais cette nouvelle accablante : j'ai par hasard entré ce matin chez M. de Fontenor ; je l'ai trouvé dans un accès de joie qui m'a surpris ; j'allais lui en demander la cause, lorsqu'il est accouru vers moi les bras ouverts, & me sautant au cou : — » Ah, mon cher Marquis ! » s'est-il écrié, félicitez moi, je suis » au comble de mes vœux, le mois » prochain j'épouse la charmante Jean- » nette ; je viens d'en être assuré par » une Lettre de Madame la Com- » tesse «. — Frappé comme d'un coup de foudre, je suis demeuré immobile, sans avoir la force de prononcer une seule parole. Le maudit Financier ne s'est point apperçu de mon trouble & de ma douleur ; il a continué de se livrer à l'allégresse, & de me rendre témoin de ses odieux transports : n'y

pouvant plus tenir, craignant de faire connaître votre perfidie, je l'ai quitté brusquement...... Quoi, je vous verrais dans les bras d'un autre ! Mon amour se changerait en haîne !...... Avez-vous pu le croire !........ Moi qui trouve une volupté si douce dans le seul plaisir de vous aimer !....... Et je vous perdrais !....... Non, je mourrai plutôt que d'y consentir.... Ah ! je vois quelle est la cause de mes malheurs ; le hasard m'a fait naître dans un rang distingué ; & il faut que j'en sois la victime ; parce que, sans me consulter, la fortune m'a donné un nom illustre & des richesses, je ne puis prétendre à la seule faveur que j'aurais voulu en recevoir, celle de passer ma vie avec l'objet que j'adore. Est-ce qu'un amour mutuel n'est pas la meilleure convenance ? L'intérêt doit-il être préferé aux plus tendres sentimens ?.... Préjugé barbare qui

qui conduit les familles! Fatale nécessité de briller dans le monde! Vous faites oublier que la paix & la satisfaction du cœur l'emportent sur tous les biens. Pourquoi ne suis-je pas né dans la classe estimable des laboureurs, qui nourrit le riche orgueilleux dont elle est méprisée! ou plutôt, ma chère Jeannette, pourquoi le ciel ne vous a-t-il pas fait naître dans un rang dont votre beauté & vos vertus vous rendent si digne?...... Mais l'amour ne connaît point les distinctions frivoles inventées par la vanité des hommes; il semble que les tendres sentimens qu'on éprouve, donnent à l'objet aimé la naissance & les richesses qui lui manquent. Dois-je moins vous chérir que M. de Fontenor? Il ne craint point de se mésallier en unissant sa destinée à la vôtre...... Eh bien, j'ai la même façon de penser, puisque j'ai le même amour.... Que dis-je, quel cœur vous

adore comme le mien ? C'eſt donc à moi ſeul qu'il convient d'exécuter un projet qui ne peut être que formé par un amant ordinaire ; Fontenot en conçut l'heureuſe idée ; mais moi ſeul je ſuis digne de la remplir. Oui, la tendreſſe qui nous réunit, nous égale l'un à l'autre : le haſard de la naiſſance n'eſt qu'une chimère ridicule ; ce ſont les ſentimens plus ou moins rapprochés, plus ou moins ſublimes, qui font la différence des états. Pénétré des vérités que je vous développe ici, je jure, ô mon adorable Jeannette ! de vous épouſer dès que j'aurai vingt-cinq ans : je prends le ciel à témoin de la ſincérité de ma promeſſe. Ma mère applaudira la première à notre mariage : elle a pris la douce habitude de vous appeller ſa fille. Si elle me refuſait ſon conſentement, j'oſerai réſiſter à ſa volonté..... Il en coûterait cependant à mon cœur.... mais

non, cette mère ſi tendre ne voudra point me livrer au déſeſpoir...... Je ne puis ſoutenir l'idée de lui déſobéir, ni celle de vous voir épouſer mon trop heureux rival. Songez, Mademoiſelle, que mon bonheur & même ma vie, dépendent de la réponſe que vous allez me faire.

Le Marquis de F * * *.

De Paris, ce 3 Février, 17...

LETTRE CXXXI.

*Jeannette R***, à la Marquise de F***.*

MADAME,

Vous voulez que j'épouse M. de Fontenor; je m'empresse de répondre à vos desirs : eh dois-je opposer la moindre résistance à tout ce que daignera me prescrire ma chère & respectable bienfaitrice ? Je suis persuadée que mon bonheur est sans cesse l'objet de ses vœux; ainsi je vois dans tout ce qu'elle me commande, une nouvelle certitude d'être heureuse. Vous m'avez empêchée, Madame, de me jeter dans un Cloître, & d'y prendre le voile : je connais maintenant que mon zèle était peu réfléchi, & que le Ciel

ne m'a point destinée à vivre dans une retraite. Les charmes & les plaisirs du monde ont enchanté mon cœur ; il me serait difficile de les quitter ; mais tout en m'y livrant, je ne m'écarterai jamais de mes devoirs. Le mariage que je vais faire, achèvera de m'attacher aux uns & aux autres. M. de Fontenot m'élève à un rang & me prodigue une fortune auxquels je ne pouvais prétendre ; d'ailleurs, il est un fort honnête homme, & son caractère paraît très-propre à rendre une femme heureuse. Cependant croiriez-vous, Madame, que quelqu'un qui s'intéresse vivement à mon sort, désaprouve cette alliance, & veut même y mettre opposition ? Cet ami si zélé n'est autre que Monsieur votre fils ; il m'a écrit une Lettre, & me presse de lui faire une réponse, que je diffère sous différens prétextes, & qu'il ne recevra que lorsque vos sages remontrances l'au-

font rendu ſenſible à la voix de ſa raiſon. Il éprouve encore pour moi le plus violent amour; dans l'accès de ſa paſſion, il ſe propoſe de m'épouſer, & mourra, dit-il, ſi je ne ſuis favorable à ſes vœux..... Qu'il m'en coûte pour vous découvrir ſa tendreſſe & ſes projets!...... Oſérai-je vous l'avouer, Madame? Je brûle en ſecret des mêmes feux qu'il allumait autrefois dans mon cœur. Mais je rougis de ma faibleſſe, & je tâche de la ſurmonter: jugez de mes efforts pour remporter la victoire ſur moi-même, en me voyant décidée à donner ma main à M. de Fontenor. Je ſais que M. le Marquis ne doit point s'abaiſſer juſqu'à moi; je ne me ſuis jamais aveuglée ſur l'extrême diſtance qui nous ſépare l'un de l'autre pour toujours. J'aurais tâché de le rappeller ſeule aux ſentimens d'honneur dont ſon illuſtre naiſſance doit le pénétrer; je lui aurais

représenté la honte dont il se couvrirait s'il élevait une simple paysanne, au rang de son épouse; mais je connais la bonté de votre âme, & j'ai pensé qu'il était nécessaire qu'il entendît vos remontrances pleines de douceur. Venez donc, Madame, venez, ô ma chère bienfaitrice! dissiper le trouble de ses sens. Pourra-t-il résister aux reproches & aux caresses de la meilleure des mères?

Je suis avec un profond respect, &c.

JEANNETTE R***.

De Paris, ce 9 Février, 17..

LETTRE CXXXII.

*La Marquise de F***, à son Fils.*

J'APPRENDS, mon fils, que, sans ma participation, vous avez dessein de vous marier, & que vous faites un choix que je ne puis approuver. Je croyais que mes procédés à votre égard, vous auraient engagé à me regarder comme votre amie, & que du moins vous m'auriez consultée. Vous savez que je n'ai jamais fait parler l'autorité maternelle, & que c'est toujours par la douceur & la persuasion que je vous ai corrigé de vos fautes. Que n'ai-je pas fait enfin pour avoir des droits sur votre cœur, indépendamment de ceux que me don-

nait la Nature ! Vous voyez quelle est la récompense que j'en reçois. Sans doute, Monsieur, que vous ne croyez pas être coupable d'ingratitude ; examinez votre conduite & la mienne, & jugez qui peut avoir tort ou de vous ou de moi. Mais je veux bien vous épargner la confusion d'un retour sur vous-même. Mariez-vous sans mon aveu, faites-moi mourir de chagrin, & puissiez vous être heureux ! Je suis prête à vous rendre compte de votre bien, ou plutôt du fruit de mes épargnes. Votre père avait laissé beaucoup de dettes, la plupart de ses terres étaient saisies ; je frémis sur votre situation à venir, mon fils ; douée de quelques attraits, & dans un âge où je pouvais prétendre encore aux meilleurs partis, je me retirai à la campagne, vous emportant dans mes bras, comme ma plus précieuse richesse ;

retirée dans une eſpèce de ſolitude ; j'ai eu le courage d'y vivre pendant près de dix-huit ans ; là, me livrant toute entière à l'œconomie & aux ſoins de mes affaires domeſtiques, j'ai liquidé les dettes de votre père, & je ſuis encore parvenue, depuis pluſieurs années, à épargner au moins la moitié de nos revenus. C'eſt pour vous ſeul, mon fils, que je me ſuis ſacrifiée ; je me diſais que votre tendreſſe me récompenſerait de toutes mes peines. Quoique je me ſois cruellement trompée, je ne me repens point de vous avoir aſſuré un bien-être : j'aurai du moins la conſolation d'avoir rempli à votre égard tous les devoirs de mère. Quand vous aurez atteint l'âge fixé par les loix, pour vous marier ſans le conſentement de votre famille, je ne me réſerverai qu'une penſion modique, & je me retirerai dans un Couvent,

où je prîrai le Ciel de vous faire jouïr du bonheur que vous m'avez ôté, & de vous rendre meilleur père que vous n'avez été bon fils.

Je ne vous repréſenterai point que les mariages formés par la ſeule inclination, ſont preſque toujours malheureux. Il eſt bien naturel que les ſuites en ſoient ordinaîrement très-fâcheuſes : on ſe laiſſe emporter à la fougue de ſes paſſions; on s'imagine que l'amour qu'on éprouve eſt un ſentiment héroïque qui ne s'éteindra jamais; on mépriſe les ſages conſeils de la raiſon & de l'amitié; mais à peine les deſirs ſont-ils ſatisfaits, que l'ivreſſe ſe calme, le bandeau de l'illuſion ſe déchire, on apperçoit, en frémiſſant, la faute que l'on a commiſe, & le dégoût arrive ſuivi du repentir; alors des reproches, des froideurs, de mutuelles haînes ſuccèdent à ces ten-

dreſſes qui devaient être éternelles
Pour comble de maux, nous ſommes
privés des plus douces conſolations;
les auteurs de nos jours nous ont abandonnés, peut-être même déshérités,
toute notre famille nous fuit; il ne
nous reſte que le déſeſpoir, & le ſeul
plaiſir d'aggraver nos peines, juſqu'à
ce qu'une mort lente ait enfin terminé
les jours de l'un des deux époux infortunés..... O mon fils, quelle horrible image! Va, tu n'éprouveras que
la douleur de t'être méſallié, & de
voir des femmes eſtimables dédaigner
la compagnie de ton épouſe; elle a
toutes les vertus, mais il lui manque
la nobleſſe, & jamais on ne voudra
l'oublier dans le monde. Pour moi,
je ne rendrai pas ton ſort plus déplorable; ne pouvant ſurvivre aux chagrins que tu te prépares, j'aurai du
moins la conſolution de ne pas te voir

malheureux, & tu ne pourras quelque jour refuser des larmes à ma mémoire.

La Marquise de F***.

*Du Château de F***, le 13 Février, 17...*

LETTRE CXXXIII.

*Jeannette R***, au Marquis de F***.*

QUEL étrange Lettre m'avez-vous écrit, Monsieur le Marquis, & quelle réponse attendez-vous de moi! Non, je ne serai jamais votre femme, je ne manquerai jamais à ce point-là à ma chère bienfaitrice, à la Dame respectable à qui je dois une seconde vie. Quand vous m'avez proposé de vous donner la main, m'avez-vous bien

connue? Avez-vous rendu juſtice à mes ſentimens ? Ah, Monſieur! vous me faiſiez la plus ſenſible injure, ſi vous me croyiez capable de me laiſſer éblouir par votre offre brillante. Eh quoi! Madame la Marquiſe m'aurait tirée de la pouſſière & de la dernière indigence, & pour prix de ſes bienfaits, je lui enfoncerai un poignard dans le cœur, j'abrégerai peut-être ſes jours, en conſentant à une alliance qui déshonorerait ſon fils! Non, non, jamais une telle ingratitude n'entrera dans ma penſée. Si vous continuez à me parler d'un projet qui révolte juſtement mon cœur, je prendrai le parti de vous fuir, je me priverai du plaiſir que j'éprouve en vous voyant.... Cette dernière ligne, que ma plume a tracée preſque malgré moi, ne vous apprend que trop combien vous m'êtes encore cher.... Oui, je vous aime, & je vous aimerai toujours; mais quelle

que ſoit la force de ma paſſion, elle ne m'aveugle point aſſez pour me faire oublier ce que je me dois & ce que vous vous devez à vous-même. D'après ce qu'on m'a conté des jeunes perſonnes ſans naiſſance & ſans fortune, qui ont épouſé en ſecret de grands Seigneurs, j'aurais pu me croire autoriſée à conſentir à l'honneur que vous vouliez me faire; mais j'ai ſenti que vous vous déshonoriez en cherchant à m'élever; & je ne ſuis point encore aſſez imbue des mœurs funeſtes de la Capitale, pour n'être pas révoltée du projet que vous aviez formé d'unir à votre ſort une ſimple payſanne. Songez à ce que je ſuis; ſongez à ce que vous êtes; la Patrie attend de vous des enfans dignes du ſang dont vous ſortez, & qui puiſſent parvenir ſans taches aux premières charges de l'Etat.... O Dieu! on leur reprocherait donc quelque jour la naiſſance obſcure

de leur mère..... Ah! cette ſeule idée doit vous montrer combien il eſt cruel de ſe méſallier .... Mais ſuis-je plus digne de M. de Fontenor ? Oui, je puis prétendre à ſa main & à ſa fortune; ſon nom eſt moins illuſtre que le vôtre, & depuis ſa jeuneſſe il s'eſt occupé des affaires & des calculs de Finance. Il peut prodiguer à ſon gré des richeſſes qui ſont le produit de l'intrigue & de la cupidité; au-lieu que la naiſſance eſt un don de la Nature; don reſpectable & ſacré, que l'on doit tranſmettre à ſes deſcendans, tel qu'on l'a reçu.

Vous deſiriez une réponſe, la voilà : ſoyez bien perſuadé, Monſieur le Marquis, que tout ce qu'elle contient eſt l'expreſſion fidelle de mes vrais ſentimens, dans leſquels je perſiſterai juſqu'à mon dernier ſoupir. Suivez mon exemple, faites-vous un effort douloureux; renoncez à des

nœuds charmans, mais qui ne sauraient être fortunés, puisque la vertu ne les approuverait point. Contentons-nous de la douceur légitime de nous aimer sans remords.

JEANNETTE R***.

Ce 17 Février.

LETTRE CXXXIV.

*Le Marquis de F***, à la Marquise, sa mère.*

MADAME,

VOUS m'avez percé le cœur, en m'accusant d'être un fils ingrat & dénaturé. En quoi ai-je donc pu mériter des reproches aussi cruels ? Je me proposais, il est vrai, d'épouser à

vingt-cinq ans Mademoiselle Jeannette. Mais cette personne estimable n'est-elle pas digne du plus haut rang? Offrant un juste hommage à sa vertu & à sa rare beauté, quel homme ne s'honorerait d'être son mari? Vous-même, Madame, vous en faites un cas particulier, vous n'avez rien négligé pour son éducation, vous m'avez permis de l'appeller ma sœur, & vous la chérissez comme si elle était votre fille. Ai-je donc commis un crime impardonnable en l'aimant, & en voulant suivre l'exemple de M. de Fontenor qui, né Gentilhomme, dit-on, & jouïssant de la considération que lui attirent ses immenses richesses, se croit trop heureux d'épouser cette charmante personne? Voilà pourtant quels sont tous mes torts. J'ignore qui vous a instruit de mes projets; je ne les ai révélés qu'à Mademoiselle Jeannette; mais

avant de me juger tout-à-fait coupable, n'était-il pas de l'équité d'entendre mes défenses; ou plutôt, ma très-chère mère, ne deviez-vous pas essayer sur moi le pouvoir des représentations & de vos judicieux avis? Fallait-il me croire si légérement un fils indocile & digne de votre haîne!.... C'en est donc fait, j'ai perdu toute la tendresse de ma mère! Je la chérirai toute ma vie; & je lui paraîs un monstre dénaturé, qui voudrait lui causer les plus sensibles chagrins, & abréger ses jours!..... Ah, Madame! reprenez pour moi cet amour maternel sans lequel je ne saurais vivre. Vos moindres desirs seront toujours une loi qu'on ne me verra jamais enfreindre. Vous voulez que je renonce à l'espoir d'épouser un jour Mademoiselle Jeannette.... eh bien, vous êtes obéie... cette estimable personne m'excite aussi

à l'effort généreux & pénible que vous exigez...... O Dieu! que ce ſacrifice déchire mon âme!.... Je ſens couler mes larmes..... mais je vous prouve mon obéiſſance & mon tendre attachement; j'obtiens le retour de votre affection, qui peut-être même deviendra plus vive.

Je ſuis très-reſpectueuſement, &c.

Le Marquis de F * * *.

De Paris, ce 18 Février, 17...

LETTRE CXXXV.

*Jeannette R * * *, à sa sœur Louise.*

TU vas frémir & pleurer sur le sort de ton infortunée Sœur, dont la confusion & la honte ne peuvent s'exprimer..... O Ciel! plus de bonheur, plus de bonheur pour moi: le désespoir & l'ignominie, voilà mon seul partage.... être si malheureuse quand je me croyais au comble de la félicité, quand j'étais à la veille de contracter une alliance honorable! Hier encore M. de Fontenor était à mes pieds, & me parlait du magnifique carrosse & de toutes les richesses que j'aurais en prenant le titre de son épouse. On

n'attendait plus que la présence de Madame la Marquise, qui doit arriver au premier jour ; peut-être même est-elle en chemin .... Quelle sera sa douleur en apprenant l'ignominie dont je suis couverte .... Eh ! que vont penser tous ceux qui me connoissent, Fontenor, le Marquis, en découvrant que je suis la plus méprisable des créatures ? .... Ils en seront donc tous informés ! & je serai un objet d'horreur, ou d'une honteuse pitié .... Toi-même, ma Sœur, tu vas me haïr, & me repousser avec indignation, quand je voudrais pouvoir me cacher toute entière dans ton sein .... aurai-je la force de t'informer du juste sujet de ma douleur & de mon désespoir ? .... En vain je cherche à éluder ce funeste aveu, je ne peux te taîre ce que tout Paris va savoir .... Ressouviens-toi de l'Abbé T***, de ce monstre qui

devait m'épouser; j'eus pour lui un inſtant de faibleſſe..... Que les ſuites en ſont terribles! Je ſuis groſſe de plus de trois mois. Voilà donc la cauſe de ce mal-aiſe que j'éprouvais, & de mes dégoûts continuels! Aujourd'hui je n'ai preſque rien mangé à dîner, ſelon ma coutume; j'allais ſortir de table, quand je me ſuis trouvée mal. Des évanouiſſemens auſſi fréquens, la perte de l'appétit, mes fantaiſies journalières pour des mets biſarres, tout cela, joint à d'autres indices, a donné des ſoupçons à Madame la Comteſſe; elle m'a fait porter dans ma chambre; ſes femmes m'ont déshabillée en ſa préſence, tandis qu'elle attendait un Médecin, qui n'a pas plutôt paru, qu'elle a fait retirer tout le monde, & lui a dit de m'examiner, & de déclarer ſi ſes doutes étaient fondés. Le Médecin, après quelques inſtans d'obſervations, s'eſt écrié bruſquement que j'é-

tais grosse de trois mois & demi. A ces mots, tout mon sang s'est glacé, j'ai retombé dans un évanouïssement profond. Revenue à moi-même, je n'ai vu près de mon lit que Madame la Comtesse, qui m'a reproché ma mauvaise conduite, & m'a pressée de lui nommer le suborneur qui m'avait déshonorée. Je ne lui ai répondu que par mes larmes; la honte m'empêchait de parler, & m'ôtera, je crois, la force de prononcer jamais le nom de cet indigne T***. Voyant toutes ses instances inutiles, elle s'est livrée à son humeur violente & sévère, s'est emportée contre moi d'une manière étonnante, & m'a quittée en me menaçant d'une punition proportionnée à ma faute. Cette Dame, que rien ne peut adoucir une fois qu'elle est irritée, va divulguer toute ma honte..... Ah! si tel est son dessein, qu'elle me fasse plutôt perdre la vie. Je suis rete-

nue

nue prisonnière dans ma chambre; l'entrée n'en est permise qu'à une des femmes de la Comtesse, fille fort âgée, qui paraît s'attendrir sur mon sort ..... Cette aimable surveillante m'interrompt, & me prie de l'écouter : que se propose-t-elle de me dire!

A neuf heures du soir.

Je ne me trompais point, ma chère sœur, j'ai trouvé dans la vieille femme de-chambre, toute la douceur & la commisération que je pouvais desirer. Elle blâme Madame la Comtesse de son excessive rigueur; elle s'intéresse tellement à moi, qu'elle me permet d'écrire à qui je voudrai & s'offre de faire parvenir mes Lettres à leur adresse. Dans les transports de son zèle, voici le singulier discours qu'elle m'a tenu. — » Vous avez eu grand » tort, Mademoiselle, de ne point

» vous douter de l'état où vous pou-
» viez être ; quand on a eu de certai-
» nes complaisances pour les hommes,
» on doit s'attendre à de pareils dés-
» agrémens. Je n'aurais jamais cru que
» la simplicité de la Province fût une
» chose aussi étonnante. Vous deviez
» du moins mettre quelqu'un dans
» votre confidence ; si vous m'aviez
» choisie, je vous aurais enseigné les
» moyens de cacher votre grossesse ;
» moyens pratiqués tous les jours à
» Paris, par des Demoiselles de bonne
» famille, qui savent passer pour des
» Vestales. Je suis instruite de toutes
» les ruses des prudes & des fausses
» Agnès. Je me fais un sensible plaisir
» d'obliger les jeunes personnes, &
» j'ai toujours observé que leurs fai-
» blesses ne sont rien quand on les
» ignore, mais qu'elles sont d'une ex-
» trême conséquence lorsqu'elles de-
» viennent publiques. La vertu de

» notre sexe est si fragile, ainsi que
» celle des hommes, qu'on ne saurait
» lui refuser un peu d'indulgence «. —

J'ai remercié, comme je le devais, l'obligeante femme-de-chambre, & elle m'a permis de continuer à t'écrire....... Je suis seule, livrée à moi-même; il semble que la lumière qu'on m'a donnée, jète une clarté plus pâle que de coutume; le désespoir qui m'agite, s'accroît dans l'ombre & le silence..... Malheureuse, qu'ai-je fait? j'ai ajouté foi aux sermens trompeurs d'un perfide qui ne cherchait qu'à triompher de ma vertu, j'ai dédaigné les douceurs constantes de la sagesse, & j'en suis cruellement punie. Je me flattais que ma faute serait toujours ignorée; mais le ciel vengeur ordonne qu'elle ne soit méconnue de personne: ainsi tout se découvre, & le remord ou la publicité, tourmente la faiblesse & le crime..... Je n'oserai plus lever

les yeux ; je fuirai la compagnie des personnes vertueuses, dans la crainte que la rougeur de mon front ne leur apprenne ma honte, & combien je suis indigne de les approcher..... Et toi, créature infortunée, à qui je dois donner le jour, pourrai-je t'accueillir avec la tendresse d'une mère?.... Ah! ton seul aspect me reprochera mon opprobre & mon ignominie...... Les larmes que cette idée me fait répandre en abondance, inondent mon papier, & m'empêchent de poursuivre......, Adieu, ma Sœur ; c'est de toi seule que j'attends quelque consolation.

JEANNETTE R***.

De Paris, ce 15 Mars, 17...

P. S. Je pense que Madame la Comtesse me fera rendre ta réponse ; mais n'y mets rien qui puisse faire connaître l'auteur de mes peines.

LETTRE CXXXVI.

*Louise R * * *, à sa Sœur Jeannette.*

CE qui t'arrive me cause beaucoup de chagrin, ma Sœur. Je t'avais bien dit qu'il fallait toujours te tenir sur tes gardes, & ne te permettre aucune privauté avec les hommes. Tu as méprisé mes conseils, tu as pris plaisir aux cajoleries des amans; les fêtes & les belles choses de la Ville, t'ont seules occupées; tu t'es rempli l'esprit de vanité, au-lieu d'avoir toujours présent à la mémoire que tu n'es qu'une pauvre paysanne. Et voilà que tu t'es perdue, que tu as cessé d'être une honnête fille. Vraiment, c'est tout simple, ça; du moment que tu as oublié les

leçons de Madame la Marquise, & celles de feue notre pauvre mère, Dieu veuille avoir son âme! tu devais manquer à la vertu, & finir par être très-malheureuse. Je le suis autant que toi, ô ma chère Sœur! non que j'aie rien à me reprocher du côté de la sagesse; mais c'est que je ne puis te voir souffrir sans partager ta peine. Tes fautes empêchent-elles que tu ne sois ma Sœur, & puis-je renier mon sang? Du depuis que je sais combien tu es à plaindre, je ne fais que pleurer & sangloter; la bonne mère Michelle ne peut parvenir à me consoler, & pleure & gémit avec moi; car je n'ai pu lui cacher le sujet de ta douleur; elle veut que je lui lise tes Lettres, à mesure que je les reçois. Si tu avais vu avec quel air riant & satisfait elle se préparait à entendre la lecture de ta dernière! Mais les premiers mots l'ont fait changer de visage, & elle m'inter-

rompait ſouvent, pour s'écrier : ah, mon Dieu! ah, la pauvre enfant! Enſuite elle s'eſt jetée à genoux avec moi, &, tout en pleurant, nous avons prié Dieu de te pardonner, & d'avoir pitié de toi. Que j'ai beſoin auſſi de ſa miſéricorde, moi, que tu avais prévenue de tes faibleſſes, & qui t'aurais peut-être empêchée d'en faire de plus grande, ſi j'avais averti Madame la Marquiſe de tout ce que je ſavais! Hélas! j'ai craint de te faire de la peine, en déclarant ce que tu m'avais confié, & j'ai craint encore de fâcher contre toi cette bonne Dame à qui tu as tant d'obligations. Que je me repens de n'avoir oſé parler! j'en demanderai toute ma vie pardon au ciel, & me regarderai comme la cauſe de tes péchés & de tes chagrins. Que tu ſerais heureuſe ſi tu n'avais jamais quitté le Château de Madame la Marquiſe, ou ſi tu étais venue demeurer chez la

mère Michelle! Tandis que tes fautes te font éprouver un si grand nombre d'afflictions, je serais toujours bien contente, sans la part que je prends à ce qui t'arrive; avant que tu m'en eusses informée, je chantais en travaillant du soir au main; rien ne m'inquiétait, je n'avais d'autres soucis que de faire mon ouvrage; & avec quelle gaîté j'allais aux champs, & fesais mon fromage & mon beurre! Une camisole neuve, un jupon d'une belle laine rouge, & un bouquet de roses me pénétraient de joie. Oh! que la pratique de la sagesse est une chose agréable! celle qui la chérit en tout tems, mène une vie douce & tranquile: elle ressemble à un jour pur & serein. Cependant prends courage, ne te laisse pas trop aller à ton affliction. Madame la Comtesse s'adoucira, elle plaindra ta jeunesse séduite, & ne t'abandonnera point dans la situation

où tu te trouves. Songes encore que Madame la Marquiſe va bientôt ſe rendre à Paris, & qu'elle ſera pour toi auſſi bonne & auſſi généreuſe, qu'elle l'a toujours été. Eſpère en la miſéricorde du Seigneur, ſi tu te repens de tes fautes, & que tu mènes, par la ſuite, une meilleure conduite.

LOUISE R***.

*Du Village de S***, le 19 Mars,* 17...

LETTRE CXXXVII.

*Jeannette R***, au Marquis de F***.*

Vous me croyez sûrement à la veille d'épouser M. de Fontenor; eh bien, apprenez Monsieur le Marquis, que j'en suis plus éloignée que jamais. Mon mariage est absolument rompu. Mais n'en espérez rien de favorable pour vous; je persiste dans les sentimens que je vous ai fait connaître; si je ne les avais point eu autrefois, les circonstances où je me trouve, me forceraient de les avoir. Je suis indigne du rang où vous vouliez m'élever; je dois même renoncer à l'espoir de me marier avec qui que ce soit. Hélas! je ne songe plus qu'à traîner, dans

quelque retraite obscure, les restes d'une vie infortunée. Je veux fuir M. de Fontenor, la maison de Madame la Comtesse, & sur-tout Madame votre mère. Vous n'apprendrez que trop-tôt quelles sont les raisons qui me font redouter leur présence. Je devrais aussi vous éviter vous-même, Monsieur le Marquis; mais l'extrémité cruelle où je me vois réduite, de chercher un asyle où je sois inconnue, m'engage à vous confier mes peines, & à vous prier de me faire préparer une demeure solitaire, où je puisse me dérober à tous les yeux. Si je n'avais consulté que mon amour, vous n'auriez point aujourd'hui cet important service à me rendre; l'honneur me faisait une loi de ne plus vous revoir; mais étrangère dans cette Ville, ignorant ces professions qui assurent à mon sexe les besoins de la vie; à qui pouvais je m'adresser? J'ai pensé que vous join-

driez au titre de mon amant, celui d'honnête homme, & que vous ne seriez jamais tenté d'abuser de ma situation : je me suis dit encore que je saurais surmonter mon penchant, & que la raison serait plus forte en moi que la vertu. Suis-je digne actuellement de posséder votre cœur!

Quand vous m'aurez déterré l'asyle que je vous demande, écrivez-le moi promptement, & adressez votre Lettre à Mademoiselle Lafrance; elle est autant dans vos intérêts que dans les miens; elle me remettait les missives que vous m'adressiez du Château de F***. Le hasard a permis que Madame la Comtesse, très-vive & très-colère, ayant jugé à propos de me renfermer dans ma chambre, à la suite d'une querelle assez vive, m'ait mis sous la garde de cette obligéante personne. Ainsi je compte qu'il ne me sera pas difficile de m'échapper de ma

prison, dès que vous m'aurez fait savoir le lieu où je dois me retirer, & dans lequel je ne vous serai à charge que le moins qu'il me sera possible. Je chercherai le moyen de subsister du travail de mes mains; si je ne peux me soutenir par mes ouvrages à l'aiguille, je prendrai le parti d'aller partager les peines & les fatigues de ma Sœur. Que m'importe où je vive! pourvu que je pleure mes fautes, & l'amour que je conserve encore, malgré les inconséquences de ma conduite.

JEANNETTE R***.

Ce 18 *Mars.*

LETTRE CXXXVIII.

*Le Marquis de F***, à Jeannette R***.*

Est-ce un fonge ? Je crains de me livrer à une douce illusion. Quoi, je peux être utile à ma chère Jeannette ! Elle me prie, elle me conjure de lui rendre fervice ! Ah ! qu'elle ordonne, & je facrifirai ma vie pour elle. J'étais loin de m'attendre qu'il fe préfenterait une occafion de lui prouver, non mon amour, mais la tendre amitié qu'elle m'infpire. Pourquoi mon bonheur eft-il troublé par les peines qu'elle éprouve ? Ma chère Jeannette, faut-il que je ne fois heureux qu'aux dépens de votre tranquilité ? Vous n'épouferez

pas Monsieur de Fontenot ? Quelque peine que me fît ce mariage, je voudrais qu'il fût à la veille de se conclure, s'il devait contribuer à votre félicité. Quel changement imprévu ! Il n'y a que peu de jours que vous paraissiez au comble de la joie ; & maintenant Madame la Comtesse vous traite avec indignité, vous outrage, vous renferme ; vous êtes saisie du plus violent chagrin ; vous parlez de fuir, d'abandonner tout le monde. Eh ! d'où peut provenir tant d'emportement d'une part, & une douleur aussi touchante de l'autre ? Je le vois, l'humeur violente de la Comtesse trouble la sérénité de vos jours. Ah ! quittez cette femme emportée & trop sévère ; venez dans l'asyle que je vous ai préparé ; c'est à l'hôtel de Bourgogne, rue de.....; tout est prêt pour vous y recevoir ; la bonne Lafrance voudra bien vous aider à

sortir de prison : je me propose de la récompenser amplement de tous les services qu'elle vous aura rendu. Si vous craignez que je ne me montre trop souvent dans la nouvelle demeure que vous allez embellir, je vous promets de ne m'y présenter que lorsque vous me l'aurez permis. Ne vous affligez donc pas, & surtout soyez persuadée que ma mère ni moi ne vous abandonnerons jamais.

Le Marquis de F * * *.

Ce 19 Mars.

LETTRE CXXXIX.

*Jeannette R***, à sa sœur Louise.*

AURAIS-TU pensée, en lisant ma dernière Lettre, que j'aurais encore de nouvelles infortunes à t'apprendre? Hélas! à chaque instant la destinée qui me poursuit devient plus affreuse. Ce n'est plus de la chambre où me retenait Madame la Comtesse que je t'écris aujourd'hui; cette prison était trop honorable pour moi; je suis actuellement reléguée dans une Maison où l'on renferme les jeunes personnes qu'on veut punir de leurs faiblesses. Ainsi me voilà l'objet du mépris de tous ceux qui me connaissent: en me voyant confondue avec des filles qui ont perdu jusqu'à

l'habitude de rougir, ſoupçonnera-t-on que je ne ſuis coupable que d'un ſeul moment d'erreur? croira-t-on qu'une ſeule faute m'attire un châtiment continuel, qui me couvre d'infamie le reſte de mes jours?......
O vous parens, ou trop zélés amis, qui cherchez, par une correction ſalutaire, à ramener la jeuneſſe dans les ſentiers de la vertu, dont ſes paſſions l'avaient écartée, craignez que trop de ſévérité ne la révolte, & n'allez pas l'enchaîner avec le vice ou le crime, qui ne pourrait qu'achever de la pervertir.... La cruelle Comteſſe a été inſenſible à mes larmes & à mes prières; après m'avoir laiſſé languir quatre jours entiers dans la chambre où elle m'avait renfermée, elle a paru ce matin ſe reſſouvenir de moi, lorſque j'allais trouver le moyen de me mettre en liberté; elle eſt entrée bruſquement, & me parlant

d'un air sévère, elle m'a ordonné de lui avouer quel était celui qui m'avait subornée. Tremblante, interdite, je me suis jetée à ses pieds, & je lui ai fait l'humiliant aveu de tout ce qui s'était passé avec Monsieur l'Abbé T***. Mais elle a traité mon discours de mensonge grossier, prétendant qu'il était absurde de vouloir lui faire croire qu'un homme qu'elle avait vu partir de Paris dans une voiture, était resté dans cette même ville, à l'insu de tout le monde. Elle est ensuite sortie furieuse, sans vouloir rien approfondir, refusant de m'entendre davantage, & me laissant étendue sur le parquet. J'étais dans la même attitude, noyée dans mes larmes, & poussant des gémissemens sourds & douloureux, lorsque je l'ai vue rentrer. — » Levez-vous, Mademoiselle, m'a-t-elle dit; puis-» que vous persistez à me taire le nom

» d'un vil séducteur, & que vous
» avez recours au mensonge, votre
» cœur est encore très-corrompu; je
» vais vous conduire moi-même à
» Sainte-Pélagie ; c'est une Maison
» Religieuse, destinée à servir de pri-
» son à toutes celles qui oublient
» combien la vertu est préférable au
» vice : le séjour de l'Hopital vous
» aurait peut-être corrigée davantage;
» mais il est réservé aux filles tout-
» à-fait perdues de débauches «. —
A ces terribles paroles, je joignis les
mains, & m'efforçai en vain d'arti-
culer quelques mots de prières & de
supplications, je ne pus faire enten-
dre que des soupirs & des sanglots.
Enfin, que te dirai-je, ma Sœur,
l'impitoyable Comtesse me fit porter
dans un carrosse de place, qu'elle
avait ordonné qu'on tînt prêt, s'assit
froidement à mes côtés, défendit à
aucun de ses gens de la suivre; &

commanda au Cocher de ſe rendre dans un certain quartier de Paris ; là elle prit une nouvelle voiture, afin, me dit-elle, que perſonne ne ſût le lieu de ma retraite forcée ; ménagement qu'elle ne manqua pas de me faire valoir, & dont je fus comme contrainte de la remercier. Nous arrivâmes enfin à la porte du Couvent qui devait me ſervir de priſon ; Madame la Comteſſe demanda la Supérieure, me remit entre ſes mains, en lui diſant que j'avais beſoin de faire pénitence ; que je lui avais été recommandée par la Marquiſe de F***, ſa meilleure amie ; & qu'elle priait qu'on ne me laiſsât écrire qu'à une ſœur que j'avais dans le village de S***. Elle s'eſt enſuite tournée de mon côté, & m'a dit que quand je ſerais repentante, on me traiterait avec indulgence. Je pleurais, & ne m'étais point apperçu

du départ de cette Dame inhumaine & barbare, quand la Supérieure, laiſſant le ton doucereux qu'elle avait pris d'abord, m'avertit, d'une voix terrible, qu'il fallait me rendre dans la ſolitude que je devais habiter. Je ſuis dans cette demeure triſte & lugubre.... Ma chère Sœur! Si tu t'en formais une idée, que tu gémirais ſur mon ſort!...... O Dieu! c'eſt donc ici l'aſyle deſtiné à une jeune perſonne faible & timide, & que l'on veut rappeller à la vertu...... Ah! c'eſt plutôt l'horrible priſon d'une criminelle rejetée avec horreur de la Société.... Où ſuis-je? Dans un Couvent où des Vierges ſe ſont conſacrées au culte du Dieu des Miſéricordes...... Eh quoi! en venant d'embraſſer ſes autels, quand tout leur dit que ſa bonté pardonne au pécheur, elles accourent, l'œil menaçant, tourmenter les infortunées

qu'elles ont sous leur garde, elles les chargent de chaînes, & joignent souvent d'indignes traitemens aux menaces qu'elles ont toujours à la bouche. Mon sexe, si doux & si compâtissant, est-il fait pour ce cruel ministère?.... Les gémissemens qui retentissent à mon oreille, l'air sévère & farouche de ces Vierges du Seigneur, me feraient oublier que je suis dans une maison élevée par la piété & la Religion, sans les cilices & les croix dont je suis environnée.... Je suis donc dans un Cloître! Je desirais autrefois si ardemment d'y trouver un asyle!... Mais je voulais m'y refugier comme dans un port assuré, d'où l'innocence & la Sagesse bravent les dangers de la vie mondaine & les passions qui nous agitent. Au lieu d'élever vers le Ciel les vœux d'un cœur pur & innocent, je ne lui adresse que les cris de la

douleur & du déſeſpoir..... Eh! pourquoi ſuis-je plongée dans une eſpèce de cachot, où une fenêtre grillée laiſſe pénétrer à peine une faible lumière? L'enfant auquel je vais donner le jour, ne devrait-il pas m'attirer des égards, ou du moins de la pitié? Eſt-il rien de plus reſpectable que le titre de mère?.... Que dis-je! les loix ont proſcrites toutes les jeunes perſonnes qui, avant la cérémonie du mariage, oſent remplir ce premier vœu de la Politique & de la Nature: on condamne d'une part ce qu'on approuve de l'autre. On les déclare coupables, déshonorées pour jamais, & on leur ôte la poſſibilité de cacher l'embarras où elles ſe trouvent. L'enfant qui devrait être la conſolation de ſa mère, eſt deſtiné à faire le tourment & la honte de ſa vie. Quelle alternative cruelle! le déshonneur d'un côté, ou le

le crime de l'autre! .... Ces réflexions déchirantes t'annonceront, ma chère Sœur, le trouble violent de mon âme...... Je ne me connaîs plus, je voudrais que la mort attaquât dans mes entrailles l'enfant à qui je vais donner le jour....... Il est seul cause de mes maux & de mon ignominie... Si je pouvais....... Pardonne, grand Dieu! au délire du désespoir, des idées barbares que je repousse en frémissant..... Ah! ma chère Sœur, que deviendrais-je si je n'étais soutenue, en ce moment, par les vérités saintes de la Religion, qui ne sont point encore effacées de ma mémoire?..... mais je ne vois autour de moi que des images funèbres, rendues plus effrayantes par l'ombre & le silence de la nuit, qui pénètrent mes sens d'horreur, tandis qu'ils invitent les gens vertueux au repos. Adieu, ma

Sœur, je n'ai plus la force de t'écrire : la seule consolation que je puisse éprouver, c'est de me dire que je ferai couler tes larmes & celles de la bonne mère Michelle.

JEANNETTE R***.

De Paris, dans Pélagie, ce 20 Mars, à deux heures après minuit.

LETTRE CXL.

*La Comtesse de C***, à la Marquise de F***.*

VOILA ce que c'est d'obliger des gens indignes de nos bienfaits ! on fait ou des ingrats, ou des méchans. La misère & l'obscurité sont très-sagement le partage du menu-peuple ; tirez-le de là, vous ne trouvez que des cœurs grossiers, indociles à la vertu, & qui se ressentent toujours de la bassesse de leur origine. Toutes ces maximes, que vous auriez dû savoir, ma chère Marquise, ou du moins ne jamais oublier, sont pour vous préparer aux fâcheuses nouvelles que je vais vous annoncer. Votre élève tant chérie, cette mer-

veilleuſe Jeannette, a mené la conduite la plus repréhenſible : vous auriez bien mieux fait de laiſſer cette petite Payſanne végéter dans quelque miſérable chaumière. La ſageſſe dont elle a donné de faibles preuves n'a point été de durée ; elle ne cherchait peut-être qu'à mieux vous en impoſer. Félicitez-vous de tous vos ſoins & de l'éducation qu'elle a reçue ſous vos yeux ; c'eſt, vraiment, une fille fort eſtimable : elle eſt groſſe de près de quatre mois. N'allez-pas me traiter de viſionnaire ; c'eſt par mon Médecin que je ſuis inſtruite de ſon état. Ne vous imaginez pas non-plus que j'aie négligé de veiller ſur ſa conduite ; elle ne ſortait qu'avec moi, elle ne parlait à perſonne qu'en ma préſence ; mais peut-on vaincre le mauvais naturel ? Je ne ſais comment elle a trompé ma vigilance ; peut-être ſon enlèvement avait-il été

concerté, & peut-être n'a-t-elle pas dit tout ce qui s'est passé dans l'infâme maison d'où je l'ai retirée. Elle refuse de nommer l'objet de ses honteuses faiblesses; afin de faire prendre le change, elle a recours à des mensonges absurdes. Croiriez-vous qu'elle ose accuser l'Abbé T***, que j'ai vu partir de mes propres yeux dans la Diligence de Lyon? Quel est son amant favorisé? c'est ce qu'on ne peut savoir que d'elle-même, quand elle se piquera d'être sincère. Je suis sûre que ce n'est point mon fils; pendant qu'il était au logis avec elle, j'épiais trop bien ses actions, pour qu'il ait trouvé le moyen de l'entretenir en particulier. Le tems seul nous dévoîlera cet odieux mystère. Mais en attendant l'éclaircissement que je brûle d'avoir, j'ai prévenu vos desirs, j'ai senti qu'il était nécessaire de punir sévèrement votre

Jeannette, afin que la crainte la maintienne dans son devoir, si elle avait encore envie de s'en écarter par la suite. Je l'ai fait renfermer à Sainte-Pélagie, maison où l'on met assez souvent des femmes qui sont d'une meilleure famille que celle de notre Orphe[illegible]ne. Je pense que vous m'approuverez, & je me félicite d'avoir agi comme vous auriez fait à ma place. Une seule chose m'inquiète ; je ne sais trop comment me débarrasser de Fontenor ; je lui ai dit qu'un petit mécontentement que j'avais eu de Jeannette, m'avait obligé de la mettre dans un Couvent ; il me presse, il me conjure de lui permettre de l'aller voir. Quoique son mariage ne doive plus avoir lieu, je crois qu'il ne faut pas l'instruire du déshonneur de Jeannette. Mais cet homme m'excède, & je voudrais bien qu'il me laissât tranquille. J'attends votre ré-

ponſe, pour lui déclarer qu'il doit oublier ſes tendres amours, & pour le conſigner à ma porte. Adieu, Marquiſe; je vous embraſſe, & ſuis toujours votre fidelle amie.

La Comteſſe de C * * *.

De Verſailles, le 21 Mars, 17..

LETTRE CXLI.

*M. P***, à Louiſe R***.*

MADEMOISELLE,

D'APRÈS ce que m'a écrit mon frère le Curé, que vous conſentiez enfin à faire mon bonheur, en devenant mon épouſe, je me ſuis empreſſé d'obtenir les diſpenſes néceſ-

ſaires, pour hâter cet heureux moment ſi long-tems attendu. Je compte que dans quinze jours, au plus tard, je me ſerai rendu au village de S***. Ce ſera mon digne frère qui nous donnera la bénédiction nuptiale; il a deſiré d'avoir cette ſatisfaction; je ſuis enchanté de pouvoir la lui procurer; & je me flatte, Mademoiſelle, que vous partagerez le plaiſir que j'éprouve.

Je ſuis allé ce matin chez Madame la Comteſſe de C***, qui eſt actuellement à Verſailles; j'avais deſſein d'informer Mademoiſelle votre ſœur de mon prochain mariage. Mais Madame la Comteſſe m'a dit qu'elle l'avait miſe au Couvent pour des raiſons particulières, & que perſonne ne pouvait la voir. Je me doute qu'il s'eſt paſſé quelque choſe entre Mademoiſelle Jeannette & cette Dame,

qui m'a paru très-irritée, & que j'ai vainement tâché de fléchir ; car son humeur est des plus sévères ; un rien lui fait ombrage, & il est ensuite très-difficile de la calmer. Cependant il n'est point impossible de la ramener à des sentimens de douceur ; ainsi la disgrace où est tombée Mademoiselle Jeannette ne saurait durer longtems.

J'espère que cet évènement ne reculera point mon mariage ; tout est réglé ; Dimanche prochain on publîra le premier & le dernier banc ; ma famille vous attend avec impatience : que penserait-elle si de nouveaux délais différaient encore le plaisir qu'elle se promet d'avoir ? Nous partirons pour Paris dès le lendemain que j'aurai obtenu le titre de votre époux : dans cette Capitale vous mènerez une vie digne de vos vertus,

& vous montrerez que les grâces s'embellissent encore avec l'innocence & la sagesse.

Je suis pour jamais, avec le plus tendre attachement, &c.

P***.

De Paris, ce 23 Mars, 17..

LETTRE CXLII.

*Le Marquis de F***, au Comte de C***.*

JE comptais vous rencontrer à l'Opéra, selon la promesse que vous m'aviez fait. Mais je vois, mon cher Comte, que vous vous piquez aussi peu de tenir parole à vos amis qu'à vos maîtresses; ce procédé-là n'est

pas d'un loyal Chevalier : on peut fausser sa promesse envers la Dame que l'on adore ; mais jamais à l'égard de son ami. Pour moi, je suis bon Français, j'espère que vous n'aurez que quelques infidélités à me reprocher : docile à vos leçons, on ne peut que tourmenter les femmes & jouir de l'estime des hommes. Je crois que Madame votre mère a résolu de faire entager les deux sexes ; elle vous a forcé de déguerpir de chez elle, vous qui êtes son fils, vous qui n'avez d'autres défauts que de préférer une jolie personne à tous les biens de la terre, & qui aimez singulièrement à changer l'or, ce vil métal, contre des plaisirs délicieux : l'intraitable Comtesse met le comble à sa méchanceté, en faisant renfermer ma chère Jeannette dans un Couvent, dont elle refuse de dire le nom. Que peut lui avoir fait cette

aimable & douce créature ? Si la Comteſſe était plus jeune & moins dévote, je croirais qu'elle était jalouſe des charmes de ma petite Sœur..... Ma foi, je vous avoue que je ne ſaurais deviner le motif de ſa violente colère; tout ce que j'entrevois, c'eſt que ſa malice naturelle l'aura portée ſans ſujet à faire répandre des larmes aux plus beaux yeux du monde. Encore ſi elle avait tardé ſeulement un jour à ſe ſatisfaire, j'aurais eu le bonheur, le ſuprême bonheur de déranger quelque choſe à ſes projets..... Un moment, n'en diſons pas davantage; j'ai mes ſecrets auſſi, moi, Monſieur le Comte, comme vous avez les vôtres..... La maudite Comteſſe ! elle triomphe; elle déſeſpère, elle humilie une perſonne charmante, digne de l'hommage de tout ce qui reſpire. Mais cet outrage fait à la Beauté ſe réparera bientôt;

la Comtesse rougira de son emportement, & viendra demander grace à l'innocente créature qu'elle a persécutée. Cette idée me console & m'invite presque à lui pardonner. Pour le pauvre Fontenor, il est au désespoir ; je crois, Dieu me pardonne, que je l'ai vu pleurer. Il a cependant assez de maîtresses qui devraient l'engager à prendre patience. Moi, je n'ai que la sémillante Julie, & elle me console de tous mes chagrins, excepté de la perte de Jeannette ; car il me faut ces deux belles personnes pour être parfaitement heureux.

Le Marquis de F * * *.

De Paris, le 24 Mars, 17...

LETTRE CXLIII.

*Louise R * * *, à sa sœur Jeannette.*

OFFRES au Seigneur toutes tes peines, & repens-toi de tes fautes : sois sûre qu'alors tu trouveras grace devant un Dieu plein de bonté, & que tout le monde t'estimera comme ci-devant. C'est pour te corriger de tes mauvais penchans que l'on agit avec tant de sévérité ; Madame la Comtesse ne peut que se proposer de faire ton bien, toute méchante qu'elle te paraît ; & il est nécessaire, dans une ville comme Paris, qu'il y ait une & plusieurs maisons telles que celle où tu es. Les bonnes Religieuses qui se chargent

des jeunes personnes que l'on veut rendre sages, se font sûrement violence pour prendre une humeur sévère; elles plaignent au fond du cœur les malheureuses dont elles voient couler les larmes, & ne se consolent de leur rigueur que dans l'espoir du bien qu'elle opérera. Plus le traitement que tu éprouves te semble affreux, & plus tu dois sentir combien le vice est désagréable, puisqu'il t'expose à des choses qui te font tant de peine. N'est-il pas vrai, ma Sœur, que si tu avais toujours mené une conduite régulière, tu ne serais pas aujourd'hui dans une aussi triste situation? Mais je ne veux point renouveller tes chagrins; je me propose, au contraire, de les faire cesser. Comme tu n'es retenue dans ton espèce de prison, que parce que Madame la Comtesse doute de ta sincérité, je vais aller trouver Madame

la Marquise, qui devait partir au premier jour pour Paris, afin de se trouver à tes noces; je lui conterai tout ce que je sais; & mon témoignage prouvera que tu as dit la vérité. Je suis toujours bien charmée de pouvoir être franche & sincère: il n'est point d'une brave fille de parler différamment qu'elle ne pense. Je vois avec peine que quand je serai la femme de M. P***, de cet honnête Avocat, il me faudra lui mentir à ton sujet; car je ne dois pas l'informer de ta grossesse, ni lui découvrir jamais l'endroit où Madame la Comtesse t'a fait renfermer: & cependant ça n'est pas bien de cacher quelque chose à son mari. Voilà ce que c'est aussi d'être lié avec des personnes vicieuses! il n'y a rien de bon à gagner; & quoiqu'on ne fasse pas comme elles, on se rend coupables de leurs fautes, en feignant de les

ignorer. Ce que je te dis-là, ma chère Sœur, ne doit te causer aucun chagrin; c'est seulement pour te faire entendre que je ne conterai rien à M. P*** de ce qui te regarde. Tu vois encore par là que je vais bientôt me marier. Monsieur notre Curé & la bonne mère Michelle m'ont tant sollicitée, que je consens enfin à la demande de ce Monsieur qui est Avocat; il m'a paru un fort galant homme, j'espère que je serai heureuse avec lui; il m'aime beaucoup, & moi je crois que je l'aimerai quand je serai sa femme. C'est ici que se fait la noce; & dès le lendemain nous partons pour Paris, où j'aurai le plaisir de t'embrasser. Tu seras alors racommodée avec Madame la Comtesse; ainsi rien ne troublera ma joie. Cependant je crains de demeurer dans cette grande Ville;

si j'allais y cesser d'être sage !... Oh, non, jamais, jamais.

LOUISE R***.

*Du Village de S***, le 24 Mars, 17..*

LETTRE CXLIV.

*Le Comte de C***, au Marquis de F***.*

PARBLEU ! Marquis, vous êtes un singulier personnage, avec vos sentimens héroïques. J'ai ri de bon cœur des belles choses que vous débitez au commencement de votre Lettre ; tout cela est fort bien dit, mais n'est guères bien pensé. Où diable avez-vous pris cette bisarre différence que

vous établissez entre les femmes & les amis. Eh! mon cher, apprenez de moi qu'on ne doit pas être plus fidèle aux uns qu'aux autres. Un ami n'est guères plus respectable qu'une maîtresse; il nous trompe, & nous le trompons. Que serait la vie sans cette circulation continuelle d'agréables perfidies, de charmantes noirceurs? On se prend quand on se convient, on se quitte dès qu'on se déplaît; dans le sein de l'union la plus intime on se trahit sourdement, quand cela peut amuser ou nous être utile: l'amour, l'amitié ont la même façon d'agir; une Belle nous caresse en se proposant de nous préférer un rival; l'ami le plus tendre songe de même à nous supplanter auprès d'une jolie femme. Voilà des vérités toutes simples, de ces évènemens ordinaires, qu'il est honteux d'ignorer. Tout cela n'empêche pas que je ne

ctoie à l'amitié ; elle exifte telle qu'elle doit être parmi les hommes policés. Ainfi je n'ai garde de ne point chérir un fentiment qui a fes douceurs, quoiqu'on en dife ; mais qu'on ne doit éprouver qu'à fon aife. J'ai manqué Vendredi à ma parole, parce que je fus retenu dans une maifon où j'eus beaucoup plus de plaifir qu'à l'Opéra. Je vais vous confier l'avanture qui m'eft arrivée. Le vieux Duc de..... veut que je fois toujours chez lui, il me regarde, dit-il, comme un fecond lui-même. Ce qu'il y a de plaifant, c'eft que fa galante moitié, a femblé prendre ces paroles à la lettre; elle a doucement écouté mes tendres propos, & a fini par me traiter avec autant de complaifance que M. fon époux : Vendredi dernier j'eus avec elle le plus charmant tête-à-tête. L'avanture n'eft-elle pas unique ? Vous voyez que je me fie à votre difcrétion ;

ainſi ne contez cette hiſtoriette à perſonne.

Voilà donc la belle Jeannette perdue pour la ſeconde fois ; & vous, tout déſolé, de la redemander aux échos. Je vous plaints, mon pauvre Marquis ; nos preux Paladins eurent moins de peine auprès de leurs divines Infantes. Mais ſi vous êtes malheureux dans vos amours platonniques, vous êtes, en revanche, très-fortuné dans vos inclinations libertines. Comment eſt-il poſſible que vous refuſiez d'avouer que ces dernières amours ſont de beaucoup préférables à celles qui ſe repaiſſent de ſentimens & de ſoupirs ? nourriture trop légère, qui bientôt vous les exténue.

Le Comte de C***.

De Verſailles, le 25 Mars, 17..

LETTRE CXLV.

*La Marquise de F***, à la Comtesse de C***.*

Qu'avez-vous fait, trop cruelle amie! Etait-ce le traitement le plus rigoureux que vous deviez mettre en usage? Vous cherchez, sans doute, à garantir de nouvelles faiblesses cette chère & malheureuse enfant; il fallait donc la plaindre des suites qu'avait eue sa première faute, & la ramener à la vertu par la douceur. Je vous l'ai toujours dit, c'est par la persuasion qu'on se fait écouter, & non pas en employant la crainte. Vous pensez que ma Jeannette vous cache le nom de son suborneur; elle ne vous a rien dissimulé, j'en suis certaine; sa Sœur,

dans le ſein de laquelle elle dépoſe tous ſes ſecrets, vient de me confirmer tout ce qu'elle vous a dit. Eh! pourquoi voudriez-vous que cette pauvre enfant joignît l'audace au menſonge? Elle n'eſt point aguérie dans le crime: diſtinguez une femme coupable d'une ſuite de déſordres, de la jeune perſonne qui rougit & ſe déſeſpère d'une ſeule faute. Je n'entreprends point de l'excuſer, ma chère Orpheline, dont vous parlez en termes ſi mépriſans; mais vous auriez dû voir que, jeune & ſans expérience, il lui était bien difficile de réſiſter à la ſéduction; d'ailleurs, elle eſt d'un caractère à prendre aiſément toutes les impreſſions qu'on voudra lui donner; ſon âme innocente & douce, n'a point aſſez d'énergie pour s'élever au-deſſus du ſentiment d'autrui, & pour ſe faire une façon de penſer particulière: de

même qu'elle a reçu ſans réſiſtance l'empreinte des vertus, elle peut être ſuſceptible d'être enflammée par toutes les paſſions. La Nature a donc le premier tort; c'eſt mal s'y prendre pour réformer ſon ouvrage, que de chercher à le détruire : lorſque dans votre jardin on veut courber quelque arbre ou un arbuſte, l'habile Jardinier ploie inſenſiblement les branches, & ne parvient à ſon but qu'à force de patience. Eſt-il poſſible que vous ayez oublié un exemple qui eſt chaque jour ſous vos yeux ? Elle m'eſt toujours préſente cette utile leçon; & pour continuer à la mettre en pratique, je prends dès aujourd'hui la route de Paris, je vais délivrer l'infortunée Jeannette de ſon honteux eſclavage, & je la ramènerai tout de ſuite dans mon Château, où j'eſpère, à force de bons ſoins & de careſſes, la conſoler

ſoler des mauvais traitemens qu'elle vient de recevoir, & ranimer dans ſon âme l'amour de la vertu.

La Marquiſe de F***.

*Du Château de F***, ce 25 Mars, 17....*

LETTRE CXLVI.

*Le Comte de C***, à M. de Fonten...*

FAUT-IL vous le répéter ſans ceſſe? Je ſuis très-fâché du parti violent qu'a pris ma mère; je prends même plus de part que je ne peux vous l'exprimer à la diſgrace de Mademoiſelle Jeannette. Je ſuis, comme vous, fort étonné d'un pareil évène-

ment, & j'avoue qu'avec toute la pénétration de mon esprit, je ne puis en imaginer la cause. Quoi, l'intraitable Comtesse s'opiniâtre à ne vous rien confier! voilà une femme bien mystérieuse & bien taciturne! Faut-il qu'un tel phénomène, qu'on voit si rarement, se renouvelle exprès pour nous faire enrager! Vos recherches, vos courses dans Paris sont donc inutiles; vous ne pouvez découvrir le Couvent qu'habite votre chère recluse. Pour moi, je n'ai aucun indice à vous donner; je ne parle point à ma mère, quoique nous vivions presque sous le même toit; je la rencontre vingt fois par jour dans les appartemens, & je la salue comme une simple connaissance. Et quand je serais son cher fils, (honneur que je n'ai jamais eu) vous sentez bien qu'elle ne m'apprendrait pas une chose qu'elle cache à tout le

monde. Ainsi votre mariage est encore différé. J'admire la fatalité qui en recule si souvent l'heureux jour, & se complaît à détruire mes projets. Le plus chéri de tous, celui qui flattait le plus mon cœur, était de vous voir bientôt l'époux de la belle Jeannette. Mon espérance est continuellement trompée lorsque je m'y attends le moins. Je m'en indigne, tout mon sang bouillonne quand je songe à tant d'obstacles...... Mais vous, amant tranquile, vous n'éprouvez ni l'impatience ni l'agitation de votre ami; vous étourdissez votre douleur au milieu des plaisirs. C'est fort bien fait; continuez de vous livrer à tous les amusemens que procure l'opulence. Je vous avertis que vous allez perdre à l'Opéra la réputation que vous avez acquise d'homme très-généreux, & dont les manières sont on ne peut pas plus no-

bles : la jolie G*** se plaint hautement que vous ne lui avez encore donné que pour trente-mille livres de vaisselle & de diamans, depuis six mois que vous vivez avec elle. Est-ce que vous ménagez déja pour vos enfans ? Attendez donc qu'il soit prouvé que vous soyez capable d'en avoir. Passez-moi cette mauvaise plaisanterie, & profitez de mon conseil.

Le Comte de G***.

De Versailles, le 26 Mars, 17...

LETTRE CXLVII.

*La Marquiſe de F***, à la Comteſſe de C***.*

JE les ai briſé ces indignes fers dans leſquels gémiſſait ma charmante Orpheline, &, dédaignant le ſéjour d'une Ville qui a cauſé toutes ſes infortunes, je l'ai ramenée en triomphe dans mon heureuſe retraite. Avant d'en reprendre la route, je me ſuis rendue chez le Vicomte de L***, menant avec moi la belle priſonnière que je venais de délivrer. Mon fils a jeté un cri de joie en nous voyant paraître l'une & l'autre. Il l'aime encore; ſon émotion, les tranſports qu'il a fait éclater, tout ſert à m'en convaincre. Mais puis-je

blâmer un attachement que mon exemple autorise ? Eh ! qui ne ferait comme forcé d'aimer ma chère Jeannette ? D'ailleurs, je connais la pureté des sentimens que le Marquis a pour elle ; après la victoire que j'ai remportée sur lui par mes caresses & mes instances, victoire dont je ne vous ai jamais parlé, parce que j'ai craint vos clameurs & la sévérité de vos principes, qu'ai-je à redouter de sa conduite ? Je lui ai dit de m'accompagner à Versailles, où je me promettais de vous voir en passant ; mais il m'a appris que vous vous étiez décidée à faire un petit voyage dans une de vos terres, afin de vous dérober aux sollicitations de M. de Fontenor. Ne voulant point m'arrêter à Paris, j'en suis repartie tout de suite, malgré les instances du vieux Vicomte de L***, pour me retenir quelques jours chez lui,

Ma chère Jeannette était malade : dans quelle inquiétude n'aurais-je pas été, si j'avais tardé à reprendre la route de ma paisible demeure. Cette pauvre enfant est arrivée mourante ; elle n'a fait que pleurer pendant tout le chemin, quoique j'aie fait mes efforts pour dissiper sa tristesse. Le sentiment de ses fautes & de la manière inhumaine dont vous l'avez traitée, oppresse & déchire son âme. J'espère la consoler peu-à-peu & calmer son désespoir, par les tendres égards & les attentions délicates que je ne cesserai d'avoir pour elle. Je l'ai déja vue sensible à la précaution que j'ai prise de ne la confier qu'aux soins de la bonne Goton. Cette fille est la seule qui entre dans sa chambre ; je lui ai recommandé d'en avoir soin comme de moi-même. Sous prétexte d'une maladie de langueur, qui exige du repos & de la solitude, personne

ne la verra, jusqu'à ce qu'elle ait fait ses couches, dans le plus grand secret. Et moi, tremblante à chaque instant sur l'état de sa santé, je lui tiendrai fidèlement compagnie, j'essuirai ses larmes en lui représentant qu'elle n'étoit point un Ange exempt des foiblesses humaines; qu'elle a pu commettre une faute, pour s'élever ensuite au-dessus de la fragilité de son sexe, & se livrer avec plus d'ardeur à la pratique de toutes les vertus. Ce discours & mes caresses opéreront l'effet que j'en attends, & je serai moi-même consolée de la peine extrême que m'ont fait ses malheurs & sa profonde tristesse.... Non, je n'oublîrai jamais l'état déplorable où je l'ai trouvée dans sa prison! Je voulus goûter le plaisir de la faire passer tout-à-coup, de l'esclavage à la liberté; j'entrai dans le Couvent, on me conduisit à sa triste demeure..... O Dieu! elle

était étendue sur la terre, pâle, échevelée; sans mouvement, les yeux fermés, poussant des sanglots étouffés, & répandant un torrent de larmes. En proie à la plus violente douleur, elle n'entendit point le bruit que je fis en m'approchant d'elle, & dédaigna de jeter les yeux sur moi. C'est ta meilleure amie, m'écriai-je en pleurant, ne me reconnais-tu plus. Ma voix parut la rappeller à la vie; mais elle ne m'eut pas plutôt fixée, qu'au lieu de se livrer à la joie, comme je m'y attendais, elle poussa un cri douloureux, & fut saisie d'un nouvel accès de désespoir. — » Ah! votre vue, me » dit-elle, met le comble à mes in- » fortunes; je comptais mourir sans » entendre vos reproches «. — Qu'il me fut difficile de porter la consolation dans cette âme affligée! Enfin, je parvins à la tranquiliser un peu, en lui répétant que j'allais l'amener avec

moi. Tandis qu'elle réparait le désordre de sa parure, je promenai mes regards dans le réduit obscur qu'elle habitait...... Je frémis encore quand j'y pense. Sa chambre avait l'air d'un cachot, le jour n'y pénétrait que par une lucarne ; une chaîse, une petite table, un misérable grabat, un crucifix & une tête de mort, en composaient tout l'ameublement ; l'humidité de l'endroit était cause que des filets d'eau, coulaient le long des murs & détrempaient la terre qui servait de parquet...... Avez-vous pu la traiter si durement ! Ignorerez-vous donc toujours que c'est par la douceur qu'on corrige les passions humaines, & non par la sévérité, qui n'est propre qu'à faire naître la dissimulation & l'hypocrisie? Que de pères n'auraient point à pleurer la perte de leurs enfans, s'ils leur avaient inspiré, par de douces remontrances, par de tendres caresses,

l'amour de la Vertu, & de tous les devoirs! Combien de malheureux coupables deviendraient d'honnêtes gens, s'ils échappaient à l'horreur des supplices? Souvent une fatale circonstance entraîne l'homme vertueux dans le crime: il frémit de l'énormité de sa faute, après l'avoir commise; mais lorsqu'il se repent & qu'il aurait peut-être racheté par de bonnes actions, un moment de faiblesse, la même fatalité qui le rendit coupable, le fait tomber entre les mains de la Justice: que lui servent alors le cri de sa conscience, ses larmes, les vertus qu'il brûlait de pratiquer? Il est condamné, il périt sur un échafaud, victime de la Loi, qui ne pardonne jamais.

Les idées tristes dont je suis remplie, m'ont conduite insensiblement à l'abus dont gémit le plus l'humanité. Mais j'en reviens au sujet de ma Lettre..... ou plutôt je cours auprès

de ma chère fille, dont je suis éloignée depuis trop long-tems. Adieu, Comtesse; elle vous pardonne tous les maux que vous lui avez faits, & moi je me hâte de suivre son exemple.

La Marquise de F***.

*Du Château de F***, le 6 Avril, 17....*

LETTRE CXLVIII.

*Jeannette R***, à sa sœur Louise, épouse de M. P***, Avocat.*

Te voilà donc mariée, ma chère Sœur; & moi je suis couverte de honte & d'opprobres: tu jouis d'un état honnête; moi je me suis rabbaissée, par ma mauvaise conduite, au rang

le plus vil & le plus abject : tu fais le bonheur d'un homme qui t'adore, que son mérite rend chér à tous ceux qui le connaissent : moi je dois renoncer à tout homme qui a des sentimens, ou le tromper d'une manière indigne; je ne puis même prétendre au dernier Artisan. Oh, que la vertu est un trésor inestimable! Sa possession fait goûter un solide bonheur; elle console des adversités de la vie, & conduit souvent au comble de la fortune & de la gloire. Ton âme pure & innocente, t'a procuré des jours tranquiles; tu as constamment pratiqué la sagesse; t'en voilà récompensée aujourd'hui. Sois heureuse, ma Sœur, tandis que le remords déchirera mon âme, & que l'infamie sera mon partage. Ah! qu'il me tarde de pouvoir me jeter dans un Cloître, & d'expier, dans les austérités de la pénitence, mes coupables faiblesses. En

vain tout semble me promettre un heureux avenir; les bontés de Madame la Marquise ne se sont point démenties; elle sera toujours pour moi une bienfaitrice tendre & compatissante. Si tu voyais avec quelle humanité elle me prodigue ses soins, & tâche d'adoucir, par ses caresses, l'amertume de mes douleurs! dans la crainte qu'on ne s'apperçoive de ma grossesse, elle permet que je ne sorte point de ma chambre, & daigne passer des journées entières avec moi. Le Marquis est actuellement au Château, & sollicite la permission de me voir; elle lui est refusée, sous prétexte d'une maladie grave, qui me met hors d'état de parler à personne. M. de Fontenor s'est aussi présenté plusieurs fois, & il a reçu les mêmes excuses. Dès que je serai rétablie, il espère, dit-il, que je consentirai à l'épouser. Ainsi, comme rien ne transpirera de ma mau-

vaiſe conduite, par les précautions que prend Madame la Marquiſe, il ne tiendrait qu'à moi de jouer le rôle le plus brillant dans le monde, & de paſſer pour une honnête femme..... Mais loin de moi une pareille idée! Il faudrait tromper M. de Fontenor, & aggraver mes fautes. Non, je n'aurai point cette audace dont on accuſe quelques perſonnes de mon ſexe; les reproches de ma conſcience me couvriraient à chaque inſtant de confuſion, & la deſtinée la plus agréable, deviendrait un ſupplice pour moi. Je dois m'occuper ſans ceſſe du mépris que je mérite. Hélas! je ne l'ai point attiré ſur moi ſeule; une innocente créature va le partager auſſi; en lui donnant le jour, je fais tomber ſur elle, & l'infortune & l'infamie; une épithète injurieuſe avilira ſon exiſtence; tous les hommes lui ſeront étrangers; elle ne connaîtra ni parens,

ni famille, &, ce qui achève de me percer le cœur, elle sera privée de la douceur de nommer son père; elle ne pourra songer à moi qu'en rougissant, à moi qui ne devînt sa mère que par une faiblesse honteuse..... Ah! si quelque jour cet enfant malheureux peut être témoin de mes larmes, il ne me reprochera jamais sa naissance criminelle.... Heureuse Sœur! tu es destinée à vivre sans trouble & sans remords, & à te voir mère tendre & respectable. Pourquoi me suis-je privée d'une telle félicité!

JEANNETTE R***

*Du Château de F***, le 12 Avril, 17...*

LETTRE CXLIX.

*La Comtesse de C***, à la Marquise de F***.*

AH! vous me pardonnez. Vous avez, en vérité, trop d'indulgence, & beaucoup trop; car vous faites grâce à des personnes qui ne vous la demandaient point, & qui croient que c'est vous plutôt, mon amie, qui avez besoin d'être excusée. Lorsque j'ai appris votre précipitation à défaire tout mon ouvrage, j'ai d'abord été tentée de rompre avec vous; mais une connaissance aussi ancienne que la nôtre, qui date, je crois, de trente ans au moins, m'a retenue, & m'a fait penser que votre procédé annonçait une bonté excessive, & non peu d'atta-

chement pour moi. Cette conſidération a calmé ma colère, & m'a donné la force de vous pardonner. Oui, Marquiſe, c'eſt moi qui veut bien oublier ce qui vient de ſe paſſer. Ne croyez pas cependant en être tout-à-fait quitte; je vais avoir le plaiſir de vous gronder comme vous le méritez, & vous faire ſentir l'inconſéquence de votre conduite. Il était abſolument néceſſaire de laiſſer votre Jeannette dans la maiſon de Force où je l'avais miſe; elle y aurait fait ſes couches ſans bruit & ſans ſcandale, au-lieu qu'en la gardant chez vous dans l'état où elle eſt, vous avez beau prendre des précautions, vous l'expoſez à un déshonneur certain, en rendant ſa faute publique, ſans compter l'embarras que vous vous attirez de gaîté de cœur. Mais, me direz-vous, la pauvre petite pleurait, s'abandonnait au déſeſpoir; voyez le grand dom-

mage! ne fallait-il pas la féliciter d'avoir cessé d'être une honnête fille? J'ai suivi les conseils de la prudence & de la raison, qui disent qu'on doit employer toutes sortes de moyens pour corriger un cœur vicieux: trop de complaisance, flatant les passions d'une jeune personne, l'encourage à se livrer à ses funestes penchans. Eh! que deviendraient les bonnes mœurs & les principes de morale, si par une utile sévérité, on ne retenait les hommes dans le devoir? Pourquoi voit on tant de jeunes gens libertins & mauvais sujets? c'est qu'ils ont été gâtés par leurs parens ou par leurs instituteurs. On ne m'accusera pas d'avoir laissé corrompre le bon naturel de mon fils par une lâche condescendance; j'ai usé à son égard de toute la rigueur possible; son amour pour le libertinage a résisté à tous mes efforts: je n'ai pas du moins de reproches à

me faire. Il vient ſouvent à ma porte ; mais j'ai donné des ordres ſi précis, qu'on refuſe toujours de le laiſſer entrer : je ne prétends le voir que lorſque ſa conduite ſera régulière. Que me veut-il ? J'apprends qu'il mène la vie la plus déréglée. Il vient, ſans doute, me prier de payer ſes dettes ; mais s'il entretient actuellement des femmes ſans pudeur, que ferait-il donc ſi j'avais la ſottiſe d'augmenter ſes revenus ? J'eſpère que le déſordre qu'il va bientôt mettre dans ſa fortune, lui prouvera la néceſſité d'être ſage. Alors je viendrai à ſon ſecours, & lui rendrai peut-être mon amitié. Voilà comment on doit agir ; & non pas avec votre douceur ridicule & dangereuſe. Si on vous croyait, il n'y aurait que des libertins & des ſcélérats dans le monde. Pouvez-vous ignorer que, de même qu'une correction paternelle corrige les enfans &

la jeunesse emportée par ses passions; les supplices épouvantent le crime, & maintiennent l'ordre dans la Société? Mais sans traiter ici cette importante question, qui n'est point du ressort d'une femme, je vous dirai que votre procédé pour Jeannette, fait croire que vous approuvez sa mauvaise conduite; car enfin, vous vous opposez à la juste punition qui lui était infligée, vous l'amenez chez vous toute grosse qu'elle est, vous la plaignez, vous la comblez de soins & de bienfaits: que feriez-vous de plus si vous lui aviez conseillé de mépriser la sagesse? Vous voyez à quoi trop de bonté nous expose; elle donne lieu de croire que nous avons une façon de penser peu rigide, ou que nos propres fautes nous engagent à pardonner celles des autres. Mais vous êtes bien connue; on ne vous accusera que de n'avoir point réfléchi aux

conséquences de votre extrême douceur. Pour moi, qui suis votre sincère amie, je serai la première à vous blâmer & à vous rendre justice.

La Comtesse de C***.

De Versailles, le 25 Avril, 17..

LETTRE CL.

*Le Marquis de F***, au Comte de C***.*

JE viens de passer quinze jours au Château de F***: vous vous douterez bien du motif qui m'y amenait; mais ce que vous ne savez pas, c'est que j'ai été trompé dans mes espérances; il ne m'a point été permis de voir ma chère Jeannette; sa

porte est toujours fermée à la clef; il n'y a que ma mère & la vieille Goton qui aient le privilége de lui tenir compagnie ; une langueur continuelle & une fièvre lente, que le repos seul peut guérir, l'empêchent de sortir de sa chambre ; les tentatives que j'ai faites pour m'y introduire, ont été toutes inutiles, & n'ont servi qu'à me procurer un long sermon de la part de ma mère, sur l'obéissance filiale & sur le sacrifice généreux de ses passions..... O mon cher Comte! j'ai resté quinze jours auprès d'elle, dans la même maison; je sais qu'elle est très-malade; & je n'ai pu jouir du bonheur de la voir un seul instant! Peignez-vous tout ce que j'ai souffert, & peignez-vous la douleur à laquelle je suis actuellement en proie.... Mais daignerez-vous me plaindre, vous qui m'avez marqué dans une de vos Lettres, que l'amitié n'était qu'une chimère, ou qu'un sen-

timent qui n'a ni vivacité ni durée?
Vous vous êtes fait, mon cher Comte, une singulière façon de penser, qui marque en vous peu de connaissance de la saine morale, & beaucoup plus d'esprit que de sensibilité. D'après le tableau naïf que vous m'avez tracé de votre cœur, je vous avoue qu'il est imprudent de vous confier ses peines, & de vous admettre dans le sein d'une famille honnête : vous ne vous feriez aucun scrupule de trahir l'ami le plus intime, & de manquer aux devoirs les plus saints. Qu'est-ce qui peut vous paraître sacré dans la Société ? Combien de secrets n'avez vous pas révélés sans scrupule ? combien de personnes vertueuses ne vous êtes vous pas fait un jeu de séduire ; & combien de chastes épouses n'avez-vous pas cherché à rendre criminelles, exprès pour avoir le plaisir de publier la honte du mari ? Je vous fuirais, Monsieur le Comte,

Comte, ſi je ne vous croyais honnête homme, malgré tous vos vices; mais vous joignez à cette précieuſe qualité les défauts d'un petit-maître inconſéquent & frivole; union vraiment biſarre, & qu'on remarque preſque toujours dans l'homme du monde. Songez que le premier de vos titres a ſeul mérité ma confiance, & ne me faites jamais repentir d'avoir apperçu en vous ce que des yeux clair-voyans auraient eu peut-être de la peine à découvrir. Adieu, mon cher Comte; je vous aurais fait grace de ma morale, ſi j'avais été de meilleure humeur: le ton de ma Lettre eſt conforme à la triſteſſe de mon âme...... Celle que j'aime plus que ma vie eſt bien mal; on me prive de ſa préſence; & je pourrais n'être pas accablé d'inquiétudes & de douleur!

Le Marquis de F * * *.

De Paris, ce 26 Avril, 17...

LETTRE CLI.

*La Marquise de F***, à la Comtesse de C***.*

JE vous l'avoûrai, ma chère Comtesse, vos Lettres & vos procédés me surprennent de plus-en-plus ; j'y cherche en vain cette douceur & cette humanité que la Religion devrait vous inspirer. Quoi ! vous affectez une dévotion extrême ; vous courez avec empressement entendre les meilleurs Prédicateurs ; vous vous occupez à chaque instant des vérités saintes, qui vous rappellent sans cesse que la charité & le pardon des injures sont les premières des vertus : & vous vous montrez toujours sévère & inflexible pour les fautes de votre Pro-

chain ! vous êtes même dure & barbare envers votre fils unique ! Ah ! permettez-moi de vous le dire, si vous étiez bien persuadée de ces vérités terribles & consolantes tout à la fois, vous auriez plus d'indulgence pour les faiblesses trop ordinaires à la nature humaine. Le mépris que vous inspirent ceux qui s'écartent d'une sagesse austère, ne proviendrait-il pas d'un orgueil trop exalté, qui s'applaudit avec excès d'une vie sans reproche ? Faites-y réflexion, Comtesse, vous & vos pareilles. Pour moi qui pratique tout simplement les devoirs de ma Religion, & qui suis loin de m'en prévaloir pour tourmenter le malheureux pécheur, qu'on doit plaindre & chercher à ramener doucement dans le bon chemin, je me suis fait un vrai plaisir d'excuser l'infortunée Jeannette, & de la combler de nouveaux bienfaits ; non que

j'approuve les fautes qu'elle a commises, mais parce que je veux la consoler du regret de s'en être rendue coupable, & l'empêcher de devenir tout-à-fait criminelle par désespoir. Telle est la conduite que vous devriez tenir à l'égard de votre fils. Je vous conjure de reprendre pour lui des entrailles de mère, ou si c'est exiger de vous un trop grand effort, je vous prie d'avoir seulement pour lui cette pitié qu'on ne refuse pas même aux personnes qui nous sont inconnues. Devez-vous lui faire un crime de se livrer à ses passions? Il faudrait être au-dessus de la nature humaine, pour vivre d'une manière irréprochable. Ressentez en vous-même la plus vive douleur de ses égaremens; à la bonne-heure; mais n'annoncez la peine qu'ils vous causent, que par de tendres reproches & de nouvelles marques d'amitié;

mettez-le dans le cas de s'accuser d'ingratitude, en menant une conduite si peu digne des bontés de la meilleure des mères. Par ce moyen vous le ramènerez insensiblement à connaître le prix des bonnes mœurs. Hélas! qu'avez-vous fait pour le préserver du danger des mauvais exemples & de la séduction de ses sens? Vous avez toujours mis en usage une sévérité rebutante, une rigueur implacable; vous avez caché votre tendresse, au lieu de la faire éclater. Actuellement même, quand il voudrait revenir vers vous, quand le remord de ses fautes passées l'engage peut-être à se rapprocher de vous & à mériter votre amour avec votre estime, vous le repoussez durement, vous le fuyez comme s'il était un ennemi odieux, tandis qu'il est l'objet qui doit vous être le plus cher; en un mot, c'est votre fils. Eh! que

prétendez-vous en agissant de la sorte ? Craignez de le réduire au désespoir, de causer sa ruine totale, & de le voir donner dans les derniers excès du libertinage. Il a, dites-vous, contracté des dettes qu'il cherche à vous faire acquitter ! Eh bien, satisfaites ses créanciers, & saisissez cette occasion pour lui représenter doucement ses torts. J'espère, ma chère Comtesse, que vous aurez quelques égards pour les prières d'une véritable amie; & qu'en pardonnant à votre fils, vous assurerez son bonheur & le vôtre, & me procurerez la plus vive satisfaction que je puisse ressentir.

La Marquise de F***.

*Du Château de F***, le 27 Avril, 17...*

LETTRE CLII.

*La même, au Comte de C***.*

N'EST-IL pas vrai, Monſieur le Comte, que la vie agréable que vous menez, vous ennuie quelquefois ? On ne peut pas toujours être auprès de ſes Maîtreſſes, ni employer les nuits à des ſoupers charmans, ou bien à des parties de jeu ruineuſes. L'âme, après s'être laiſſée emporter au tourbillon des plaiſirs, tombe dans la langueur & dans la triſteſſe ; elle s'accoutume aux agitations qu'elle éprouve ; il faut des ſecouſſes violentes pour la tirer de ſon abattement. Eh bien, je viens vous ren-

dre à des amusemens plus tranquiles, & qui, par conséquent, peuvent être plus continus. Renoncez à ces Fêtes multipliées & bruiantes, à ces prodigalités nombreuses qui épuisent votre bourse, & vous font dépenser dans un an le revenu de dix années ; cessez de croire qu'on peut manquer de foi envers ses créanciers ; sentez enfin le danger d'aimer des femmes intéressées, qui ne vous payent jamais de retour, dont toutes les caresses sont feintes, & qui ne songent qu'aux moyens de vous ruiner promptement ; en un mot, connaissez tout le prix d'une conduite régulière ; & vous serez alors vraiment heureux. Soyez sûr, mon cher Comte, que les plaisirs d'une vie honnête sont beaucoup plus délicieux que ceux qu'on goûte dans le sein du libertinage. Une épouse belle & ver-

rueuſe, s'applique ſans ceſſe à faire votre bonheur; vous avez la douceur de devenir père, & de recevoir les innocentes careſſes de vos enfans; ſans troubles & ſans remords, au milieu de votre famille, vous éprouvez la ſatisfaction d'être content de vous-même, & de jouïr de l'eſtime générale. Vous obtiendrez aiſément une telle félicité, ſi vous êtes docile à mes conſeils. Préſentez-vous chez Madame votre mère; elle n'a plus aucune raiſon pour ſe faire céler; je penſe qu'elle ſera charmée de vous revoir; convenez de vos torts; demandez-lui pardon du paſſé; priez-la d'acquitter vos dettes, & vous la trouverez diſpoſée à tout faire pour un fils ſoumis & repentant. Vous eſſuîrez peut-être une petite mercuriale; mais ce léger déſagrément ſera bientôt effacé par la félicité qui doit le ſuivre. Qu'il me

ſera doux, mon cher Comte, d'y avoir contribué, & de pouvoir me dire que j'ai rendu un fils à ſa mère!

La Marquiſe de F***.

*Du Château de F***, le 29 Avril, 17...*

LETTRE CLIII.

*La Comteſſe de C***, à la Marquiſe de F***.*

CE n'eſt donc point aſſez que de contrarier mes ſentimens, & de vous être oppoſée à la juſte punition que je voulais infliger à votre Orpheline; vous prétendez encore me contraindre de pardonner à mon fils, c'eſt-à-dire,

à un libertin décidé, que j'ai toujours traité avec une rigueur extrême, parce qu'il a toujours montré le plus mauvais naturel. Ecoutez, mon amie, je vous laisse agir chez vous comme bon vous semble; permettez-moi donc de me conduire à ma fantaisie. Me préserve le ciel de suivre votre exemple, & d'adopter jamais vos pernicieuses maximes! Il faut de la sévérité pour réprimer les désordres de la jeunesse; trop de complaisance flatte ses passions criminelles, & l'encourage à donner dans les plus grands excès. Persuadée de la sagesse de ces principes, je veux encore éloigner mon fils de chez moi, afin d'observer toutes ses actions, & d'être bien sûre de son changement de conduite, lorsqu'il viendra me dire qu'il est tout-à-fait corrigé. Par ce moyen je ne risque point d'être trompée, & j'aurai quelque jour la consolation de le voir tel

que je le desire. Au-lieu que vous, ma chère Marquise, avec toute votre bonté, vous ne ferez que des cœurs vicieux, & vous serez aussi coupable que ceux dont vous occasionnerez les fautes. Je suis fâchée que vous me forciez à vous écrire des vérités aussi dures. Mais je n'en suis pas moins votre sincère amie.

La Comtesse de C * * *.

De Versailles, le 12 *Mai*, 17...

LETTRE CLIV.

*Le Comte de C***, à la Marquise de F***.*

MADAME,

ON ne peut être plus sensible que je le suis à toutes vos bontés; daignez en recevoir mes remercimens, & soyez persuadée que ma reconnaissance doit durer autant que ma vie. Vous avez cru qu'il était possible de me raccommoder avec ma mère; le traité de paix que vous projettiez, vous a paru très-avantageux pour moi, & votre zèle n'a rien négligé pour le faire réussir. Malheureusement le succès n'a point répondu à vos généreux efforts: vous allez voir, Madame, si

la faute peut m'en être imputée. Frappé des vérités que vous m'avez écrites, m'avouant que je m'ennuiais en effet dans le sein des plaisirs, & desirant d'une manière confuse de rendre ma conduite plus régulière, j'ai voulu savoir si ma destinée m'appellait à mener la vie d'un Caton, après avoir joui de celle d'Epicure. Afin de m'éclaircir tout de suite du rôle que j'allais jouer désormais, je me suis présenté à la porte de Madame la Comtesse de C***, ainsi que vous me l'avez conseillé; jugez de ma surprise en apprenant encore que le Suisse avait des ordres positifs de me refuser l'entrée. Je ne me suis pourtant pas rebuté, j'ai pensé que ma constance leverait tous les obstacles; & comme je m'étais promis de vous mander le résultat de mes courses & de vos bons offices, il m'a fallu me priver jusqu'à présent de l'honneur de vous écrire.

Enfin, lorſque je m'y attendais le moins, &, qu'à vous dire la vérité, je faiſais une dernière tentative, le Suiſſe m'a dit gracieuſement ce matin, que je pouvais monter, que ma mère était viſible. Enchanté de cette permiſſion ſi long-tems attendue, & qui me paraiſſait de bon augure, je me ſuis empreſſé d'en profiter. Mais que la réception de Madame la Comteſſe a bien vîte modéré ma joie! Sans prendre garde à l'air timide & décontenancé que j'avais, ſans trop ſavoir pourquoi, elle m'a lancé des regards furieux; &, fronçant les ſourcils, elle m'a demandé, du ton le plus bruſque, ce que je lui voulais. — » Je » viens vous prier, Madame, lui ai-je » répondu, d'oublier mes égaremens; » j'ai formé le projet de me compor- » ter, par la ſuite, en homme raiſon- » nable; vous trouverez en moi un » fils ſage & reſpectueux. Mais j'ai

» contracté quelques dettes ; je vous
» supplie, ma très-chère mère, de
» vouloir bien les acquitter. — Je con-
» çois votre ruse, s'est-elle écriée alors ;
» vous vous êtes imaginé que j'aurais
» la simplicité de vous croire & de
» payer vos dettes, afin de vous met-
» tre à même d'en faire de nouvelles.
» Mais je ne serai point votre duppe ;
» retirez-vous, & ne paraissez devant
» moi que lorsque vous aurez satisfait
» tous vos créanciers «. — Il m'a fallu
sortir ; j'ai regagné mon carrosse les
yeux baissés, l'air confus ; mais riant
en moi-même de la bisarre démarche
que je venais de faire.

Vous voyez, Madame, que ma
visite n'a pas été bien longue, & que
ma mère est laconique dans ses com-
plimens. Je me suis soumis à tout ce
que vous avez exigé, peut-être même
serais-je devenu un modèle de sagesse ;
ma destinée en ordonne autrement. Il

ne me reſte qu'à prendre mon parti, & qu'à vous remercier du rôle édifiant que vous vouliez me faire jouer dans le monde.

Je ſuis avec reſpect, &c.

Le Comte de C***.

De Verſailles, le 27 Mai, 17..

LETTRE CLV.

*Le Marquis de F***, au Comte de C***.*

LA ſanté de Jeannette ſe rétablit de jour en jour. Cette agréable nouvelle, que ma mère me mande à l'inſtant, diſſipe la mélancolie dans laquelle j'étais plongé. L'humeur noire qui me dominait, paraiſſait ſi viſible-

ment, malgré tous mes efforts pour la cacher, que Julie m'en a souvent raillé avec son enjoûment ordinaire. Si elle en avait su la cause, à quels reproches n'aurais-je pas eu lieu de m'attendre ! Car enfin, je ne puis douter qu'elle m'aime, & que la connaissance de mes vrais sentimens ne la pénétrât de douleur. Elle croit qu'elle est la seule qui m'ait rendu sensible ; tandis qu'une autre possède toute ma tendresse, & que je ne l'ai choisie que pour me distraire des chagrins qu'éprouve quelquefois un tendre amant........Cependant, l'avoûrai-je ? je sens qu'elle m'est beaucoup plus chère que dans les premiers jours de notre liaison. Est-ce que j'aime Jeannette avec moins d'ardeur ? Non, mon amour est toujours aussi vif, aussi sincère. S'il fallait absolument perdre l'une ou l'autre, il n'y a pas de doute que je ne préférâsse d'être privé de

Julie. Mais tant que je pourrai les conſerver toutes deux, elles ſeront néceſſaires à ma félicité.... Quelle eſt donc cette biſarrerie du cœur humain, de ſoupirer, de brûler pour une perſonne charmante, & d'être en même-tems entraîné vers une autre Beauté qui nous fait moins d'impreſſion? La ſituation où je me trouve, n'a rien d'extraordinaire, elle eſt l'effet naturel des différentes paſſions qui nous agitent: elle excite pourtant en moi le remords. Je ne peux me diſſimuler que je paraîs coupable d'inconſtance envers celle qui m'eſt plus chère que la vie; &, tout en m'accablant de reproches, j'achève de me rendre criminel. Adorable Jeannette, raviſſante créature! loin de mériter d'attendrir ton cœur, je ſuis indigne de t'aimer..... Ah! pardonne une faibleſſe involontaire, qui ne doit être que trop commune aux jeunes gens; tu

en es bien vengée par la peine qu'elle me cause. D'ailleurs, les charmes de cette Julie sont si peu comparables à toutes tes perfections, qu'elle ne doit te causer aucun ombrage. . . . . O mon cher Comte! pourquoi me l'avez-vous fait connaître? . . . . . . Mais, puisque je l'aime sans être parjure à mes premiers sermens, je veux continuer de la voir & me consoler auprès d'elle d'une absence qui me désespère. Je crois qu'il est à propos de lui faire de nouveaux présens; je me suis apperçu qu'elle serait charmée d'avoir de bélles girandoles : j'irai retrouver l'usurier que vous m'avez indiqué; j'en serai quitte pour payer cent pour cent d'intérêt, vu qu'il faut qu'il attende que je sois majeur, & ce n'est pas trop cher, selon ce que j'ai entendu dire. . . . . . . Mais je crains que tant de dépenses ne soient sues de ma mère, & qu'elle n'en conçoive une juste indi-

gnation ; ma mauvaiſe conduite la pénétrerait de chagrin, & ſes reproches me couvriraient de honte, en même-tems qu'ils rempliraient mon cœur d'amertume..... O ciel! j'offenſe la meilleure des mères; elle ſe flatte que je l'aime trop pour avoir jamais à rougir devant elle : & j'abuſe de ſa confiance! Comment oſerai-je ſoutenir ſes regards! Ah! ſes bontés, qui m'enchantaient autrefois, me rappelleront mon ingratitude & tous mes torts; je fuirai ſes careſſes, dont je ſerai forcé de m'avouer indigne...... Mon unique conſolation eſt de me dire qu'elle ignorera peut-être toujours combien je m'écarterai de ſes judicieux avis, combien je mériterai peu ſon eſtime & ſa tendreſſe...... Si je vous voyais plus ſouvent, mon cher Comte, vous diſſiperiez peut-être une partie de mes allarmes, qui

vont vous paraître bien pusillanimes & bien ridicules.

Le Marquis de F * * *.

De Paris, le 11 Juin, 17....

LETTRE CLVI.

*Le Comte de C * * *, au Marquis de F * * *.*

OUI, mon pauvre Marquis, vos préjugés sont tout-à-fait étonnans, & vous auriez grand besoin que je vous répétâsse sans cesse mes leçons. Faut-il toujours vous le redire ? les femmes sont faites pour plaire & pour être trompées, & doivent, ainsi que nous, se piquer d'inconstance. Rien de plus ennuieux que la Société, si

les amans étaient d'une fidélité à l'épreuve; on verrait régner des plaisirs monotones, qui deviendraient bientôt insipides; au-lieu que le changement de maîtresses, les soins qu'on se donne pour s'en procurer de nouvelles, le manège, les agaceries des coquettes, le dépit des jaloux, la joie d'avoir mis à fin une galante avanture, tout cela fait régner dans le monde un désordre charmant, une aimable vivacité, d'où résulte le comble du bonheur. Quoi! parce que vous soupirez langoureusement pour une Belle qui se pique d'afficher la sagesse, vous vous reprochez de tendres écarts, dont personne ne s'est encore avisé de se faire le moindre scrupule! Eh, mon cher, c'est dans les circonstances où vous êtes, qu'il est le plus nécessaire de varier ses plaisirs! Conservez votre enfance, puisqu'il vous est encore impossible

de sa quitter, mais cherchez à vous dissiper, par une inclination moins sérieuse & plus agréable.

Je vous ferai sur-tout la guerre au sujet de la crainte que vous avez d'être blâmé de Madame votre mère: pouvez-vous croire que votre conduite lui soit encore soumise, & ne savez-vous pas qu'il est un âge où l'on brave l'autorité des parens? Lorsque vous étiez confiné dans le gothique Château de vos ancêtres, & que vous étiez imbu des vertus rustiques de la campagne, je conçois que vous ayez pu ignorer le plus précieux privilége de tout être né libre; mais, qu'introduit par moi dans le monde, & guidé par mes leçons, vous teniez encore à des erreurs aussi puériles, c'est ce qui m'étonne & me confond. Je crains bien, Marquis, de ne faire de vous qu'un très-mauvais élève. Cependant, mes bontés seront tou-

jours

jours les mêmes ; je m'efforcerai de vous ôter le bandeau du préjugé, quoique vous sembliez vouloir le laisser sur vos yeux. Pour continuer à vous parler en sage Mentor, ou en homme instruit des vérités que le Vulgaire ignore, je vous dirai qu'il ne tient qu'à vous d'être jusqu'à soixante ans l'humble esclave de votre famille : les parens renoncent le plus tard qu'ils peuvent à la tyrannie qu'ils exercent sur nous dans notre enfance. Lorsque nous tremblons sous la férule, ils exigent de nous une extrême docilité & une obéissance sans bornes ; ils osent prétendre le même empire quand nous sommes des hommes faits, & ils nous recommandent encore une pureté de mœurs, qui est presque impossible dans l'âge des passions. Je vous le demande, Marquis, n'est-ce pas le comble de l'injustice? Vous croyez peut-être qu'eux-

mêmes ont donné l'exemple de cette ſageſſe qu'ils veulent abſolument trouver en nous. Détrompez-vous, mon ami, la plupart d'entr'eux ont aimé le plaiſir quand ils étaient jeunes; s'ils revenaient à notre âge, ils ſe livreraient de nouveau aux agréables folies qu'ils nous reprochent avec tant de ſévérité. N'eſt-il donc pas viſible que l'envie ſeule les fait déclamer contre nos amuſemens, & qu'ils enragent d'en être privés pour toujours? Ils reſſemblent à ces groſſiers Epicuriens qui, en ſortant d'un magnifique banquet, s'aviſeraient de vouloir empêcher de manger des gens remplis d'appétit. Ce que je dis ici n'eſt pas pour vous faire entendre que la conduite de Madame votre mère ait jamais été ſuſpecte; j'avoue que la médiſance a reſpecté ſa vertu. Mais combien de pères & de mères eurent tous les vices qu'ils condamnent dans

leurs enfans ? Je suis donc en droit de conclure qu'ils ont le plus grand tort de chercher à nous rendre meilleurs qu'eux-mêmes, & de vouloir vaincre les forces de la Nature. Il est clair aussi que nous ne leur devons point une entière obéïssance, puisqu'ils exigent des choses impossibles, & que c'est souvent leur faute si nous donnons dans les plus grands désordres. Du moins ma mère m'a-t elle contraint à me livrer à la fougue de mes passions, pour m'étourdir sur les chagrins que m'ont causé ses rigueurs & ses mauvais procédés. J'aurais peut-être été moins libertin & moins heureux sans elle ; peu s'en est fallu même ces jours passés que je n'aie embrassé une triste réforme ; mais elle a résisté aux sollicitations de Madame votre mère, une visite que je lui ai faite, n'a pu la toucher, elle m'a de nouveau banni de sa présen-

ce : j'en rends grace à mon destin ; je continûrai à mener une vie délicieuse. Que je suis fortuné ! la joie & le plaisir m'environnent sans cesse. L'âme remplie d'idées toujours riantes, je me déclare l'amant le plus idolâtre de toutes les femmes ; celles qui sont douces & complaisantes obtiennent sur-tout mon tendre hommage. Entendez-vous, Marquis ? je préfère les Beautés faciles & humaines : mettez-vous bien dans l'esprit que les scrupuleuses & les bégueules ne sont bonnes qu'à faire éprouver une froide admiration, & à faire périr d'ennui leurs respectueux adorateurs. Afin d'abréger le long cérémonial de la tendresse, & d'éviter cette résistance simulée qu'employent par politique nos honnêtes femmes, & qui les impatiente tout autant que nous, je m'adresse à ces Nimphes séduisantes & sensibles, qui vous ai-

ment d'autant plus que vous les payez davantage. Leurs caresses & leur amour, disent de graves Philosophes, ne sont que grimaces & qu'apparences mensongères..... Eh ! que m'importe à moi, pourvu que je sois trompé sans m'en appercevoir ? tout n'est-il pas illusion & chimère dans le monde ? Les objets nous charment ou nous déplaisent, nous réjouïssent ou nous affligent, selon l'idée que nous nous en formons. Ainsi, mon cher ami, moquez-vous des sermons d'une mère trop rigide, comme je me suis toujours ri des rigueurs de la mienne; n'ayez plus le bisarre scrupule de n'oser joindre une inclination passagère à un amour véritable; & dans le choix d'une maîtresse, accordez la préférence à celle qui doit vous conduire plus promptement au plaisir, unique but au-

quel aspirent tous les amans, quoi qu'ils en disent.

Cette Lettre est d'une longueur énorme; elle aurait été plus courte, sans une légère indisposition qui me force à rester aujourd'hui chez moi: j'en profite pour vous écrire toutes les idées que m'a fait naître votre dernière missive. Adieu, mon cher Marquis; car il faut que je finisse.

Le Comte de C***.

De Versailles, le 19 Juin, 17..

LETTRE CLVII.

*Madame P.***, à Jeannette R***, sa sœur.*

ME voilà donc à Paris ! loin d'en éprouver du plaisir, je voudrais bien encore être dans mon village. Mais l'état de mon mari l'oblige à ne passer tous les ans que quelques mois à la campagne. Il faudra me résoudre à demeurer ici ; je ne suis plus libre actuellement de mes volontés, je dois sacrifier mes goûts & tout ce qui m'est cher. Qu'il m'en coûte d'être privé de la bonne mère Michelle, & de ne plus habiter une simple chaumière ! Que je regrette la vie tranquile que je menais en soignant mes brebis & mes genisses !

Auſſi je ne deſirais point de devenir une grande Dame ; non, j'aurais été ſatisfaite en me voyant la femme d'un honnête Laboureur. Cela ne veut point dire que mon mari me ſoit indifférent ; il eſt de mon devoir de l'aimer ; je ſens qu'il me ſera facile de me ſoumettre à l'obligation que l'on m'impoſe : M. P*** eſt ſi doux, ſi rempli de prévenances ! Que ne pouvez - vous être témoin, ma chère Sœur, des attentions qu'il a pour moi ! Il m'apprend à me préſenter dans le monde, me donne des leçons d'ortographe, & corrige les fautes que je faits contre la langue. Ainſi ne ſoyez pas ſurpriſe, ma Sœur, ſi, par la ſuite vous trouvez mes Lettres un peu meilleures. Avant de quitter le Village de S***, je devais avoir déja fait quelques progrès ; car M. le Curé, frère de mon mari, avait la bonté de

cultiver ce qu'il appellait mes heureuses dispositions. M. P*** ne néglige rien pour achever de m'instruire ; ce n'est point par vanité qu'il veut me rendre digne de ce que je suis actuellement ; plus il me connaît, dit-il, & plus il se persuade qu'on ne saurait blâmer son choix ; les leçons qu'il me donne n'ont d'autre motif que mon propre avantage, & que l'envie qu'il a de m'attirer une entière considération.

Vous voyez combien je serais heureuse, si je n'étais à chaque instant affligée par le souvenir de votre situation. O ma sœur ! continuez de vous repentir & d'intéresser Madame la Marquise ; vous goûterez encore le bonheur, en revenant à la vertu.

La satisfaction que j'éprouverais, est aussi troublée par l'ennui d'habiter ce superbe Paris, dont ceux qui ne

l'ont jamais vu, publient tant de merveilles. Bon Dieu! quel bruit, quel vacarme dans les rues: des carrosses, des voitures qui menacent d'écraser les passans, ou qui les couvrent de boue; une foule perpétuelle qui s'agite & se pousse. Voilà les objets qui se présentent journellement aux yeux. Je croyais d'abord que quelque fête extraordinaire attirait tant de monde, & je ne puis concevoir comment dans un tel cahos il n'y a pas chaque jour plusieurs personnes d'estropiées ou de tuées. M. P*** m'a mené dans ces endroits où l'on rit & l'on pleure, en voyant des choses qui ne sont pas vraies; j'aime mieux jouïr du spectacle de la campagne, & d'un soleil levant: mon mari dit que j'ai raison; & cela me fait beaucoup de plaisir. Mais quand je m'amuserais ici, je n'y saurais demeurer sans inquiétudes; je

me repréſente toujours combien les hommes y ſont méchans, & combien il eſt rare d'y trouver des femmes ſages; je frémis quand je ſonge au nombre des jeunes perſonnes qui s'y ſont perverties, & quand je me rappelle ſur-tout ta déplorable hiſtoire. On employe tant de moyens de ſéduction, le ſéjour de cette Ville eſt ſi funeſte à la vertu, que je tremble quelquefois pour moi-même...... O mon Dieu! daignez préſerver ma jeuneſſe & mon innocence; vous connaiſſez la pureté de mon âme, faites-moi mourir, ſi je dois être capable d'oublier mon devoir. C'eſt à toi, ma chère Sœur, que j'aurai obligation des précautions que je vais prendre pour veiller ſur ma conduite; ton exemple m'effraye, & j'aime mieux me rendre eſtimable en imitant la ſageſſe dont tu donnas autrefois tant de preu-

ves, qu'en pleurant, comme toi, mes fautes & mes égaremens.

LOUISE R*** P***.

De Paris, ce 24 Juin, 17...

LETTRE CLVIII.

*Jeannette R***, à Madame P***, sa sœur.*

DEPUIS quinze jours ton infortunée sœur est devenue mère, après avoir souffert des douleurs horribles. Je ne croyais point accoucher encore, puisque je n'étais grosse que de sept mois. Hélas! pourquoi ne suis-je pas morte au milieu des maux cruels que je viens d'éprouver, & qui n'étaient

point adoucis par la consolation d'être mère? Le ciel prolonge, sans doute, ma vie, afin qu'une longue pénitence expie davantage mes criminelles faiblesses. Si tels sont ses décrets, je m'y résigne avec la plus entière soumission. Puisse l'innocente créature que j'ai mise au monde, être plus heureuse que moi! C'est d'une fille que je suis accouchée, & je sens qu'elle me sera chère, quoique sa naissance atteste mon déshonneur...... Mais cette enfant qui aura quelque jour tant de reproches à me faire, ne m'accusera du moins jamais de lui refuser ma tendresse. Eh! comment serais-je assez barbare pour la haïr? Est-elle cause de la corruption de mon cœur? Hélas! l'infortunée n'aura que moi pour l'aimer; elle doit trouver en moi seule tous les sentimens qui animent des parens estimables, puisque je lui tiendrai lieu de famille. Oserai-je lui

faire l'aveu de ma honteuse faiblesse ? Je rougirais trop en me déclarant sa mère ; je paraîtrai seulement une généreuse & tendre amie. Par les précautions que l'on a prises, elle ne connaîtra jamais les vrais motifs que j'aurai de la chérir ; Madame la Marquise avait retenu secrètement une nourrice, éloignée du Château, d'environ dix lieues ; le lendemain de mes couches, la bonne Goton, cachant soigneusement l'enfant, a monté dans la calèche de mon illustre bienfaitrice, & s'est rendue en diligence auprès de cette femme, à qui elle a dit de ne se montrer au Château, que lorsqu'on lui retirerait le nourriçon, dont la mère venait de mourir, & auquel Madame la Marquise ferait toujours du bien, mais sans que personne le sache, attendu qu'elle se plaisait à cacher ses bonnes-œuvres. Comme l'humanité de Madame de F * * * est connue dans

tout le pays, la Paysanne n'a rien trouvé d'extraordinaire dans le discours de Mademoiselle Goton; elle a promis de se conformer à tout ce qui lui était prescrit, & de se contenter d'écrire, quand elle aurait quelque chose à faire savoir au sujet de l'enfant. Ainsi l'on ignorera toujours ma malheureuse avanture; ma fille ellemême n'en sera point instruite. Que de graces j'ai à rendre à ma généreuse protectrice! Mon sort est encore adouci par l'amitié d'une Sœur compatissante, qui, loin de se refroidir à mon égard, ou de me mépriser, me plaint & me console.

JEANNETTE R***.

*Du Château de F***, le 17 Juillet, 17...*

LETTRE CLIX.

La même, à la même.

Quelle triste nouvelle viens-je d'apprendre!... un torrent de larmes inonde mon papier..... O ciel! ma fille est morte: cette innocente créature n'a vécu que seize jours.... Mais dois-je être si sensible à sa perte? Qu'aurait-elle éprouvé dans la carrière de la vie? des peines, des adversités, des souffrances en tout genre. Loin de nous affliger de la mort des personnes qui nous sont chères, nous devons, au contraire, nous en réjouir, puisqu'elles cessent alors d'être exposées aux inquiétudes, aux embarras & aux maladies, qui sont tellement le partage de l'espèce humaine, qu'on peut dire

qu'elle n'existe que pour être infortunée. Le comble du bonheur est donc de voir périr son être, pourvu qu'une âme pure, une conscience tranquile nous fassent envisager sans crainte les approches de notre dernier moment. Ces tristes vérités calment un peu ma douleur, & me font presque remercier le ciel, d'avoir fait descendre ma fille au tombeau, même avant qu'elle ait connu le malheur de vivre. Ma situation est semblable, en quelque sorte, à celle de ces époux plongés dans l'indigence, qui sont réduits à desirer de n'avoir point d'enfans, & qui, se consolants d'être seuls en bute à l'extrême misère, voient, sans répandre une larme, mourir les fruits de leurs déplorables amours........ Cependant mon cœur est oppressé par la tristesse; victorieuse de tous les raisonnemens, la Nature me fait en-

rendre sa voix, & je pleure un enfant dont j'avais à rougir d'être la mère.

JEANNETTE R***.

Ce 18 Août.

LETTRE CLX.

La même, à la même.

QUE dois-je faire? accepterai-je la brillante fortune qui se présente, ou bien passerai-je le reste de mes jours dans la honte & dans les larmes? Je serais bientôt décidée sur mon choix, si ma bienfaitrice ne voulait m'engager à préférer le parti qui peut, en apparence, me rendre très-heureuse. Ainsi, je me vois dans l'alternative

cruelle, ou de me préparer de nouveaux remords, ou de me couvrir d'une nouvelle infamie, ou de déplaîre à celle que je regarde comme ma mère, en allant m'ensevelir dans un Cloître.... Daigne m'éclairer par tes sages avis, ma chère Sœur, toi, dont le trouble des sens n'a jamais séduit la raison; dois-je épouser M. de Fontenor; ne suis je pas indigne de l'honneur qu'il songe à me faire ? Il est actuellement dans son Château, situé à deux lieues d'ici; voyant qu'il ne pouvait réussir à me voir, malgré ses vives instances, il a pris le parti de m'écrire. Je t'envoie, ma Sœur, la Lettre que je viens d'en recevoir; elle m'a couvert de confusion, par les louanges qu'elle contient de ma vertu, & que je suis si loin de mériter (*). Madame la Marquise,

(*) Nous n'avons pu recouvrer cette Lettre.

qu'il a persuadée de la sincérité de ses sentimens, veut que je lui fasse l'aveu de ma honteuse faiblesse, & des suites qu'elle a eue, & que je l'épouse, s'il m'aime encore après cette fatale confidence; mais elle croit que je dois taire le nom de mon suborneur, étant inutile de le déshonorer en m'avouant coupable. Je ne sais si j'aurai la force d'avouer à un homme qui m'adore, combien je suis digne de mépris. Il va me fuir avec horreur, & toute mon infamie lui sera connue. Puis-je me résoudre à la rendre publique? Eclaire-moi, ma Sœur, par tes judicieux avis, & sois sûre que je m'empresserai à les suivre. Je te prie d'apprendre à M. P*** ma malheureuse histoire, & de lui dire que j'implore les conseils de sa prudence & de sa sagesse; puisque je me suis couverte d'opprobre, il est juste que je rougisse à l'aspect des personnes qui me sont

les plus chères..... Mais M. de Fontenor doit-il être instruit de cet odieux secret?..... Faudra-t-il que je lui fasse l'aveu le plus humiliant?..... N'est-il pas vrai que quand une jeune personne a eu le malheur d'oublier un seul instant la vertu, elle doit cacher sa honte au fond d'un Cloître, & qu'elle est indigne de porter le titre sacré d'épouse & de mère?

JEANNETTE R***.

Ce 19 *Août*, 17..

LETTRE CLXI.

*La Marquise de F***, à la Comtesse de C***.*

Mes inquiétudes & mes embarras sont finis; ma chère Jeannette est heureusement accouchée au bout de sept mois. J'avais pris des mesures pour que son enfant fût nourri sans que l'on en connût jamais la mère; il vient de mourir; tout ce qui me console, c'est que l'aimable Orpheline est entièrement rétablie, & que la joie semble renaître en elle, en même-tems que la santé. Ses larmes ont assez expié sa faute involontaire: elle peut s'en occuper moins douloureusement, & croire que le Ciel la lui pardonne. Je suis enchantée d'avoir porté le calme

& la consolation dans un cœur livré au désespoir. Ah! je suis bien récompensée de la bonne action que j'ai faite ; je vois la satisfaction briller dans les yeux de ma protégée, & le plus vif incarnat succéder à la pâleur de son teint ; je l'entends chaque jour me bénir & former des vœux pour mon bonheur. Que serait-il arrivé si j'eusse cherché à la punir par de mauvais traitemens ? Le chagrin & la douleur l'auraient minée par degrés, & je l'aurais vue mourir en prononçant mon nom avec horreur, & en maudissant l'instant de sa naissance......
Que le tableau qui s'offre à mes regards est bien plus agréable & bien plus digne de l'Humanité ! Cette chère enfant va désormais être heureuse ; Fontenor l'aime toujours, & me presse de conclure enfin son mariage. Il est vrai qu'il ignore la faiblesse dont elle

s'eſt rendue coupable ; mais comme elle eſt plus infortunée que criminelle, j'ai conſeillé à l'aimable créature, de lui tout avouer, ſans nommer cependant le ſuborneur, que la publicité d'une telle action ferait paraître trop odieux, & qu'il eſt d'ailleurs fort inutile de faire connaître. J'eſpère que M. de Fontenor ſentira que ma Jeannette a été la victime d'une funeſte crédulité & du manége d'un Tartuffe, entraîné, peut-être, par une paſſion impérieuſe, qu'il s'efforça vainement de ſurmonter. Le mariage tant différé, ne s'en fera pas moins, & rien ne troublera le bonheur de ma chère fille, qui ſerait toute ſa vie agitée de remords & des plus cruelles appréhenſions, ſi elle diſſimulait à ſon époux, les fautes qu'elle a commiſes dans un malheureux moment. Je penſe, mon amie, que vous applaudirez à ma fa-

çon

çon de penser, & que vous ferez des vœux pour la félicité de notre belle Orpheline.

Je vous embrasse, & vous prie de m'écrire plus souvent que vous ne le faites : est-ce que vous m'auriez oubliée ?

La Marquise de F * * *.

Du Château de F * * *, le 19 Juillet, 17...*

LETTRE CLXII.

Madame P * * *, à Jeannette R* * * *, sa Sœur.*

JE l'avoûrai, ma chère Sœur, ta situation est embarrassante ; il s'agit de te déshonorer dans l'esprit d'un homme qui te croit très-estimable, ou de te

mettre dans le cas, en le trompant, de n'être jamais heureuse avec lui. L'une ou l'autre de ces deux choses, doit également te faire de la peine ; & cependant il faut faire un choix, quelque désagréable qu'il soit. Je te connais trop pour ne pas me douter du parti que tu prendras, & je t'en félicite d'avance. Mais avant que je te dise plus clairement quel est mon avis, je crois qu'il est à propos d'examiner s'il convient que tu épouses M. de Fontenor. Madame la Marquise te presse de consentir à ce mariage avantageux : n'importe, son amitié pour toi, la trompe peut-être : ainsi, sans manquer à cette Dame respectable, je me permettrai de considérer si, avec des sentimens honnêtes, tu peux te croire digne d'une pareille alliance. Tu l'as très-bien dit à la fin de ta dernière Lettre, une fille coupable de faiblesses, ou secrettes, ou connues, est

loin de mériter jamais *le titre sacré d'épouse ou de mère.* Cependant elle peut se repentir; & alors pourquoi ne jouïrait-elle pas de tous les droits que lui donnait la sagesse ? Selon ce que je vois par ton exemple, il est bien difficile de ne pas commettre quelques fautes; c'est ce qui me fait trembler pour moi-même, & qui me porte à penser que le comble de l'injustice est de mépriser toujours une fille, revenue de ses erreurs. Ne peut-on pas dire encore qu'elle est beaucoup plus propre à donner une bonne éducation à ses enfans? Elle connaît tout le danger des passions, & doit trembler davantage pour les objets de sa tendresse. Je crois aussi que sa conduite est beaucoup plus régulière que si elle n'avait rien à se reprocher, & que sa vertu ne se dément jamais par la suite : plusieurs raisons m'engagent à penser de la sorte. D'abord elle est instruite

des moyens qu'employent les libertins, pour séduire une honnête femme; leurs discours & leurs ruses, ne produisent sur elle aucun effet : en second lieu, il est tout simple qu'elle cherche à regagner l'estime que ses actions passées lui ont fait perdre, & à mériter la confiance de son mari. Je parle des personnes de mon sexe, qui sont douées d'un excellent caractère, & n'ont succombé que parce qu'elles ont été trompées*; car pour celles qui sont nées naturellement méchantes ou vicieuses, elles sont souvent incorrigibles, & se pervertissent même de plus en-plus. Mais toi, ma Sœur, tu possèdes les meilleures qualités. Tu peux donc épouser M. de Fontenor, s'il a pour toi les mêmes sentimens, après que tu lui auras fait l'aveu de tes fautes. Tu le vois, je suis persuadée que cette confidence est absolument nécessaire, & voici les raisons

qui me le confirment. Tout se découvre tôt ou tard ; le hasard, des circonstances imprévues, font enfin connaître les choses les plus cachées : ainsi le mieux est de les apprendre soi-même aux personnes que cet aveu intéresse, qui peuvent en être informées quelque jour, & qui ne sauraient s'empêcher de vous savoir gré de cette marque de confiance. Dans quelle crainte continuelle ne serait pas une femme qui aurait caché les secrets de sa vie à son époux ? au-lieu qu'elle s'assure qu'il ne sera jamais en droit de lui reprocher le passé, quand son amour s'éteindra, ou bien au milieu des querelles qui s'élèvent quelquefois dans le ménage. Mais, me diras-tu peut-être, qui me répondra qu'une telle confidence ne rebutera point celui qui se propose de m'épouser, parce qu'il croit que j'ai toujours été sage ; & alors que n'ais-je pas à redou-

ter de ſon indiſcrétion ? Ecoute, ma chère Sœur, il eſt à préſumer que ton futur eſt un honnête homme ; cela poſé, l'aveu que tu lui feras, prouvant la délicateſſe de tes ſentimens, ne peut que l'engager à t'eſtimer, & il ſentira qu'il ſerait honteux de trahir ta confiance. Que rien ne t'arrête donc ; exécutes le projet louable & généreux que tu as formé : quel que ſoit l'évènement ; tu auras du moins la conſolation d'avoir fait ton devoir.

LOUISE R*** P***.

De Paris, ce 22 Juillet, 17...

P. S. Tu t'appercevras, ſans doute, que mon mari a corrigé, en bien des endroits, le ſtyle de cette Lettre : il voudrait me rendre auſſi ſavante que lui ; ce qui n'eſt pas poſſible. Mais je vois les mots que l'on doit éviter,

ſoit en parlant, ſoit en écrivant; cela ſuffit, j'en ſaurai bientôt aſſez. Je te dirai encore que M. P*** n'eſt point de mon ſentiment au ſujet du conſeil que je te donne, comme tu le verras par ſa Lettre, que je t'envoye avec la mienne. Adieu, ma chère Sœur, ſois certaine que je n'ai pas changé du depuis que je ſuis une Dame; je t'aimerai toute ma vie.

LETTRE CLXIII.

*M. P***, à Jeannette R***.*

JE ſuis très-flatté, Mademoiſelle, de la confiance que vous avez en moi; je la mériterai par la tendre amitié que j'aurai toujours pour vous, & que je vous ai vouée en épouſant Mademoiſelle votre Sœur. Vous me deman-

dez si vous devez découvrir à M. de Fontenor la séduction qui vous pénètre de honte & de douleur: je pense que vous devez la lui cacher avec le plus grand soin. Je ne hasarde de vous dire mon avis sur une matière aussi délicate, qu'après y avoir mûrement réfléchi. Considérez, Mademoiselle, que, selon toute apparence, les choses demeureront éternellement secrettes; il est donc inutile d'apprendre à votre époux futur, ce qu'il ne saurait jamais. D'ailleurs, cet aveu peut avoir des suites très-fâcheuses. Il vous expose d'abord à voir succéder l'indifférence, ou même le mépris, à l'amour qu'on a pour vous; & qui vous répondra de la discrétion d'un amant piqué d'avoir trop estimé l'objet de sa tendresse? Je veux, pour un moment, qu'emporté par sa passion, il termine un mariage dont le préjugé éloignerait, peut-être, tout autre; croyez-vous être alors véri-

tablement heureuſe ? Ah ! détrompez-vous d'une erreur qui vous rendrait à jamais infortunée : vous ſeriez l'humble eſclave d'un homme qui s'imaginerait vous avoir fait les plus grands ſacrifices ; ſoumiſe à toutes ſes volontés, vous trembleriez à la moindre apparence d'humeur. Il ne tarderait point à avoir pour vous les plus mauvais procédés ; un amour violent eſt celui qui dure le moins ; & alors vous vous trouveriez en bute aux reproches & aux perſécutions d'un époux qui ne ſerait animé que par le ſentiment du déshonneur dont il ſe croirait couvert. Mais vous ne pourriez imputer qu'à vous même votre triſte ſituation, puiſque vous l'auriez cauſée par un aveu toujours indiſcret & toujours dangereux. N'eſt-ce pas aſſez d'avoir à rougir d'une faibleſſe ? Faut-il ſe mettre dans le cas d'avoir encore à en rougir vis-à-vis des autres ? L'homme qui

veut vous épouser eſt vivement perſuadé que votre ſageſſe ne s'eſt jamais démentie : pourquoi lui ôter l'illuſion qui fait tout ſon bonheur ? Ah ! loin de lui préparer pour l'avenir un tourment inexprimable, en dépoſant dans ſon cœur la plus cruelle confidence, qui, telle qu'un funeſte poiſon, doit le miner inſenſiblement, & devenant plus terrible qu'un mortel breuvage, étendre ſon activité juſqu'à l'âme ; éloignez de lui tous les ſoupçons au ſujet du paſſé ; que votre conduite détruiſe les bruits qui pourraient s'élever, & faſſe prendre pour de noires calomnies, de triſtes vérités, propres à vous plonger dans la douleur & dans les larmes, ſi on leur ajoûtait quelque foi, & à détruire la félicité de votre mari. Hélas ! peut-on ſe former une idée de l'horrible ſupplice qu'éprouve un tendre amant, en apprenant que celle qu'il adore, eſt indigne de

son estime, & qu'un autre a joui de ces précieuses faveurs qu'il croyait devoir être le prix de la pureté de ses feux. & la récompense d'un saint hyménée? La fougue de ses passions le rend quelquefois peu sensible à cette fatale lumière; mais lorsque ses sens viennent à se calmer, sa douleur reprend le dessus; l'angoisse, pour ainsi dire, qui dormait au fond de son âme, se réveille plus poignante que si elle l'eût déchiré dans le premier instant; il est d'autant plus à plaindre, qu'il aime & qu'il haît tout-à-la-fois l'objet de sa passion malheureuse: il voudrait le fuir; ses efforts sont aussi vains que douloureux: semblable à celui qui, frappé d'une flèche, ne parvient à se l'arracher, qu'en déchirant sa blessure. Je sais que le monde est rempli de gens qui font indifféremment une telle découverte, & rient de ceux que tourmente une trop juste

ſenſibilité ; laiſſons ces cœurs froids & blâſés, ſe livrer à des demi-paſſions, & méconnaître les ſublimes tranſports de la Nature ; s'ils ont moins de peines, ils ont auſſi bien moins de plaiſirs. Mais, direz-vous peut-être, tromper l'homme que j'épouſe en paraiſſant vertueuſe à ſes yeux, n'eſt-ce pas me rendre coupable d'une nouvelle faute ? Non, vous n'en commettez aucune ; il ignore ce qui s'eſt paſſé ; tant mieux ; ne détruiſez point ſon bonheur & le vôtre. Quand vous avez eu la faibleſſe de combler les vœux d'un ſéducteur, qui vous abuſait par une promeſſe de mariage, vous étiez maîtreſſe de votre volonté ; nul ſerment ne vous liait encore à l'amant devenu depuis votre époux : ce n'eſt donc point à lui que vous avez manqué, mais à vous-même, mais à ce ſentiment d'hònnêteté qui fait la gloire & la félicité ſuprême des jeunes per-

ſonnes qui le conſervent dans toute ſa pureté. Ainſi pleurez en ſecret votre égarement, & n'en rendez compte qu'à vous ſeule, puiſque vous n'avez ſuccombé que lorſque vous étiez libre de vos actions.

Voilà, Mademoiſelle & très-chère Sœur, les conſeils que me dictent l'amitié, & l'étude réfléchie que j'ai faite du cœur humain. Je vous ai parlé avec cette franchiſe dont tout homme honnête doit faire profeſſion. Je ſerais d'autant plus charmé que vous adoptaſſiez mes ſentimens, que je ſuis perſuadé qu'ils contribueraient à votre félicité. Cependant j'applaudis d'avance au parti que vous allez prendre; il ne pourra vous être inſpiré que par la vertu.

P***.

De Paris, le 22 Juillet, 17..

LETTRE CLXIV.

*La Comtesse de C * * *, à la Marquise de F* * *.*

COURAGE! persistez dans vos sentimens débonnaires & ridicules; soyez injuste à force d'être indulgente. Vous acquiescez donc au mariage de votre hypocrite Jeannette! Ainsi vous voulez que le vice, au lieu d'être puni, soit comblé des faveurs de la fortune. Une fille honorée de vos bontés & des miennes, s'en rend indigne, se laisse enlever, fait un enfant; & avant qu'elle ait expié ses fautes par une longue pénitence, elle trouve un parti aussi riche que distingué, auquel une jeune personne estimable & vertueuse aurait à peine osé

prétendre : bel exemple pour la jeunesse libertine ! Mais ne voyez-vous pas que Fontenor n'est si follement entiché de cette petite Paysanne, que parce qu'il la croit extrêmement sage. Prétendez-vous être aussi dupe que lui ? Est-il besoin de vous dire que votre protégée ayant perdu l'honneur, le seul bien qu'elle pût avoir en dot, ne mérite que le mépris de tout homme sensé, & n'a rien de mieux à faire que de se jeter dans un Couvent, afin d'y passer le reste de ses jours ? Soyez sûre que quand Fontenor saura les faiblesses de celle qu'il regarde comme un prodige de mérite & de vertu, il renoncera bien vîte à l'envie de l'épouser. Aussi je n'approuve le bisarre conseil que vous donnez à la tendre Jeannette, que parce que l'aveu de ses fautes renversera ses espérances & les vôtres, fera manquer le mariage projetté, &

remettra les choses dans l'ordre, en la couvrant à jamais de honte & de confusion : car enfin, le vice ne doit point triompher.

Je vous aime toujours, ma chère Marquise ; je ne vous écris pas plus souvent à cause des fréquens voyages de la Cour tantôt à Marli, tantôt à Choisi, ou bien à la Muette ; nous sommes sans cesse par voie & par chemin ; aussi toutes mes affaires sont dans une telle confusion, que j'ai de la peine à me reconnaître. N'imputez donc mon silence qu'à l'embarras continuel où je me trouve. Quoique nous soyons presque toujours d'un sentiment différent, notre amitié n'en est pas moins vive. Tout en blâmant votre excessive indulgence, j'avoue que vous avez de bonnes qualités.

La Comtesse de C * * *.

De Marli, ce 24 Juillet, 17..

LETTRE CLXV.

*Le Marquis de F***, au Comte de C***.*

Vous êtes infatigable, mon cher Comte. Quoi ! vous ne vous êtes pas jeté sur votre lit, pour goûter au moins deux heures de repos ! Comme vous nous avez quitté brusquement vers les sept heures du matin, j'ai cru que vous alliez vous coucher ; mais, en me retirant, je me suis présenté à votre porte, & j'apprends, avec une surprise mêlée d'admiration, que vous ne vous êtes arrêté qu'un instant, & que vous venez de partir pour Marli ; afin de vous trouver au lever..... Voilà ce qui s'appelle faire succéder le devoir au plaisir. Vous

êtes-vous bien amusé, Monsieur le Comte ? Pour moi je suis encore plongé dans un ravissement inexprimable. A peine m'a-t-il été possible de vous dire deux mots. Je ne sais si je vous ai raconté la mauvaise humeur de ce vieux fou de Vicomte ; il prétend que, demeurant chez lui & lui ayant été recommandé par ma mère, je dois l'informer de mes actions. Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est qu'il est fermement persuadé que je ne peux aller nulle part sans sa permission, & qu'il s'est avisé d'enjoindre à son Suisse de l'avertir quand je rentrerais à heure indue. Il n'a pas manqué de savoir que j'avais passé la nuit hors du logis, & il me guétait ce matin, pour me faire une mercuriale, qui, tout à la fois, m'a fort ennuié & m'a beaucoup fait rire. Comment trouvez-vous de pareils procédés ? ne sont-ils pas tout-

à-fait extraordinaires ? ne semble-t-il pas que le Vicomte de L*** soit mon Gouverneur, ou mon proche parent ? Je sortirais aujourd'hui de sa maison, si je ne craignais de chagriner ma mère; elle est si bonne, que, quoique vous en disiez, je ne me pardonnerais jamais de lui désobéir ouvertement. Le meilleur parti que j'aie à prendre, c'est de laisser prêcher le Vicomte, & de saisir toutes les occasions de m'amuser. Vous avez bien raison, le plaisir est de mon âge, & ce serait me couvrir du dernier ridicule, que d'affecter à dix-huit ans la gravité & la sagesse d'un Caton. A l'exemple de la Nature, qui partage l'année en quatre saisons égales, fixons dans la vie un tems pour des occupations agréables, & destinons l'autre à des objets utiles : cueillons des fleurs dans le Printems, & des fruits dans

l'Automne. J'adopte vos principes, comme vous le voyez : ils sont si conformes au goût général ! J'avoue que j'ai eu tort d'avoir tant fait différer la charmante orgie où vous vouliez que je jouâsse un rôle ; je craignais de mettre le pied dans ces maisons consacrées au culte de l'amour, & que l'on m'avait dépeintes avec les couleurs les plus affreuses. Mais que je les ai trouvées différentes de l'idée que s'en forme les gens trop scrupuleux ! J'ai vu l'asyle de la liberté & de l'aimable folie ; j'ai vu les Grâces ne s'occuper que du soin de plaire & de rendre heureux leurs nombreux adorateurs ; je les ai vues ne point se parer d'une fausse vertu, ignorer le droit funeste que s'est arrogé la Beauté, de tourmenter ceux qui l'adorent : peut-être paraissent-elles d'abord avoir un peu trop d'effronterie ; mais c'est qu'on est accou-

tumé à la réſerve & au maintien composé des femmes qu'il eſt d'uſage d'appeller honnêtes. Que je ſuis enchanté de la nuit délicieuſe que nous venons de paſſer ! Vous avez eu de la peine à nouer la partie ; enfin elle s'eſt liée, & vous devez être très-content. Le Duc de **** était d'une humeur charmante ; le Prince de ****, ne m'a jamais paru ſi gai ; & toutes nos Demoiſelles étaient autant d'aimables enchantereſſes : ah ! la volupté eſt bien plus piquante lorſqu'elle naît au milieu des ris & des jeux, que quand elle vient à la ſuite des ſoupirs & des tendres langueurs ! Les trois claſſes de femmes avec leſquelles je me ſuis trouvé en diverſes circonſtances, & les ſenſations différentes qu'elles m'ont procurées, m'ont fait faire cette obſervation : les honnêtes femmes nous cauſent des plaiſirs froids ou trop uniformes, & ſont

trop graves dans leur maintien & dans leurs discours : celles qui sont entre le vice & la vertu, commencent à nous émouvoir d'une manière agréable, leur conversation est légère & brillante : enfin celles qui se sont décidées à faire le bonheur de tout ce qui les approche, ont une vivacité qui nous charme ; leurs rivales sont belles, estimables ; mais elles sont jolies & piquantes ; & tel est le pouvoir de leurs grâces & de leur esprit, qu'elles font oublier combien l'on est peu satisfait d'une félicité trop aisément obtenue, & combien leurs caresses sont dangereuses. Telles étaient les Syrènes près desquelles vous nous avez conduit ; aussi les heures se sont écoulées d'une rapidité étonnante, & le jour nous a surpris le verre à la main, chantans des hymnes à Bachus & à l'Amour. Ce qui a mis le comble aux plaisirs

de cette nuit mémorable, c'est que nous avons joui des douceurs de l'*incognito*; nos Nymphes nous ont pris pour de simples particuliers; elles n'étaient point gênées par les égards qu'elles auraient eu pour notre rang, & nous ne pouvons croire leurs caresses aussi intéressées qu'elles l'auraient peut-être été, si nous en avions été connus: elles nous ont excité à la joie, afin de contribuer à nous rendre heureux, & elles ont ensuite partagé de bonne-foi nos transports...... Mais il est tems de finir ma Lettre. Je suis encore plongé dans une délicieuse ivresse; mes idées n'ont peut-être pas toute la justesse qu'elles auraient, si mes sens étaient plus calmes: vous en conclûrez du moins que je me suis livré sans réserve à tous les plaisirs de notre folâtre société..... Mais quelle inquiétude vient troubler la douceur que j'éprouve!

Ah ! mon cher Comte, que personne ne ſache nos charmants écarts ; on ne voudrait point voir qu'il eſt quelquefois louable d'égayer les peines de la vie : ma mère m'accablerait de ſermons & de reproches, &, je l'avoue, j'y ſerais extrêmement ſenſible : Julie m'accuſerait d'infidélité, & je ne pourrais ſoutenir les regards de Jeannette......... Oh, mon ami ! vous ſerez diſcret. Cet eſpoir me conſole, & me laiſſe la liberté de repaſſer en moi-même les agréables folies que nous avons faites.

Le Marquis de F * * *.

Ce 24 Juillet.

LETTRE

LETTRE CLXVI.

*La Marquise de F***, à la Comtesse de C***.*

JE l'avais bien prévu, ma chère enfant s'est décidée à tout déclarer à M. de Fontenor. Ah ! que cet aveu lui a coûté, non que la vertu ne lui en fît un devoir, mais parce que la pudeur & la honte l'empêchaient de prendre une ferme résolution. Je n'avais fait que lui indiquer le parti le plus honorable, & la laissais maîtresse de choisir celui qui lui plaîrait davantage. Je suis d'autant plus contente de la victoire qu'elle a remportée sur elle-même, qu'elle a vivement combattu ses préjugés & ses craintes : enfin, l'honneur & le devoir ont été les

plus forts. Elle m'exprimait combien était difficile la confidence qu'elle allait faire, je l'encourageais, & ne pouvais m'empêcher de la plaindre, quand M. de Fontenor est arrivé. Il venait encore la presser de fixer le jour de son mariage: qu'il était loin de prévoir ce qu'on allait lui annoncer! A sa vue, Jeannette pâlit, & je frémis sur la situation cruelle où se trouvait cette chère enfant. L'amoureux Financier s'apperçut qu'il se passait en elle quelque chose d'extraordinaire, & la pria de lui dire si elle avait quelque sujet de tristesse. » La constance de » mes sentimens vous déplaîrait-elle, » s'écria-t-il, & vous affligeriez-vous » de la prière que je vous fais de con- » sentir enfin à mon bonheur »? — » Ah! Monsieur, (répondit ma pauvre Jeannette, d'une voix tremblante) » rendez-moi la justice qui m'est due, » oubliez une infortunée, qui n'est

» digne que de vos mépris & de
» votre haîne. — Quel étrange dif-
» cours ! reprit Fontenor ; moi cesser
» de vous aimer ! ah ! je vous adore-
» rai toute ma vie, & ne me féli-
» citerai de ma fortune, que quand
» je l'aurai partagée avec vous «. —
En achevant ces mots, il allait se jeter
aux pieds de notre belle Orpheline ;
mais elle le retint, & lui dit en fon-
dant en larmes : — » Je vais dissiper
» la prévention où vous êtes, & me
» couvrir de la confusion que je mé-
» rite : vous me croyez estimable ; ap-
» prenez que j'osai renoncer à la sa-
» gesse &...... « — Elle ne put ache-
ver, les forces lui manquèrent, elle
tomba sans connaissance dans mes
bras. Effrayée de cet accident, j'ap-
pellai mes femmes, on la porta dans
sa chambre, on s'empressa de la ren-
dre à la vie ; les différens moyens
qu'on mit en usage, parvinrent à la

tirer de cêt état de mort; mais comme elle était extrêmement faible, je la fis mettre au lit. Tandis qu'elle goûtait un peu de repos, je redescendis dans le sallon; j'y retrouvai M. de Fontenor, qui, plongé dans une profonde rêverie, se promenait les bras croisés & la tête baissée. Je sentais qu'il fallait achever la fatale confidence, & je vous promèts, ma chère Comtesse, que j'eus besoin de toute mon amitié pour Jeannette. Je lui représentai que les jeunes personnes, faute d'expérience, étaient souvent exposées à devenir les victimes de la séduction, & que sous l'espoir du mariage, des hommes pervers leur préparaient des remords éternels. J'ajoutai que telle était l'histoire de Jeannette, ainsi que de plusieurs autres infortunées; & je lui découvris qu'elle avait eu un enfant, qui était mort huit jours après sa naissance. J'ajoutai

tout de suite que le repentir devait faire excuser une première faute, & que l'aveu auquel s'était décidé la coupable, attestait son retour à la vertu. J'ai terminé mon discours par lui faire envisager combien il aurait lieu de se louer d'une femme honnête & reconnaissante, à laquelle il aurait fait les plus grands sacrifices. Il m'a écouté sans m'interrompre; envain je m'arrêtais par intervales, afin de le mettre à même de prendre la parole, & de me laisser pénétrer ce qu'il pensait; il a continué de garder le silence; & me quittant tout-à-coup très-brusquement, il a balbutié quelques mots que je n'ai pu comprendre; je l'ai vu regagner à grands pas son carrosse & s'y jeter avec un air de très mauvaise humeur.

Deux jours se sont déja passés sans qu'il soit revenu au Château, & sans qu'il ait envoyé savoir des nouvelles

d'une perſonne qui devrait encore lui être chère. O mon amie! je ne conçois que trop ce que ſignifie un tel procédé. Quoique ma Jeannette ait dû s'y attendre, ſon âme ſenſible en eſt extrêmement affectée ; je crains bien qu'elle n'y puiſſe ſurvivre : toutes ſes peines & tous ſes remords ſe ſont renouvellés ; une fièvre brûlante la dévore & menace ſes jours...... Peignez-vous les inquiétudes & les chagrins auxquels je ſuis en proie ; & refuſez de me plaindre, ſi vous le pouvez...... Mais ſongez que vous êtes la ſeule perſonne au monde dont j'attends quelque conſolation.

La Marquiſe de F***.

*Du Château de F***, le 24 Juillet, 17..*

LETTRE CLXVII.

*Le Marquis de F***, au Comte de C***.*

CHAQUE jour je ſuis plus enchanté de la petite Julie; à chaque inſtant je découvre en elle de nouvelles grâces, & des qualités qui m'avaient échappé. Son caractère eſt excellent, elle eſt auſſi douce qu'un agneau, malgré ſon air mutin & toutes ſes eſpiégleries; je vous aſſure même qu'elle réunit à l'inconſéquence & à la légèreté, un eſprit éclairé & une raiſon ſolide. Mais ce qui va vous ſurprendre davantage, elle eſt très-déſintéreſſée: exemple bien rare à l'Opéra! Pourrez-vous croire, mon cher Comte, qu'elle a refuſé de magnifiques girandoles de

diamans, qui m'ont coûté trois-mille livres ? Rien cependant de plus véritable : la meilleure preuve que j'aie à vous en donner, c'est que je ſuis à même de vous les faire voir, & que je les dois encore...... Friponne de Julie! vous m'aimez donc bien ſincérement, puiſque mes prières, mes inſtances, n'ont pu vous engager à recevoir de légères marques de mon attachement..... Ah! ſans l'amour que m'inſpire une fille accomplie, la délicateſſe de vos procédés m'engagerait à vous préférer à toutes les femmes : vous êtes du moins, après celle que j'adore, l'objet le plus néceſſaire à mon bonheur..... Vous rirez peut-être, Monſieur le Comte, de ma ſingulière apoſtrophe, ſi biſarrement placée au milieu de la Lettre que je vous écris : attendez, ne condamnez pas mon enthouſiaſme ſans en bien connaître la cauſe. Plongé dans une douce

ivresse, le cœur palpitant encore des plaisirs que je viens de goûter, je brûle de faire éclater à vos yeux toute ma félicité ; mais puisque vous ne pouvez lire dans mes regards satisfaits combien je suis heureux, que mes expressions enflammées vous retracent l'agitation délicieuse que j'éprouve. O mon ami ! la sémillante Julie s'est tout-à-coup attendrie dans mes bras ; nous étions seuls ce matin ; je répétais les mêmes caresses qu'elle avait coutume de recevoir, d'un air folâtre, & qui n'aboutissaient qu'à lui faire naître l'idée de s'échapper en éclattant de rire ; je me suis apperçu que sa bouche mutine se détournait moins de mes baisers ; une tendre langueur s'est répandue sur sa physionomie, ordinairement animée & maligne ; enfin, un soupir a trahi le trouble de son cœur, & a été le signal de ma victoire...... Félicité inexprima-

ble! ... Que ferait-ce donc si la belle Jeannette couronnait mon amour! ... Ces vœux formés au milieu de l'ivresse même du plaisir, prouvent que je ne suis point infidèle: je chéris dans les autres femmes, les grâces de l'objet de ma tendresse, & je cherche à m'amuser en intéressant faiblement mon cœur. Ma conduite me fera-t-elle accuser d'inconstance? Eh quoi! faut-il vivre à mon âge dans la seule contemplation de la Beauté qu'on adore?

Le Marquis de F * * *.

De Paris, le 25 Juillet, 17..

LETTRE CLXVIII.

*La Comteſſe de C***, à la Marquiſe de F***.*

PAR quelle fatalité me vois-je donc toujours contrainte à vous quereller, moi qui ne voudrais que vous répéter ſans ceſſe les aſſurances de mon amitié! Mais le moyen d'y tenir, quand votre bonté vous expoſe chaque jour à faire de nouvelles ſottiſes! Je vous ai repréſenté dans ma dernière Lettre, que votre Orpheline ne pouvait plus prétendre à ſe marier avec un honnête homme, & qu'il ne lui reſtait d'autre parti à prendre que de ſe faire Religieuſe : vous n'avez eu aucun égard pour les choſes judicieuſes que je vous ai dites. Qu'en eſt-il arrivé? que vous

avez conſeillé la plus haute imprudence à Mademoiſelle Jannette, & que Fontenor s'eſt dégoûté pour jamais de l'alliance mal-aſſortie qu'il allait former. Je vous avais prédit tout cela, & me réjouis de voir mes conjectures s'effectuer, quoique vous en ayez beaucoup de chagrin : il eſt bien juſte que les faibleſſes des jeunes perſonnes portent avec elles leur punition, en leur faiſant manquer d'excellens partis. Si vous étiez moins prévenue, vous penſeriez comme moi ; loin d'avoir beſoin de conſolation, vous voudriez, au contraire, qu'on vous félicitât d'avoir mis au Couvent votre chère Jeannette, à qui vous ne devez plus que cette dernière marque de bonté.

La Comteſſe de C * * *.

De Choiſi, le 27 Juillet, 17..

LETTRE CLXIX.

*M. de Fontenor, à Jeannette R ***.*

MADEMOISELLE,

J'EN conviendrai de bonne-foi, l'étrange confidence que vous m'avez faite, m'a très-étonné; je me suis retiré comme étourdi d'un coup violent; j'étais incapable de rien entendre, je ne pouvais être sensible qu'à la douleur dont vous m'aviez pénétré. Cependant, un peu revenu de mon extrême surprise, j'ai pu réfléchir avec moins d'émotion sur ce que j'avais entendu; je me suis rappellé les raisons & les judicieux conseils de Madame la Marquise; il m'a semblé vous

voir encore, belle Jeannette, verſant un torrent de larmes, & demi-morte de confuſion & de déſeſpoir, en avouant une malheureuſe faibleſſe, & en éprouvant tout ce que le remords a de déchirant. Alors mon premier mouvement a été de vous plaindre, & j'ai rougi de honte d'avoir eu la bonhommie de tant m'affecter d'une choſe ſi commune dans le monde, à laquelle on eſt même convenu de ne plus faire attention. Si l'on était trop difficile ſur le choix d'une épouſe, me ſuis-je dit quand j'ai pu raiſonner avec moi-même, s'il ne fallait ſe fixer qu'à des Beautés froides, indifférentes, dont le cœur n'eût jamais aimé, où ſe flatterait-on de trouver ce phénix? Il en exiſte, j'en conviens, je veux le croire; mais n'eſt-on pas excuſable d'abréger les recherches? D'ailleurs, combien de femmes ont mené la vie la plus édifiante, après avoir eu

dans leur jeunesse quelques faux pas à se reprocher? Eh! puis-je douter, Mademoiselle, que l'humiliante confidence que vous m'avez faite, sans y être forcée, car il dépendait de vous de me laisser ignorer un secret qui doit être à jamais enseveli dans un profond silence; puis-je douter qu'une pareille démarche n'atteste votre repentir & une ferme résolution de ne donner à l'avenir que des exemples de vertu? Ces différens motifs réunis, &, j'ose l'avouer, mon amour ardent & sincère, bien plus fort que toutes les considérations ensemble; en un mot, tout me fait une loi de briguer le titre de votre époux, & d'attendre un sort fortuné. Ainsi, Mademoiselle, je tombe à vos pieds, & vous conjure de croire que je serai assez généreux, ou plutôt assez juste, pour oublier le passé; pardonnez-moi d'avoir hésité d'abord; c'est qu'il est de certaines

chofes qui nous étonnent toujours un peu, & auxquelles de vieux préjugés nous empêchent de nous faire tout de fuite. Mais c'en eft fait, je reviens aux maximes générales, & me flatte qu'il n'eft guères d'hommes mariés qui n'aient quelques raifons de m'approuver. Vous ferez dans huit jours ma femme. Peut-être que vos fcrupules & votre vertu s'oppoferaient actuellement à ce que je veux faire pour vous ; mais je vous avertis, Mademoifelle, que votre réfiftance ferait inutile ; tout en l'admirant, je ne vous épouferais pas moins, puifque j'ai pour moi le confentement de Madame la Marquife, & la fatisfaction de faire la meilleure action poffible. Oui, dites, écrivez, faites tout ce qu'il vous plaîra, je ne vais pas moins tout difpofer pour que dans huit jours je fois l'homme le plus heureux. Il eft bon que vous fachiez auffi qu'il ferait même

fort inutile que vous prîssiez la peine de me répondre; car lorsque vous recevrez ma L[illegible], je serai dans ma chaîse de poste, à courir de toute la vîtesse de mes chevaux vers Paris, où je vais me rendre bien promptement, afin d'obtenir dispense des trois bancs, & de faire dresser notre contrat de mariage, par lequel je vous assurerai dix-mille livres de rente, & reconnaîtrai que vous avez apporté une dot de cinquante-mille livres, due aux bontés de votre illustre bienfaitrice, Madame la Marquise de F* * *. Après avoir tout réglé, je reviens sans perdre un seul instant, & serai charmé que nous recevions la bénédiction nuptiale dans la Chapelle du Château de cette estimable & généreuse Dame qui vous a tenu lieu de mère........ Adieu, Mademoiselle, je ne puis vous en dire davantage; on m'avertit que ma chaîse est prête; je

parts, je vôle, & ſuis tout à vous pour la vie.

D[illegible]NTENOR.

Ce 26 Juillet.

LETTRE CLXX.

*Le Comte de C***, au Marquis de F***.*

OUI, Marquis, vous avez raiſon, l'amour eſt un ſentiment délicieux, qui ne doit jamais faire le tourment de notre vie; quand il nous cauſe le moindre chagrin, il dégénère & n'eſt plus cette paſſion agréable, deſtinée à mettre le comble à la félicité de tout ce qui reſpire. Ainſi vous faites bien de ne point ſoupirer ſans ceſſe pour Mademoiſelle Jeannette: on ſe diſſipe d'un attachement trop langoureux &

trop platonique, par un attachement fondé ſur le plaiſir; les délices qui ſuivent l'un, conſolent des peines que l'on éprouve dans l'autre, & le rendent, en quelque ſorte, excuſable. Je croirais même que l'on aime beaucoup plus la Beauté ſenſible & complaiſante, que celle qui tourmente preſque tous ſes amans par une exceſſive rigueur. Mais qu'elle ſoit douce ou cruelle, il faut bien ſe garder d'être ſon eſclave; on ne doit porter que des chaînes faciles à rompre. Sans vous répéter les choſes vraies & judicieuſes que l'on a dîtes en faveur de l'inconſtance, je vous rappellerai ſeulement qu'elle eſt le charme de la vie, & que rien ne ſerait plus monotone que de languir toujours auprès du même objet. Pluſieurs perſonnes ſe forment une fauſſe idée de l'amour; elles s'imaginent que c'eſt un ſentiment auſſi pur que légitime, & qui dure autant

que la vie; elles devraient cependant s'appercevoir que les sens le font naître, & que tout dans la Nature prescrit le changement. Vous ne vous êtes point fait, mon cher Marquis, une façon de penser aussi ridicule, qui combat l'expérience & les exemples qu'on a tous les jours sous les yeux : votre conduite actuelle nous annonce quel est votre systême; & je vous en félicite. Vous méritez la victoire que vous venez d'obtenir sur la séduisante Julie, &, vu la sagesse de vos principes, je vous prédis que vous serez très-heureux dans vos tendres liaisons, si vous apprenez à vous défier des femmes; car elles sont aussi légères, aussi trompeuses, que le plus rusé petit-maître. Commencez par n'être point la duppe du prétendu désintéressement qu'affecte à votre égard la jolie Danseuse; je soupçonne qu'elle ne vous montre des sentimens

si nobles & si généreux, que dans le dessein de tirer de vous des présens considérables, en vous piquanr d'honneur. Prenez-y garde, mon ami, les demoiselles de la classe de Julie ne paraissent jamais si désintéressées, que lorsqu'elles sont le plus avides de notre bien. Vous avez du moins l'agrément d'être traité avec une distinction flatteuse; au-lieu que moi on me ruine sans chercher tant de façons. Vous savez que j'entretiens, depuis quelques mois, la Du***, dont la taille haute & dégagée, ressemble à celle des Déesses de la Fable: eh bien, cette Nymphe moderne me jète chaque jour dans des dépenses extravagantes; ses demandes, ses besoins, ses prétentions, ses caprices, ne finissent point; ma vanité est extrêmement satisfaite du rôle brillant qu'elle joue dans le monde; mais je ne vous cacherai pas que mes affaires se dé-

rangent à mesure que les siennes deviennent meilleures; je vais, peut-être, avoir la destinée des Soleils, qui, selon certains Philosophes, à force de lancer leurs feux pour donner de l'éclat à tout ce qui les environne, finissent par se consumer & par devenir de misérables Comètes. Vous seriez étonné, mon cher Marquis, si vous saviez tout ce que me coûte le luxe énorme de l'Enchanteresse qui règne sur mes sens. Il est vrai que je ne paye qu'une partie des dettes qu'elle me fait contracter; mais je suis environné d'une foules de créanciers impitoyables, & mon éloquence se fatigue souvent à leur persuader que des promesses & des politesses d'un homme de mon rang, valent autant que de bonnes Lettres de change. Ce n'est pas sans peine que je parviens à leur faire entendre raison, j'ai lieu de craindre qu'ils ne prennent un jour de

l'humeur........ Eh ! que nous importe l'avenir? il n'exiftera peut-être jamais pour nous: fongeons à jouir du préfent.

Le Comte de C***.

De Marli, ce 27 Juillet, 17....

LETTRE CLXXI.

*Madame de Fontenor, à Madame P***, fa fœur.*

TU ne t'attends fûrement point, ma chère Sœur, à la bonne nouvelle que je vais t'apprendre; réjouis-toi, félicite-moi, depuis deux jours je fuis l'époufe de Monfieur de Fontenor. Ce mariage s'eft fait fi vîte & d'une manière fi imprévue, que je n'ai pu t'avertir qu'il allait fe faire. Eh! de-

vais-je me flatter d'un pareil bonheur, dont je n'ai jamais cessé de me croire indigne ? J'avais bien reçu une Lettre dans laquelle il m'était offert, avec promesse d'oublier la faute que j'avais confessée ; mais je la regardais comme une défaite honnête, quoique Madame la Marquise en conçût les plus flatteuses espérances. Je l'avais même oubliée, & me livrais dans ma chambre à toute la tristesse qui, depuis long-tems, était mon partage, lorsque j'ai vu entrer mon illustre bienfaitrice, suivie de Monsieur de Fontenor; elle s'est jetée à mon cou, m'a serrée dans ses bras ;
» — Remerciez, m'a-t-elle dit en
» pleurant de joie, remerciez l'homme
» le plus généreux du monde, qui
» vient partager sa fortune avec vous,
» en vous élevant au titre de son
» épouse, & qui aura la délicatesse
» de ne vous parler jamais du passé.
» J'approuve

» J'approuve tout ce qu'il a fait pour » assurer son bonheur & le vôtre, & » demain matin vous serez sa fem- » me. « — La surprise m'ôta la force de répondre ; mon silence paraissant un refus, Monsieur de Fontenor me conjura de céder à ses instances, & à celles d'une personne qui avait tout pouvoir sur moi. Tandis qu'il me pressait de la sorte, je baissais les yeux & réfléchissais à ce que j'avais lieu d'attendre d'un homme qui me donnait tant de preuves d'amour; enfin, je lui balbutiai que j'étais trop reconnaissante de l'indulgence qu'il me témoignait & de l'honneur qu'il voulait me faire, pour ne pas consentir à devenir sa femme. Ah, ma Sœur ! comment t'exprimer les transports de sa joie ? Il ne se calma que pour me faire accepter des diamans plus beaux & plus riches que ceux qu'il m'avait remis autrefois, & qui

lui ont été rendus par Madame la Comtesse de C***. Il avait aussi fait apporter des robes superbes, des dentelles, un grand nombre de bijoux, & généralement tout ce qu'il me fallait pour paraître avec l'éclat convenable dès le jour de mes noces...... Que te dirai-je? notre mariage s'est fait avant-hier, à quatre heures du matin, & je suis enchantée des procédés & du caractère de mon époux. Toute la Noblesse du voisinage s'est trouvée au repas qu'a voulu donner ma chère bienfaitrice, qui, dans cette occasion, s'est montrée la mère la plus tendre : le soir on m'a conduite, en grand cortège, dans le Château de mon mari. Les quinze jours que je vais passer ici s'écouleront dans des fêtes continuelles; nous nous rendrons ensuite à Paris, où je me verrai au comble de la félicité, par la satisfaction que j'aurai de vivre

auprès d'une Sœur qui m'eſt infini-
ment chère. En attendant je vais me
livrer à tous les plaiſirs que chacun
s'empreſſe de me procurer. Si tu
voyais comme on ſe réjouït de ma
brillante deſtinée! ..... Ma malheu-
reuſe hiſtoire n'a donc pas tranſpiré;
je n'ai donc pas perdu l'eſtime de
ceux qui me connaiſſent! Je ſaurai
conſerver l'idée avantageuſe que l'on
a de moi; je veux que ma conduite
détruiſe tous les bruits déſavantageux
qui pourraient ſe répandre, & que
la vérité même paſſe pour un odieux
menſonge. En me conduiſant ſans
ceſſe comme une honnête femme,
je m'acquitterai de ce que je dois à
mon époux, & j'éprouverai cette dou-
ceur inexprimable qu'on goûte en
aimant la vertu. Cependant, je ne
veux point renoncer aux agrémens ni
aux délices qui ſuivent la richeſſe;
je ſuis deſtinée à vivre dans le mon-

de, & non au ſein des auſtérités d'un Cloître. Si j'affectais des mœurs trop ſévères, ce ſerait me couvrir de ridicules; & je ſais que le ridicule eſt le vice que l'on pardonne le moins. On trouve déja que j'ai l'art de me mettre avec beaucoup de goût; il m'eſt enfin permis de relever ma parure par l'éclat des diamans: quand je ſerai à Paris, tu avoûras, ma chère Sœur, qu'ils ajoutent ſingulièrement à mes grâces naturelles.

JEANNETTE R*** DE FONTENOR.

Du Château d'Iſſefonds, le 7 Août, 17..

LETTRE CLXXII.

*M. de Fontenor, au Comte de C***.*

EH bien, Monsieur le Comte, je triomphe enfin, la charmante Jeannette est à moi; oui, elle est à moi, & pour toute la vie encore. Je crois, en vérité, que je serais mort de chagrin, si elle avait toujours refusé de combler mes vœux : alors on aurait vu un amant, peut-être pour la première fois, mourir réellement pour les beaux yeux d'une inhumaine. Par bonheur que je n'ai point été contraint d'en venir à cette extrémité fâcheuse; je me suis contenté, comme tant d'autres, de perdre la vie par métaphore : j'étais si amoureux,

ou plutôt la résistance qu'on m'opposait m'avait tellement enflammé, que je ne réponds point des folies que j'aurais été capable de faire. Peu s'en est fallu que l'inconcevable personne ne mît le comble à sa cruauté; elle m'alléguait des raisons.... oh! des raisons tout-à-fait singulières...... Parbleu! jamais femme n'a donné de telles preuves de vertu; j'en pourrais citer un exemple extraordinaire & fort bisarre..... Mais brisons là-dessus, & pour cause: il me suffira de vous dire que Jeannette a une façon de penser unique; je l'admire autant que je l'aime...... Cessons de l'appeller Mademoiselle Jeannette; elle est actuellement Madame de Fontenor. Grace à mon heureuse étoile, tous les obstacles sont levés; une cérémonie respectable, dont les suites sont très-amusantes, jusqu'à ce qu'elles deviennent insipides, me rend pour tou-

jours le maître de cette adorable créature. La plupart des maris ne se rappellent qu'ils sont époux, que pour tourmenter leur infortunée compagne; moi je veux sans cesse faire le bonheur de la mienne, & lui devoir toute ma félicité. N'allez pas croire, je vous prie, que je me propose d'être amoureux de ma femme; Dieu me préserve de tomber dans un ridicule pareil, qui m'attirerait les railleries de tous les gens sensés. J'ai dessein seulement de vivre en honnête homme avec ma jolie moitié; c'est-à-dire, que je ne prendrai point d'humeur contr'elle, & qu'elle ne s'appercevra jamais des maîtresses que je pourrai avoir. N'est-ce pas comme cela qu'il faut faire? Allez, Monsieur le Comte, vous verrez que je connais l'usage, & j'aurai soin que ma femme fasse seule les honneurs de chez moi. J'espère que vous nous rendrez visite très-sou-

vent; je ferai dans quinze jours à Paris, le centre de la bonne compagnie & de tous les plaisirs; je vais doubler, tripler ma dépense; je veux rassembler dans ma maison une société brillante; on y joûra gros jeu, on y fera une chère délicate; mes Concerts deviendront d'autant plus agréables, que Madame de Fontenor y chantera; vous savez qu'elle est excellente Musicienne, & que sa voix flexible est très-mélodieuse: quand elle n'aurait que cette précieuse qualité, ne serait-elle pas digne de tout ce que j'ai fait pour elle?

Je suis avec un sincère attachement, &c.

DE FONTENOR.

Du Château d'Islefonds, le 8. *Août*, 17....

LETTRE CLXXIII.

*Le Comte de C****, au Marquis de F***.*

AH ! mon cher Marquis, je nage dans la joie, j'éprouve la plus vive ſatisfaction, mon cœur brûle de s'épancher dans le ſein de l'amitié, & de vous faire partager mes tranſports. Depuis quelque tems je réuſſis dans tous mes projets; c'eſt avec tant d'art & de ruſes, que j'agite les reſſorts que je mets en mouvement, qu'on eſt forcé d'arriver à mon but, ſans s'en appercevoir. Auſſi je me flatte d'amener à fin une de mes plus belles entrepriſes amoureuſes. Je me ſuis vu longtems arrêté par différens obſtacles; un fourbe, plus malin que moi, m'a

même joué un tour abominable ; mais je me suis consolé des difficultés sans nombre qu'on m'opposait, par le plaisir que je me promettais d'en triompher un jour. Heureusement encore que j'étais moins animé par l'amour, que par l'espoir de faire une nouvelle conquête, & qu'à mon âge la volupté a toujours des charmes, soit qu'elle se fasse attendre ou qu'elle couronne d'abord nos desirs. Enfin, je la vois s'approcher, conduite & embellie par le mystère. Peut-être est-il imprudent à moi de vous en faire la confidence ; mais vous pensez différament qu'autrefois, vous m'avez, j'ose le dire, quelques obligations, & vous êtes homme d'honneur : vous serez donc incapable de me trahir & d'abuser de mon secret. D'ailleurs, j'aime les actions bisarres, extravagantes : il est donc tout simple que j'en fasse une de plus aujourd'hui. Après des raisons

aussi fortes, je vais vous parler comme à mon meilleur ami, quoique vous soyez, peut-être, un peu mon rival. La figure noble & intéressante de Mademoiselle Jeannette, a fait depuis long-tems sur mon cœur, l'impression qu'ont dû ressentir tous ceux qui l'ont vue; mais j'ai caché mes tendres sentimens, sous l'apparence de la politesse & des égards; j'attendais que les circonstances me permîssent de me déclarer avec quelque certitude, & me promettais bien de profiter du premier moment de faiblesse que je pourrais entrevoir ou faire naître. Je me flattais que j'aurais le suprême bonheur d'apprendre à cette aimable personne, quelle est la principale destination de la Beauté: qu'il m'était doux de me croire à la veille de donner d'aussi charmantes leçons! Mais une maudite fatalité a renversé tous mes projets, a même tourné contre moi

les précautions que j'avais prises pour entraîner dans le piége l'innocente créature, & m'a ravi l'espoir le plus cher à mon cœur...... Il faut s'en consoler, & ne vous entretenir que des mesures qui ont eu un plein succès, ainsi que je me le suis proposé en commençant ma Lette. C'est avec chagrin que j'ai découvert votre amour pour la belle Jeannette; j'ai craint la préférence que vous pourriez obtenir, soit à cause de votre mérite personnel, soit parce que vous avez, dès votre enfance, employé auprès d'elle les moyens de plaîre, & qu'on s'attendrit sans peine pour l'amant qu'on est dans l'habitude de voir tous les jours. J'ai pensé que l'expédient le plus sûr pour vous éloigner, était de vous rendre infidèle; & c'est en conséquence de ce raisonnement, que je vous ai fait connaître la petite Julie. Vous n'avez pas manqué de la trouver char-

mante ; j'apperçois même qu'il ne vous sera point facile de rompre les liens de fleurs avec lesquels on vous enchaîne. Mais cet avantage n'était encore que bien peu de chose, sur-tout après que j'eus quitté la maison de ma mère, puisque je ne pouvais parler un seul instant à cet objet que je convoitais en secret. Mon imaginative & mon esprit de ruses m'ont fait franchir des obstacles qui auraient peut-être arrêté tout autre que moi ; je m'avisai de persuader à Fontenor qu'il devait épouser la jolie Orpheline : quelque extravagant que paraisse ce mariage, j'ai eu l'adresse de le faire réussir ; j'en apprends l'intéressante nouvelle. Vous sentez, mon cher Marquis, tout l'excès de ma joie ; je suis l'intime ami du Financier ; il croit m'avoir de grandes obligations : j'aurai donc chaque jour la liberté de voir sa femme. Peut-être n'êtes-vous point assez épris

de Julie, pour applaudir au plan que je me propoſe de ſuivre. En ce cas-là, vous auriez tort de prendre de l'humeur contre moi : c'eſt moins l'amour qui me fait rechercher le commerce des femmes, que le deſir de m'amuſer ; ainſi je ſuis un rival peu dangereux.

Le Comte de C***.

De Verſailles, ce 12 Août, 17..

LETTRE CLXXIV.

*Le Marquis de F***, au Comte de C***.*

QUE venez-vous de me confier, perfide ami ! eh quoi, vous aimez l'objet de mon plus tendre attachement, celle que j'adore depuis mon enfance ! ou plutôt, pour ne point prêter à vos sentimens une délicatesse dont vous convenez vous-même qu'ils sont peu susceptibles, vous cherchez à la séduire, afin de la déshonorer ensuite. Avez-vous pu me faire un tel aveu ! Cessez de vous applaudir de m'avoir rendu infidèle ; c'est mal me connaître, que de me croire aussi volage, aussi trompeur que vous l'êtes. Je ne vois dans Julie

qu'une aimable personne, & je trouve dans ma Jeannette le mérite uni aux grâces & à la vertu. Pourquoi l'indignation que me cause votre triomphe ne m'engage-t-elle pas à rompre des liens tissus par le plaisir, & qui n'ont point la solidité de ceux que donnent l'estime & la conformité des caractères ? Je les aurais déja brisés, quelqu'effort qu'il m'en coutât, si je ne considérais qu'ils n'ôtent rien à la sincérité de mon amour. Hélas! cette ardeur vive & durable, est donc destinée à faire le malheur de ma vie. Ce n'était point assez de me découvrir que vous êtes mon rival, il fallait encore me déchirer le cœur, en m'apprenant que celle qui m'est plus chère que mon existence, m'est ravie pour toujours..... O ciel! un autre a le bonheur de la posséder....... Cette cruelle idée me fait souffrir mille morts..... Que vous êtes heureux de

l'aimer auſſi légèrement ! Vous la voyez ſans peine paſſer dans les bras d'un autre ; vous vous réjouïſſez même d'un évènement qui me réduit au déſeſpoir. Oui, vous avez raiſon, vos ſentimens ne doivent point m'allarmer, vous êtes un rival peu dangereux. Eh ! que pourrez-vous obtenir d'une femme qui réſiſte à l'amour le plus tendre ? Briguerez vous ſes faveurs avec cette conſtance & cette activité qui déſarment quelquefois la plus inſenſible ? Je l'avertirais de ſe garantir de vos piéges, ſi vous étiez un véritable amant ; mais ce ſerait lui faire injure que de la croire capable de ſe laiſſer ſéduire par vos diſcours. Ainſi je garderai un profond ſecret ſur votre confidence : la vertu de Madame de Fontenor me raſſure contre vos projets.

Le Marquis de F * * *.

Ce 13 *Août.*

LETTRE CLXXV.

Le même, à Mme de Fontenor.

Vous ne vous attendez pas, sans doute, Madame, que je vous félicite sur votre mariage; la vue seule de ces caractères, vous annonce les reproches que je suis en droit de vous adresser, & vous frémirez en jetant les yeux sur ma Lettre..... Mais que dis-je! le remord peut-il entrer dans votre cœur? Ah! je ne reconnais plus en vous cette Jeannette si naïve & si franche, dont la candeur & l'innocence ajoutaient un nouveau prix aux grâces naturelles: l'imposture & la perfidie ont remplacé toutes vos vertus. Si vous étiez encore l'estimable personne qui fut digne de mon attachement, auriez-vous oublié

vos promesses de m'aimer toujours ; auriez-vous épousé un homme que vous haïssez peut-être, & dont les richesses vous ont éblouïe ? Etait-ce pour me trahir avec tant de noirceur, qu'étalant les plus beaux sentimens, vous m'avez fait renoncer au dessein d'être votre mari ? J'avais bien voulu vous sacrifier un espoir d'où dépendait ma félicité, non que je me proposâsse d'éteindre mon amour, mais afin de vous montrer l'empire que vous aviez sur moi. Eh ! quelle récompense me réserviez vous pour un effort aussi douloureux ? A peine l'avez-vous obtenu, que vous m'accablez d'une cruelle indifférence, & que je vous perds pour jamais. Puisque vous avez cru pouvoir épouser M. de Fontenor, deviez-vous craindre de m'accorder un jour votre main ? Il est riche & de naissance, comme moi ; je n'avais de plus que lui que mon amour. Où sont les sen-

timens tendres & désintéressés qui me charmaient en Jeannette?.... Ah, Madame, que n'ai-je un cœur semblable au vôtre!..... Soyez heureuse.... si vous pouvez l'être: le comble de mes infortunes serait d'apprendre que vous ne jouïssez pas du bonheur dont vous vous êtes flattée.

Le Marquis de F***.

De Paris, ce 13 Août, 17..

LETTRE CLXXVI.

*Le même, au Comte de C***.*

L'AFFREUX spectacle que je viens de voir! il m'a pénétré de douleur, & l'impression qu'il m'a faite ne s'effacera jamais de ma mémoire. Vous ne pourrez, Monsieur le Comte, vous empêcher de partager ma juste sensibilité, quand vous en connaîtrez la cause. Je me proposais, depuis quelques jours, d'aller rendre une visite au Prince de***, avec qui nous avons fait cette partie de plaisir qui m'a paru si délicieuse. Je l'ai trouvé dans un état épouvantable, livide, décharné, & n'ayant plus qu'un souffle de vie. Interdit de le voir semblable à un spectre, & de l'entendre jeter des cris

douloureux, lui qui avait autrefois toute la fraîcheur de la jeunesse & de la santé, & qui était toujours d'une gaîté charmante; je l'ai prié de me dire quel était le genre de sa maladie. Alors poussant un profond soupir, il m'a parlé de la sorte d'une voix mourante : — » Que mon exemple vous arrête sur le bord du précipice, mon » cher Marquis; il n'est que trop ordinaire aux jeunes gens de chercher » des plaisirs faciles, mais dont les » suites sont malheureusement bien » cruelles. Entraîné par des libertins » de mon âge, que j'aurais dû fuir » avec horreur; j'ai fréquenté ces maisons où triomphe le vice; j'ai dégradé mon rang & ma naissance; » en vain des maux légers m'avertissaient d'en craindre de plus grands. » Hélas! j'ai achevé de perdre ma » santé dans l'odieuse demeure où le » Comte de C*** vous avait amené.

» Dès le lendemain de cette nuit,
» que nous passâmes dans des plaisirs
» qui me coûtent si cher, j'ai ressenti
» des douleurs inouies; elles ont fait
» en peu de jours des progrés effrayans,
» & j'ai découvert trop tard mon dé-
» plorable état. C'en est fait, la mort
» s'approche à pas lents..... O Dieu,
» que ne se hâte-t-elle!.... Je meurs
» dans d'horribles souffrances, quand
» je commençais à peine à jouir de la
» vie, qui aurait été pour moi si déli-
» cieuse, si j'avais connu le prix de la
» sagesse...... « — L'infortuné Prince
de * * * m'en aurait peut-être dit davan-
tage; mais un torrent de larmes lui
coupa la parole, & l'arrivée de ses
Médecins me contraignit à me reti-
rer, le cœur oppressé par une vive af-
fliction.

Ne la partagez-vous pas, Monsieur
le Comte? Refuserez-vous de pleurer
sur le sort d'un ami qui descend au

tombeau à la fleur de son âge ?.....
Que cet exemple est effrayant ! Je me suis exposé comme lui...... O Dieu ! si j'allais être la proie des maux cruels & ignominieux qui le consument ! Je frémis, & je vais être tourmenté par d'affreuses inquiétudes. Voilà donc ce qui succède aux plaisirs goûtés dans le libertinage ! des craintes, des remords, une maladie douloureuse....... Ah ! Comte, où m'avez-vous conduit ? Que j'envie la volupté pure & inaltérable d'une vie sans reproche !

Le Marquis de F***.

De Paris, ce 14 Août, 17..

Fin de la troisième Partie.